

Le Samedi

VOL. XI. No 1
MONTREAL, 3 JUIN 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO: 5c

MYTHOLOGIE PAIENNE



LA NYMPHE ÉCHO.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs-Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 3 JUIN 1899

COMMENT ILS ONT PASSÉ LE 24 MAI



I
M. Bonneville dit qu'il a accompli, pour sa santé, un grand voyage à pied. (La ligne pointée indique la route suivie par M. Bonneville.)

II
M. Bonnepâte, lui, ayant un goût prononcé pour la peinture, s'est livré à des études en plein air.

ONZIÈME ANNÉE

Encore une année d'écoulée — la dixième — depuis la fondation du journal le SAMEDI !

Dix ans !

Sur le seuil de l'année qui suit et qui contient dans les plis de sa robe l'inconnu — bon ou mauvais — jetons un regard en arrière afin de mesurer la route parcourue ; nous résumons les hésitations du début ; analyser la raison d'être des succès ou des insuccès ; constater enfin, et non sans quelque orgueil dont, d'avance, nous demandons pardon au public, que nous avons atteint, du moins approché, le but visé.

But relatif, s'entend, puisque la perfection n'est pas de ce monde et que l'arrêt dans le mouvement étant la mort, il nous faut rouler, rouler sans cesse comme Sisyphes le rocher en haut de la montagne, augmenter les attractions de notre feuille, donner sans cesse du nouveau, enfin, au public seul dispensateur du succès, si nous voulons que ce succès vienne enfin couronner l'œuvre accomplie.

Le renouvellement incessant des procédés d'action ; la marche en avant, toujours en avant, quand même ; sans faiblesse, quelquefois même à très longues enjambées, tout cela a toujours été la loi qui nous a guidé. C'est de cette façon que, petit à petit, nous sommes parvenus à l'état actuel, état que tous nos efforts tendent à améliorer sans cesse ; qui ne nous satisfait jamais complètement, car nous sommes, pour nous-mêmes, tout aussi sévères que peut l'être le censeur le plus exigeant.

Une seule chose, mais celle-là nous la constatons avec assurance, c'est que si nous avons toujours reçu de nos lecteurs, surtout de nos lectrices, tout l'encouragement que nous étions en droit d'espérer, nous avons la persuasion de l'avoir mérité par le soin scrupuleux que nous avons toujours apporté, de notre côté, à la recherche de tout ce qui pouvait être agréable à ces lecteurs, à ces lectrices.

C'est là, et pour terminer, le véritable enseignement qu'apporte avec elle cette revue retrospective du chemin chaque année parcouru.

Il ne nous reste plus, n'est-ce pas, et comme le nègre légendaire, "qu'à continuer", sans dévier d'un pas, sans nous attarder d'une minute.

Nous avons trop confiance dans l'esprit de justice de notre public, des lecteurs qui, depuis si longtemps nous accompagnent et nous soutiennent, pour ne pas activer notre marche en avant, sur cette

route qui s'allonge sans cesse, mais qui est le seul chemin de la perfection — relative, bien entendu — seul but visé par nous.

LA DIRECTION.

Il y a un métier à faire où il y a prodigieusement à gagner, c'est d'être parfaitement honnête homme.—D'ARGENSON.

UN VRAI SAGE

Un intelligent petit garçon qui fréquente une école de cette ville avait l'autre jour à écrire un thème dont le sujet était celui-ci : "La femme". Voici ce qu'il écrivit : "Si une femme ne veut pas faire une chose, vous ne pouvez la lui faire faire, ni rien ne le pourra. Si elle ne veut pas, elle ne veut pas et rien ne peut la faire sortir de là. C'est tout ce que je sais sur la femme pour cette fois".

Nous espérons que ce gamin, quand il sera vieux et chauve, conservera la sagesse de son enfance.

SES PROGRÈS

Le visiteur.—Eh bien ! Henri, comment vont les affaires à l'école ?
Henri (huit ans).—Très bien, quoique je n'aie pas fait aussi bien tout à fait que les autres garçons. Je ne sais pas me tenir debout sur la tête et je suis obligé de me mettre les pieds contre la clôture. Je voudrais bien pouvoir le faire comme quelques-uns des autres garçons, et pense bien que je le pourrai quand j'aurai été à l'école assez longtemps.

ESCLAVE DE SA PAROLE

Le policeman.—Il est mieux pour vous de rester tranquille.

Le vagabond.—Je veux m'en aller. Le juge m'a dit la dernière fois de ne plus reparaître devant lui, je le lui ai promis et, sapristi, je veux lui obéir.

MÊME CEUX LA

Georges.—Pensez-vous que votre père va consentir à notre mariage, ma chérie ?

Alice.—Oh, oui ! Il s'est toujours conformé à tous mes désirs, même aux plus bêtes.

PAS MOYEN DE S'EN SERVIR

Elie.—Albert, tu peux m'acheter une autre souris.

Lui.—Mais je t'en ai achetée une il n'y a pas huit jours.

Elle.—Je le sais bien, mais il y a une souris dedans.

CE QU'IL A FAIT

Premier voleur.—Qu'as-tu fait quand ils ont crié : "Arrêtez... arrêtez... voleur !"

Second voleur.—Je ne me suis pas arrêté du tout.

'LOGIQUE

Emilie (cinq ans, retour de l'école du dimanche).—Maman, est-ce que j'ai des enfants ?

La maman.—Mais non. Qui a pu te mettre cette idée dans la tête ?

Emilie.—C'est parce que notre leçon à l'école aujourd'hui était toute sur les enfants des gens et sur les enfants de leurs enfants.

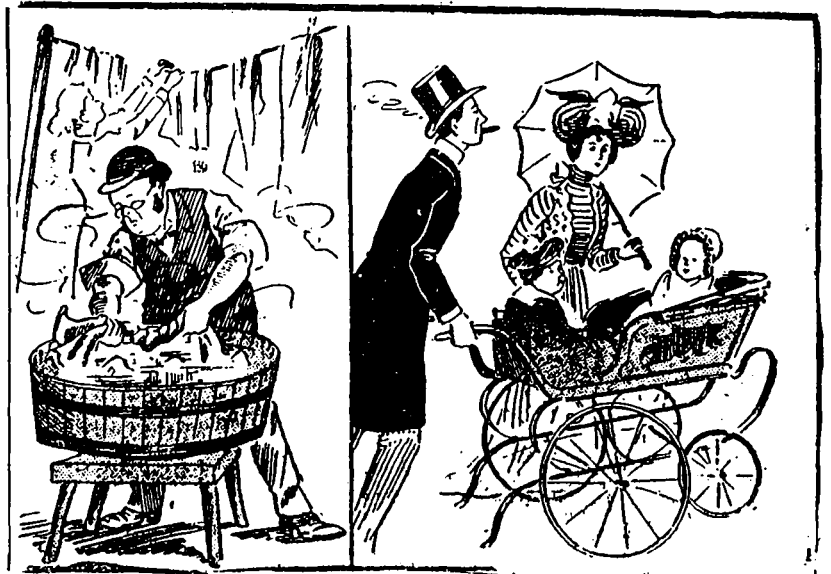
POSITION PEU ENVIABLE

Le jeune Têtemolle (grandement excité).—Sais-je père ou mère ?

La nourrice.—Tous les deux, monsieur. Mme Têtemolle vient juste-ment de vous donner deux fils et deux filles.

Le jeune Têtemolle (effaré).—Grands dieux ! Des quadruplès.

COMMENT ILS ONT PASSÉ LE 24 MAI — (Suite et fin)



III
M. Bonâme prétend qu'il est allé se reposer au bord de l'eau avec sa femme.

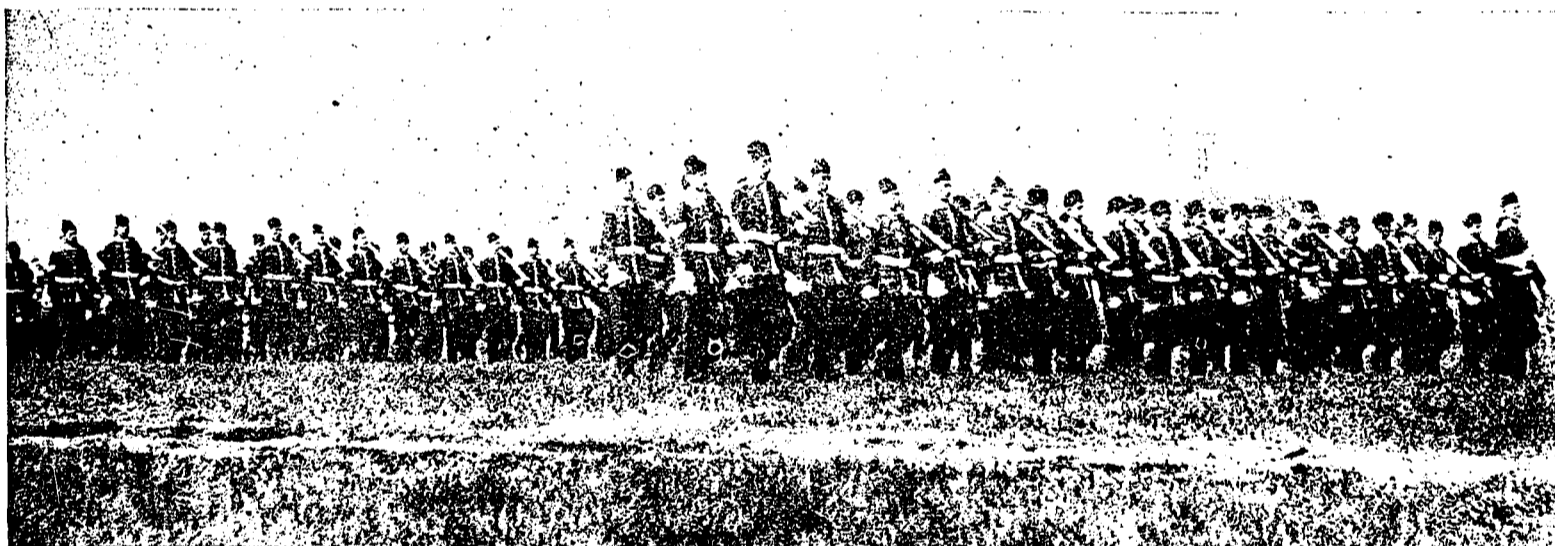
IV
M. Bonpas, qui déteste les bruits de la ville, a sorti sa voiture et a profité du beau temps pour mener sa famille à la campagne.

GRANDE REVUE DU 24 MAI AU PARC LOGAN

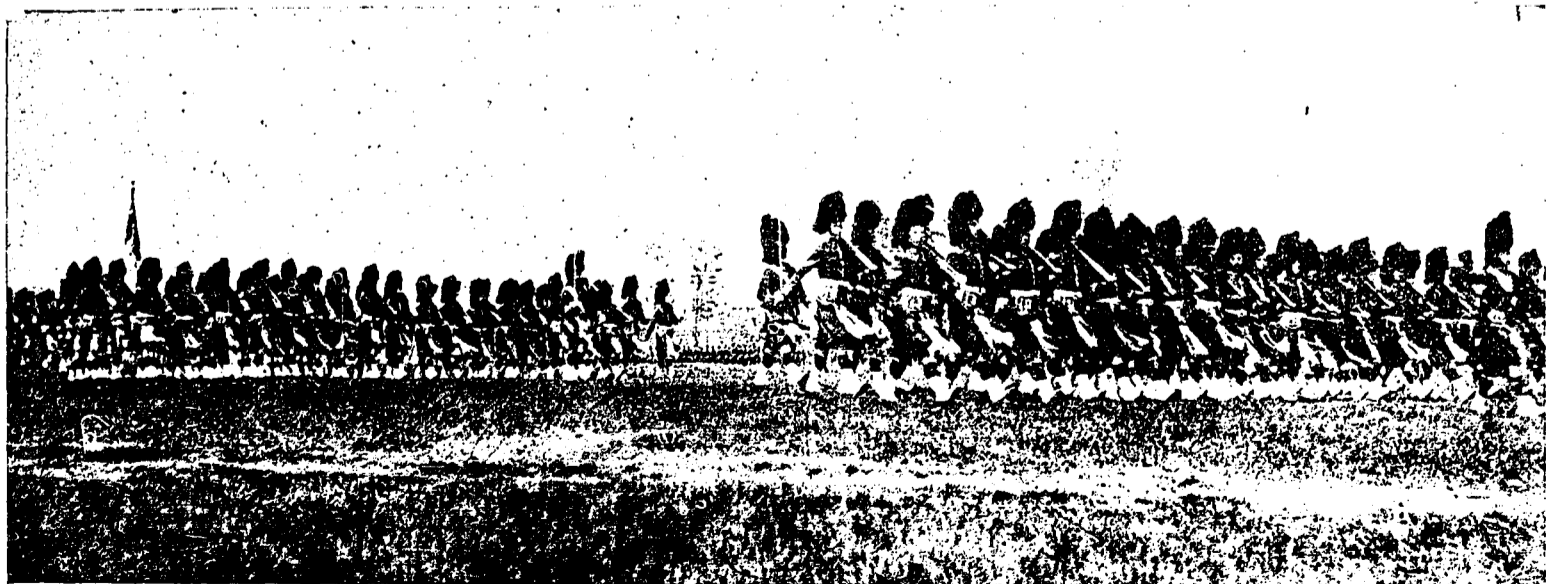
(Toutes ces photographies ont été prises par MM. Laprés et Lavergne, 300 rue St-Denis.)



LA TRIBUNE OFFICIELLE.



LE DÉFILE DES "PRINCE DE GALLES"



LE DÉFILE DES "ROYAL SCOTTS."

(Suite à la page 27.)



I
Mme Taupin. — Georges, je sors un petit instant pour aller chez maman. Le bébé est sage et c'est bientôt le temps de le coucher. S'il pleurait, donne lui la bouteille. (*Elle sort.*)

II
Mr Taupin (légèrement embêté). — Ça tombe bien, ça ; moi qui n'ai jamais pris soin d'un bébé. Ah ! les femmes et les servantes feraient mieux de ne jamais sortir le soir... Bon, le voilà justement qui crie...

III
 ... Elle m'a dit de lui donner la bouteille, s'il criait... Là... à... eh bien, il ne dit plus rien, le chéri... Allons, ceux qui prétendent qu'un homme n'entend rien aux bébés, sont des blagueurs...

DÉCLARATION

(Pour le SAMEDI)

Humblement à mademoiselle X...

Blanche ! Je veux ce soir, assis tout près de vous
 Sur le sofa discret où vos premiers mots doux,
 Sont venus apporter le bonheur dans mon âme,
 Je veux vous avouer la dévorante flamme
 Qui consume mon cœur, depuis qu'un bien beau jour
 Vous a fait diriger sur moi vos traits d'amour.
 Dès ce jour, je n'ai pu résister à vos charmes ;
 Je me suis dit vaincu, j'ai déposé les armes,
 Et je n'ai plus songé qu'à vous être soumis,
 Qu'à remercier le ciel d'un si doux esclavage
 Et qu'à me rendre aimable à celle dont l'image
 Charme tous mes instants, et mes jours et mes nuits.

Quand je puis dire : Enfin voici l'instant propice ;
 L'heure tant désiré, a brillé dans les cieux ;
 Allons goûter près d'elle un moment de délire,
 Et puiser à longs traits le bonheur dans ses yeux.
 Pour l'heure, loin de moi les misères du monde.
 Gloire, succès, honneurs, désirs de m'élever ;
 Et savourons en paix la volupté profonde
 De trembler auprès d'elle et de la contempler !
 Oui, quand il m'est donné de vous voir, de vous faire

Du feu de mes soupire une chaude atmosphère,
 Et de mettre un baiser sur votre blanche main,
 Je voudrais que ce jour n'eût pas de lendemain,
 Et je souhaiterais passer toute ma vie
 Sous le tendre regard de mon aimable amie !
 Oh ! c'est que mon amour, voyez vous, est bien grand,
 Et que tout ici-bas me laisse indifférent
 S'il ne parle de vous, qu'en silence j'adore,
 De vous qu'on voit toujours belle comme l'aurore.
 Maintenant que mon cœur vous a tout déclaré,
 Que vous le savez tel qu'il vient de se montrer,
 Et tout entier à vous, oh ! de grâce, ma chère,
 Approchez-vous bien près et dites-moi bien bas,
 Pour me faire goûter le bonheur sur la terre,
 Le doux mot tout rempli de charmes et d'appâts,
 Le doux mot préférable au parfum de la rose,
 Et qui peut faire envie aux habitants des cieux !
 Ou bien, si vous m'aimez, laissez-moi dans vos yeux.
 Le lire... en dérochant une charmante chose
 Sur votre bouche en fleur !... Ne vous défendez pas :
 J'emporte le "péché", puis, heureux je m'en vas.

D'AILLEROUST.

PAUL, de même. — Chut ! (*A François.*) Allez, mon ami...

FRANÇOIS. — Oui, monsieur le sous-préfet. (*A part*) C'est les nouveaux mariés... (*Haut.*) Monsieur le sous-préfet veut il se débarrasser ?... (*Il prend les sacs et couvertures des arrivants et sort*)

JEANNE. — Ah ça ! mais, Paul...

PAUL. — Pas de Paul, ici : M Raymond.

JEANNE. — Comment ? tu veux ?...

PAUL. — Pas de tu, ici : vous, j'ai dit.

JEANNE (*Elle rit*). — Ah ! cette figure...

PAUL. — Pas de rire ici, je vous en prie.

JEANNE. — Et bien, monsieur, vous me grondez ? (*Elle se jette à son cou ; il se dégage avec effroi*)

PAUL. — Malheureuse ! il ne manquerait plus que ce'a !

JEANNE. — Ah ! tu m'ennuies...

PAUL. — Précisément ! cette fois, tu tiens la note ! Ah ça ! tu as donc oublié tout ce que je t'ai dit en chemin de fer ?

JEANNE. — Je croyais que tu plaisantais, moi.

PAUL. — Plaisanter ! ici ? Voyons, veux-tu être préfète, oui ou non ?

JEANNE. — Oui, si ça te fait plaisir.

PAUL. — Eh bien ! observe toi, je t'en prie, observe-toi. Je te dis encore toi parce que nous sommes seuls, mais tout à l'heure, devant le monde, ce sera : vous, tout le temps ! La comtesse de Cérans m'a fait l'honneur de m'inviter à lui présenter ma jeune femme et à passer quelques jours à son château de Saint Germain. Or, le salon de Mme de Cérans est un des trois ou quatre salons les plus influents de Paris. Nous ne sommes pas ici pour nous amuser. Nous y entrons sous-préfet, il faut en sortir préfet. Tout dépend d'elle, de nous, de toi !

JEANNE. — De moi ?... Comment, de moi ?

PAUL. — Certainement. Le monde juge de l'homme par la femme. Et il a raison. Et c'est pourquoi sois sur tes gardes ! De la gravité sans hauteur, un sourire plein de pensées ; regarde bien, écoute beaucoup, parle peu ! Oh ! des compliments, par exemple, tant que tu voudras, et des citations aussi, cela fait bien, mais courtes, alors, et profondes : en philosophie, Hegel ; en littérature, Jean-Paul ; en politique...

JEANNE. — Mais je ne parle pas politique.

PAUL. — Ici, toutes les femmes parlent politique.

JEANNE. — Je n'y entends goutte

PAUL. — Elles non plus, cela ne fait rien, va toujours ! Cite Pafendorff et Machiavel, comme si c'étaient des parents à toi, et le Concile de Trente,

EDOUARD PAILLERON

Nous empruntons au chef-d'œuvre du remarquable écrivain, dont le monde des lettres vient de subir la perte, la jolie scène qui se trouve exposée l'idée de la pièce célèbre : *Le monde où l'on s'ennuie*.

LE MONDE OÙ L'ON S'ENNUIE

(La scène se passe dans le château de Mme de Cérans)

PAUL RAYMOND, sous-préfet, JEANNE, sa femme,
 FRANÇOIS, valet de chambre.

FRANÇOIS, cherchant sur la table. — Revue coloniale ! Revue diplomatique ! Revue archéologique...

JEANNE, entrant et gaiement. — Ah ! voilà quelqu'un ! (*A François*) Mme de Cérans...

PAUL, lui prenant la main et bas. — Chut !... (*A François, gravement.*) Mme la comtesse de Cérans est elle en ce moment au château ?

FRANÇOIS. — Oui, monsieur !

JEANNE, gaiement. — Eh bien, allez lui dire que M. et Mme Paul...

PAUL, même jeu, froidement. — Veuillez la prévenir que M. Raymond, sous-préfet d'Agonir, et Mme Raymond, arrivent de Paris et l'attendent au salon.

JEANNE. — Et quo...

LES EXPÉRIENCES DE MR TAUPIN — (Suite)



IV
 ... Il ne veut plus de sa bouteille, à présent !... Que diable lui donner ? Ah ! Ça doit être de l'élixir parégorique. Il n'y a rien de tel pour les bébés...

V
 ... Mais c'est qu'il n'a pas l'air d'aimer cela du tout !... et ma femme qui ne rentre plus !... Peut-être veut-il jouer un peu ?... Ça doit être ça...

VI
 ... Taratata... tatatata... zim, boum !... trididi, trididi, trididi... didi... Pas ça non plus... Ah, j'y suis : monsieur veut changer de place ! Allons, on va se promener un peu...



VII

... Ah... ya... ya... Je voudrais bien que ma femme rentre... C'est qu'elle n'a pas l'air de s'ennuyer où elle est... S'il est permis... Voilà une heure que je promène cet animal-là et il crie de plus en plus fort...

VIII

... Ah... à la fin... la peste soit de toi... de ta mère... de ta bonne... de tous ceux qui me laissent là... Tu veux pleurer... pleurer, mon enfant... tu pleureras aussi bien dans ton lit que dans mes bras...

IX

... Eh bien, elle est forte, celle-là ! Il s'est endormi aussitôt la tête sur l'oreiller ! Je veux être pendu si ce n'était pas de sommeil qu'il criait tout à l'heure ! Enfin... j'y suis arrivé... je vais pouvoir lire mes journaux.

comme si tu l'avais présidé. Quant à tes distractions : la musique de chambre, un tour de jardin et le whist, voilà tout ce que je te permets. Avec cela des robes montantes et les quelques mots de latin que je t'ai soufflés, et je veux qu'avant huit jours on dise de toi : "Eh ! eh ! cette petite Mme Raymond, ce serait une femme de ministre." Et dans ce monde-ci, vois-tu, quand on dit d'une femme : "C'est une femme de ministre", le mari est bien près de l'être.

JEANNE.—Comment, tu veux être ministre ?

PAUL.—Dame ! pour ne pas me faire remarquer.

JEANNE.—Mais puisque Mme de Céran est de l'opposition, quelle place peux-tu en attendre ?

PAUL.—Candeur, va ! En ce qui concerne les places, mon enfant, il n'y a, entre les conservateurs et les opposants, qu'une nuance : c'est que les conservateurs les demandent et que les opposants les acceptent. Non, non, va ! c'est bien ici que se font, défont et surfont les réputations, les situations et les élections, où, sous couleur de littérature et beaux-arts, les malins font leur affaire : c'est ici la petite porte des ministères, l'antichambre des académies, le laboratoire du succès !

JEANNE.—Miséricorde ! Qu'est ce que ce monde-là ?

PAUL.—Ce monde-là, mon enfant, c'est un hôtel de Rambouillet en 1881 : un monde où l'on cause et où l'on pose, où le pédantisme tient lieu de science, la sentimentalité de sentiment et la préciosité de délicatesse ; où l'on ne dit jamais ce que l'on pense, et où l'on ne pense jamais ce que l'on dit ; où l'assiduité est une politique, l'amitié un calcul et la galanterie même un moyen ; le monde où l'on avale sa canne dans l'antichambre et sa langue dans le salon, le monde sérieux, enfin !

JEANNE.—Mais c'est le monde où l'on s'ennuie, cela !

PAUL.—Précisément !

JEANNE.—Mais, si l'on s'y ennuit, quelle influence peut-il avoir ?

PAUL.—Quelle influence !... candeur ! candeur ! quelle influence, l'ennui, chez nous ? mais énorme !... mais considérable ! Le Français, vois-tu, a pour l'ennui une horreur poussée jusqu'à la vénération. Pour lui, l'ennui est un dieu terrible qui a pour culte la tenue. Il ne comprend le sérieux que sous cette forme. Je ne dis pas qu'il pratique, par exemple, mais il n'en croit que plus fermement, aimant mieux croire... que d'y aller voir. Oui, ce peuple gai, au fond, se méprise de l'être ; il a perdu sa foi dans le bon sens de son vieux rire ; ce peuple sceptique et bavard croit aux silencieux, ce peuple expansif et aimable s'en laisse imposer par la morgue pédante et la nullité prétentieuse des pontifs de la cravate blanche ; en politique, comme en science, comme en art, comme en littérature, comme en tout ! Il les raille, il les hait, il les fuit comme peste, mais ils ont seuls son admiration secrète et sa confiance absolue ! Quelle influence, l'ennui ? Ah ! ma chère enfant ! mais c'est à dire qu'il n'y a que deux sortes de gens au monde : ceux qui ne savent pas s'ennuyer et qui ne sont rien, et ceux qui savent s'ennuyer et qui sont tout... après ceux qui savent ennuyer les autres !

JEANNE.—Et voilà où tu m'amènes, misérable !

PAUL.—Veux-tu être préfète, oui ou non ?

JEANNE.—Oh ! d'abord, je ne pourrai jamais...

PAUL.—Laisse donc ! ce n'est que huit jours à passer.

JEANNE.—Huit jours ! sans parler, sans rire, sans t'embrasser.

PAUL.—Devant le monde, mais quand nous serons seuls... et puis dans les coins... tais-toi donc !... ce sera charmant, au contraire ; je te donnerai des rendez-vous... au jardin... partout... comme avant notre mariage... chez ton père, tu sais ?...

JEANNE.—Ah ! c'est égal ! c'est égal !... (Elle ouvre le piano et joue un air de la "Fille de Mme Angot".)

PAUL, effrayé.—Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que tu fais là ?

JEANNE.—C'est dans l'opérette d'hier.

PAUL.—Malheureuse ! voilà comme tu profites...

JEANNE.—En baignoire, tous les deux, ah ! Paul, c'était si gentil !

PAUL.—Jeanne... Mais Jeanne !... si on venait... veux-tu bien !... (François paraît au fond.) Trop tard ! (Jeanne change son air d'opérette en symphonie de Beethoven ; à part) Beethoven ! Bravo ! (Il suit la mesure d'un air profond) Ah ! il n'y a décidé ment de musique qu'au Conservatoire.

Mieux vaut une belle dent qu'un diamant.—(Proverbe espagnol.)

POÉSIE TU N'ES PAS MORTE

Ils étaient tous les deux debout, en silence, dans les clairs rayons de la lune. Il lui avait dit "au revoir" seize fois et il hésitait encore à partir. Il l'aimait et elle l'aimait. Du moins, c'est ce qu'il pensait, car elle le lui avait dit souvent. Enfin, c'était un tout jeune homme.

— Alfred, murmura-t-elle, j'ai quelque chose à vous demander. Puis-je avoir confiance en vous ?

Il l'embrassa tendrement et plongeant avec amour ses yeux dans les siens, avec le calme d'un homme résolu à tout donner pour la femme qu'il aime.

— Avoir confiance en moi, dit-il. Oh, cruelle ! pourquoi une telle question ? Que puis-je faire pour vous prouver mon amour ?

— Allez faire couper vos cheveux.

IL L'AIMAIT TROP POUR CELA

Mlle Alice.—Etes-vous toujours de plus en plus amoureux de Mlle Jolicœur ?

M. Alfred.—Toujours de plus en plus, comme vous le dites.

Mlle Alice.—Alors, pourquoi ne l'épousez-vous pas ?

M. Alfred.—Pourquoi ! Rompre le charme, ah, non, bien sûr, je l'aime trop.

OBSERVATION

La toute petite sœur.—Je savais que vous viendriez ce soir pour voir grande sœur.

M. Lamoureux.—Intuition ?

La toute petite sœur.—Non, observation. Vous venez toujours les soirs où elle a refusé de manger des oignons au dîner.

PAS POSSIBLE

Son ami.—Si tu l'aimes, mon vieux, pourquoi ne l'épouses-tu pas ?

Le médecin.—L'épouser ! Mais elle est une de mes meilleures clientes !

PARFAITEMENT JUSTE

—Allons, mes enfants, disait l'institutrice, ne pouvez-vous me nommer une puissance plus grande que celle d'un roi ?

—Si, madame, répondit avec empressement un des petits écoliers.

—Et qu'est-ce donc ? demanda l'institutrice avec bienveillance.

—Un as, madame.

PLAISIRS DE FAMILLE



Un tandem nouveau modèle (recommandé aux nouveaux mariés).

Si vous toussiez prenez le BAUME RHUMAL

CONCOURS DE BÉBÉS

(Pour conditions et règlements, voir page 22)



No 141.



No 142.



No 144.



No 147.



No 158.



No 159.



No 154.



No 155.



No 156.

No 157.

CONCOURS DE BÉBÉS — (Suite)



No 137.



No 167.



No 168.



No 169.



No 170.



No 171.



No 177.



No 178.



No 163.

INQUIÉTUDES



Daphnis.—Ne soyez pas si sombre, oh Chloé ! Li n'a-t-il pas dit à vous que li vous adoai de tout mon cœa ?

Chloé.—Ah, Daphnis ! Li sais que li m'aimez maintenant, mais dans quelques années li beauté sea flétié, alos.

NE TOUCHEZ PAS AUX NIDS

Les près et les jardins se couvrent de verdure ;
La plaine, le valon et les plis du coteau
Se tapissent de fleurs ; partout, dans la nature,
Les hôtes de nos bois chantent le renouveau.

Aux arbres, aux buissons, dans la vieilleasure,
Dans les trous du vieux mur, partout des nids d'oiseau
Pleins de jeunes petits : chère progéniture
Ouvrant de larges becs au grain, au vermisseau.

Ah ! respectez, enfants, ces aimables familles !
Laissez dans les buissons, laissez dans les charmilles
Le nid, les tendres œufs du petit passereau.

Que de pleurs, que de cris ! quelle douleur amère,
Si, dans votre jeune âge, un matin, votre mère
N'avait plus retrouvé son enfant au berceau !

J. B. THÉRIEU.

REPONSE A UNE CONSULTATION

“ Mademoiselle,

“ Je suis de cœur avec votre œuvre.

“ Les bêtes ne doivent pas être privées de la pitié et de l'assistance que nous devons à toute créature.

“ Elles sont encore sur les degrés inférieurs de l'échelle que nous gravissons tous ; leur destinée est de monter comme nous l'avons fait. Il y a beaucoup d'humanité déjà dans les bêtes, chez les chiens principalement ; et, chez les hommes, il reste une bonne dose d'animalité.

“ La distance qui sépare les bêtes des hommes n'est pas si grande que notre orgueil nous porte à le croire.

“ Considérez en un lieu public les visages, vous reconnaîtrez sur la plupart d'entre eux la trace encore visible des existences animales parcourues.

“ Et, à ce propos, une petite anecdote : Un jour, placée près de Séverine, à un déjeuner nombreux, nous nous amusâmes à chercher sous les traits des convives le signe de leur vie antérieure, d'ailleurs bien reconnaissable chez quelques-uns ; il y avait là, autour de la table, des chiens, des chats, des bœufs, des ânes, des chèvres, des tigres, etc.

“ Et, à ce sujet, je lui fis ma confession, car je sais très bien d'où me vient ma nonchalance, mon amour de la contemplation des grands bois et des vastes prairies.

“ Et vous, lui demandai-je, dans quel animal croyez-vous avoir fait votre incarnation ?

—“ Oh ! moi... c'est sûr, répondit Séverine avec l'accent d'une profonde conviction, j'ai été lionne..., lionne de ménagerie. Et j'ai mangé mon dompteur.

“ Sur ce mot si amusant de notre éminent confrère, je termine ma lettre, etc.

“ MANOEL DE GRANDFORT.”

J'ai toujours aimé des objections ingénieuses contre mes propres sentiments, et je ne les ai jamais examinées sans fruit.—LEIBNITZ.

LE VISAGE D'EMPRUNT

Un officier en retraite avait une très modique pension, tout à fait insuffisante pour le faire vivre ; néanmoins cet officier était d'un respectable embonpoint. Comme il était mal dans ses affaires et pressé de payer son traiteur, il saisit une occasion pour présenter un placet au roi, afin d'obtenir une augmentation de pension, lui disant en même temps qu'il mourait de faim. Le roi, surpris de voir cet homme gros, gras et vermeil, solliciter des secours, lui répliqua aussitôt : “ Comment ! avec cette figure de prospérité, tu meurs de faim ? — Ah ! Sire, ne vous y trompez pas, ce visage ne m'appartient nullement ; il appartient à mon hôte, qui me fait crédit depuis longtemps.” Cette plaisante réplique fit rire le roi aux éclats, et obtint à son auteur un supplément de traitement.

UNE BONNE DÉFINITION

Tante Irène.—Quelle robe portait ta mère pour assister à la soirée d'hier ?
Le petit Oscar.—Une longue robe blanche, courte.

Tante Irène.—Voyons ! une robe ne peut pas être en même temps longue et courte.

Le petit Oscar.—Si, ma tante. La robe était longue en bas et courte en haut.

LE PRÊTRE CHARITABLE

Quelqu'un témoignait un jour à Eveillon, chanoine et grand archidiacre d'Angers, sa surprise de ce qu'il n'avait aucun de ses chambres tapissées. “ Quand j'entre l'hiver dans ma maison, répondit l'homme de Dieu, mes murs ne me disent point qu'ils ont froid ; mais les pauvres qui grelottent à ma porte me crient qu'ils ont besoin de vêtements.”

COMMENT CELA S'EST FAIT

Ada (pensivement).—J'espère que vous m'inviterez à votre mariage, monsieur Alfred.

Alfred (hardiment).—Certainement, mademoiselle, et je vous invite même avant tous les autres et si vous n'acceptez pas l'invitation, eh bien, il n'y aura pas de mariage.

LA MÊME CHOSE

Mme Laprose.—C'est une véritable rage que la lecture pour mon mari.

Mme Lamode.—C'est la même chose pour le mien, quand il lit les comptes de ma modiste il ne décolère pas.

LE LÉGER MANTEAU

Un partisan des nouvelles doctrines entra en discussion avec M. de La Mothe ; mais le pieux évêque le poussa bientôt à bout, au point qu'il ne put rien répondre. Le doctrinaire dit alors qu'il prenait le parti de se taire et de s'envelopper dans le manteau de son humilité. “ Voilà, reprit le jovial évêque, voilà un manteau qui ne vous chargera pas beaucoup ; on pourrait le porter dans la canicule.”

DÉFENSEURS DE LA BEAUTÉ



Arthur.—Si tu n'étais pas une fille, je te chanterais les oreilles !...

Alice.—C'est parfait ; si tu cherches une bataille, j'ai un lot de jeunes amis qui te feront ton affaire, quand tu voudras.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 3 JUIN 1899 (1)

LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INÉDIT

DEUXIÈME PARTIE

Maurice et Suzanne

XXII—LA CONFESSION DE L'INCONNU

(Suite)



Un quart d'heure après, tandis que Blanche continuait de pleurer. . .

“Malgré moi, je venais de faire un pas en avant, et les poings serrés, peut-être allais-je me ruer sur lui, peut-être allais-je lui éteindre son rire dans la gorge, quand une réflexion me vint, qui brusquement m'arrêta. . . .

“Puisque je le tenais et que j'étais bien sûr, bien certain qu'il ne m'échapperait pas, à quoi bon me presser, à quoi bon brusquer les choses ?

“Ne valait-il pas mieux, au contraire, patienter encore et écouter jusqu'au bout ce que cet homme allait dire ?

“Qui sait ? peut-être allais-je apprendre ce que j'avais aussi vainement cherché à savoir, vainement cherché à deviner ? . . . peut-être allais-je apprendre à quelle terrible injure, à quel sanglant outrage mon père avait fait allusion dans la longue lettre qu'il m'avait laissée avant sa mort et qui contenait en termes si touchants, en termes si émouvants, ses derniers conseils et ses suprêmes adieux ?

“Et l'oreille tendue, faisant appel à toute ma volonté et à tout mon sang-froid pour contenir l'immense colère qui faisait courir du feu dans mes veines, je continuai d'épier avidement cet entretien dont chaque mot, à présent, devenait pour moi une révélation.

“Le rire gouailleur, ironique et insolent du marquis. . . ce rire qu'il me semble entendre encore et qui m'avait jeté hors de moi, dura donc très longtemps, comme je viens de vous le dire ; puis, tout à coup, posant sa main sur l'épaule du baron de Saint-Auban :

—Je vous demande bien pardon, mon cher ami, de rire ainsi, reprit-il, mais me voyez-vous, moi le marquis de Ponsac, trembler devant ce petit jeune homme. . . trembler devant ce gamin d'André de Chaverny !

“Oh ! parbleu, ajouta-t-il en ricanant encore sourdement, je ne doute pas que s'il savait tout. . . je veux dire que s'il savait que

“c'est moi qui ai tué son père, il serait peut-être assez téméraire, peut-être assez fou pour vouloir me provoquer. . . .

“A cet âge, on ne doute de rien !

“Mais croyez-vous que je serais assez ridicule pour me prêter à sa fantaisie ? . . . assez ridicule pour croiser le fer avec lui ?

“Allons donc ! . . . Est-ce que cela serait possible ? . . . Est-ce qu'un duel avec un adversaire comme celui-ci. . . avec un adversaire contre lequel j'aurais toutes les chances sans courir aucun risque ne ressemblerait pas à un assassinat ?

“Oh ! non, non ! . . . M. André de Chaverny peut me chercher, me provoquer, tenter, un jour ou l'autre, de venger la mort de son père, je vous jure bien qu'il en sera pour sa provocation et que rien ne me fera consentir à me battre avec lui. . . .”

“Mais le baron de Saint-Auban venait d'avoir un geste rapide et bref :

—Plus bas, marquis, plus bas, je vous en prie ! fit-il très vivement. Nous ne sommes pas seuls. . . Regardez là-bas. . . ces groupes qui passent. . . Mes invités envahissent de plus en plus les jardins. . .

—Oui, vous avez raison, répondit le marquis, je parlais trop haut, et il est inutile qu'on nous entende. . . .

—Lui surtout. . . André de Chaverny, que le hasard, sans que nous nous en doutions, pourrait amener près de nous.

—Encore ? s'écria M. de Ponsac les dents serrées. On croirait, décidément, que vous tenez à me faire un épouvantail de ce garçon, et que vous savez quelque chose que vous n'avez pas encore osé m'apprendre. . . .

—Moi ? . . . Et que voulez-vous que je sache ? s'écria vivement à son tour M. de Saint-Auban. Si je savais quelque chose. . . si je savais que le jeune de Chaverny peut avoir des soupçons sur vous. . . car c'est ce que vous voulez dire, sans doute ?

—Oui, baron.

—Eh bien, il y a longtemps que je vous aurais mis au courant, longtemps que j'aurais été assez prudent pour rompre cet entretien. . . .

“Non, non, je ne sais rien, et André ne m'a pas fait ses confidences.

“Mais si depuis que vous vous êtes rencontrés là-haut, quelqu'un s'était chargé de l'instruire. . . mais si en ce moment quelqu'un vous entendait et allait lui rapporter vos paroles. . . mais, enfin, si lui-même, comme je viens de le dire, pouvait par hasard les surprendre, qui sait s'il pourrait maîtriser la haine qu'il doit avoir pour vous, et si nous n'assisterions pas à quelque scène violente, à quelque terrible scandale que je tiens à tout prix à éviter ?

—Ce qui veut dire très clairement, mon cher ami, ricana encore le marquis de Ponsac, que je vous ferais le plus grand plaisir en ne m'attardant pas davantage chez vous. . . Entendu ! . . . Bonsoir ! . . .

—Vous comprenez bien mes raisons ? . . .

—Mais oui, mon cher baron. . . Je comprends très bien que la situation est très délicate pour vous, et que vous êtes tenu à certains ménagements, à certaines réserves. . . Allons, encore une fois, bonsoir !

—Bonsoir, marquis. . . Mais vous ne m'en voulez pas ?

—Pas le moins du monde.

—Votre parole ?

—Ma parole.

—A la bonne heure !

—Mais cependant, reprit vivement le marquis de Ponsac, encore un mot. . . un dernier mot avant que je vous quitte. . .

“Ne vous semble-t-il pas, mon cher baron, si vous voulez vous donner la peine de réfléchir une seconde, que nous venons de parler bien longuement, trop longuement même de M. André de Chaverny ?

“Car, enfin, en admettant qu'il sache tout. . . en admettant que le hasard nous replace en face l'un de l'autre et qu'il sache que je suis l'ancien adversaire de son père et celui qui, par un coup plus malheureux que volontaire, a eu le regret de le tuer, pourquoi me provoquerait-il, pourquoi voudrait-il me forcer à son tour à me battre avec lui ?

“Ne me suis-je pas conduit, dans ce duel dont je déplore la tragique issue, de la façon la plus loyale et la plus correcte ?

“Est-ce que, par hasard, j'aurais commis quelque faute contre l'honneur ?

“On vous le dirait, que vous ne le croiriez pas ?

—Oh ! non, certes, dit vivement le baron, ni moi ni personne. . .

—Ni vous ni tous ceux qui me connaissent, car mon passé suffit à répondre de moi. . . Eh bien ! alors, quel reproche pourrait donc me faire le fils du comte de Chaverny, et quel prétexte pourrait-il trouver, quel prétexte pourrait-il imaginer pour venir me provoquer ?

—Oh ! des prétextes, on en trouve, dit vivement le baron de Saint-Auban. Et s'il lui en fallait un, peut-être n'aurait-il pas à le chercher bien longtemps. . . .

“Et ces mots avaient été prononcés avec un accent si singulier

(1) Commencé dans le numéro du 24 décembre 1898.

LES PILULES ROUCES DU DR CODERRE

POUR LES

FEMMES PALES ET FAIBLES

que je ne pus m'empêcher de tressaillir, tandis que le marquis de Ponsac brusquement se redressait.

—Que voulez-vous dire ? fit-il la voix sourde.

—Je veux dire, répondit le baron en parlant bas, que pour vous forcer à vous battre André n'aurait qu'à connaître le motif de votre duel... que pour vous amener sur le terrain, il n'aurait qu'à connaître la mortelle injure qu'avait relevée son père... qu'à connaître le sanglant outrage que vous avez fait à la mémoire de la comtesse de Chaverny, à la mémoire de sa mère...

—Oui, si demain, si tout à l'heure, si dans quelques minutes il apprenait ce secret-là et qu'il vienne, lui aussi, vous demander raison de ce cette injure qui n'a pas encore été vengée, que lui répondriez-vous ? que pourriez-vous lui répondre ?

—Je le tuerais à son tour ! répondit froidement le marquis de Ponsac.

—Mais il n'avait pas encore achevé que déjà j'avais bondi vers lui, ivre de colère, l'œil en feu... mais il n'avait pas achevé que déjà je lui criais en plein visage :

—Misérable !... misérable ! c'est moi qui te tuerais !

Il venait de reculer, tout saisi, plus blanc qu'un mort, tandis que M. de Saint-Auban, qui n'avait pu retenir un cri de surprise, se jetait sur moi et cherchait à m'entraîner en me disant :

—André !... venez !... venez !... écoutez-moi !

—Mais en moins d'une seconde, je m'étais déjà débarrassé de son étreinte, et les poings crispés, le cerveau plein de folie, de nouveau je m'élançais sur le marquis.

Les bras croisés, il demeurait immobile, essayant de faire bonne contenance, essayant même de sourire d'un air d'ironie et de dédain ; mais je voyais bien qu'il avait peur, mais je voyais bien qu'il tremblait !...

—Ah ! bandit, lui criai-je, c'était donc là le motif de ce duel... le motif de cette rencontre dans laquelle mon père devait mourir !

—Ah ! bandit, tu as osé insulter ma mère !... tu as osé outrager cette sainte !...

—Ah ! oui, si demain tu ne trembles plus comme je te vois trembler en ce moment... si demain tu as retrouvé un peu de sang-froid et de courage... enfin, si tu n'es pas le dernier des lâches, je te tuerais !... je te tuerais !...

Et peut-être me serais-je rué sur lui... peut-être n'aurais-je pu m'empêcher de lui sauter à la gorge, si, du fond des jardins, une foule énorme, presque tous les invités de M. de Saint-Auban, n'était accourue, les uns entourant le marquis comme pour le protéger, les autres se jetant devant moi et cherchant à m'entraîner, à m'apaiser...

Les mots terribles que je lui avais jetés à la face avaient pourtant finir par vaincre l'apparente impassibilité du marquis.

Brusquement, son sourire ironique disparut, tous ses traits se contractèrent, et me menaçant d'un geste furieux :

—Ah ! vous dites que j'ai peur !... Ah ! vous dites que je tremble ! cria-t-il. Ah ! vous osez m'appeler lâche... moi !... moi ! moi le marquis de Ponsac !...

—Vous êtes fou, oui, vous êtes fou !

—Si j'étais un lâche, je ne bondirais pas ainsi sous vos outrages, mais savez-vous ce que je ferais... dites, le savez-vous ? imprudent que vous êtes !...

—Eh bien, j'accepterais votre provocation... eh bien, demain je me battrais, et j'aurais le plaisir de voir la couleur de votre sang comme j'ai vu celle du sang de votre père !...

—Mais non ! mais non ! ajouta-t-il la voix étranglée par la plus immense, la plus terrible colère. Insultez-moi, outragez-moi, trouvez encore d'autres injures pour tâcher de lasser ma patience, vous n'y parviendrez pas, car j'ai pitié de vous, pitié de votre jeunesse, pitié de votre folie !

—Lâche !... Lâche ! lui criai-je encore.

Il se mit à rire.

—Oh ! si cela vous soulage, vous pouvez continuer ! dit-il. Mais je vous répète que je ne me bats pas avec les enfants...

—Et si je te souflettais... si je te marquais au visage, drôle, te battrais-tu ?

Et je n'avais pas encore achevé le dernier mot qu'il eut un cri, ou plutôt un rugissement terrible, car, écartant brusquement les gens qui se trouvaient devant moi, je venais de bondir sur lui et de lui cingler la joue avec mon gant...

—C'est bien ! fit-il lentement et si suffoqué qu'il pouvait à peine parler. C'est vous qui l'aurez voulu... A demain !...

Et presque aussitôt il disparut.

Et voilà, M. le duc, ajouta André, comment j'ai fini par connaître le meurtrier de mon père !... Et voilà comment, dans quelques heures, je tiendrai enfin cette vengeance que j'ai tant attendue, cette vengeance que je n'espérais plus...

Mais le duc de Ryon venait de hocher lentement la tête, puis, avec un soupir :

—Que Dieu vous entende ! répondit-il. Que Dieu veuille que vous ne succombiez pas à votre tour comme a succombé votre père !

—Car je ne vous cache pas que j'ai peur... oui, peur pour vous... peur pour vous qui n'êtes en effet qu'un enfant... peur pour vous qui, sans expérience du terrain, allez vous trouver en face d'un adversaire qui a eu vingt duels retentissants, en face d'un homme qui est un des tireurs les plus réputés et les plus redoutables que je connaisse...

Puis, brusquement :

—Savez-vous seulement tenir une épée ? demanda-t-il.

—Certes !

—Avec qui avez-vous tiré ?

—Avec mon père, et il était assez content de moi. Et tout dernièrement encore, j'ai fait plusieurs assauts avec Laurent qui est, comme vous le savez, une très fine lame...

—Oui, oui, je sais, un maître ! dit le duc. Eh bien ! nous allons voir... Suivez-moi.

Ils sortirent du salon, traversèrent trois ou quatre pièces, puis M. de Ryon ayant ouvert une porte :

—Voici ma salle d'armes, dit-il.

C'était une pièce plus longue que large, éclairée par une seule fenêtre, et dont tous les murs étaient garnis de hautes panoplies où étincelaient les armes les plus étranges, les plus anciennes et les plus rares.

Le duc décrocha deux masques, et jetant un fleuret à André :

—En garde ! lui dit-il. Nous allons voir ce que vous savez faire.

Certes, M. de Ryon n'avait point exagéré quand il avait dit que le marquis de Ponsac était un tireur très habile et très dangereux, mais il aurait pu, sans se vanter, ajouter qu'il était d'une force au moins égale, sinon supérieure.

Aussi, dès les premières passes, fut-il très étonné du jeu serré, du jeu brillant et plein d'imprévu d'André.

—Parfait !... Bien !... Très bien ! ne pouvait-il s'empêcher de s'écrier.

Et, bientôt, ce ne fut plus seulement chez lui du contentement, mais encore le plus vif, le plus sincère enthousiasme.

—Touché !... touché ! s'écria-t-il radieux, tandis que, trois ou quatre fois de suite, le frère de Blanche le plastronnait en pleine poitrine. Mais, mordieu, vous tirez comme saint Georges, mon jeune ami, et si je n'avais pas affaire à vous, combien je serais vexé d'en trouver un plus fort que moi !...

Mais, au contraire, je suis enchanté... enchanté !...

Venez que je vous embrasse !

Et très ému, des larmes dans les yeux, l'excellent homme venait d'ouvrir ses bras à André et le serrait de toutes ses forces contre sa poitrine.

Puis, ce court moment d'émotion passé, il reprit très vivement :

—Tout va bien... tout marche admirablement, et je suis à présent un peu plus tranquille, un peu plus rassuré...

Le marquis de Ponsac étant l'offensé, il n'y a pas le moindre doute qu'il choisira l'épée où il est de première force, et je ne suis pas fâché de voir la tête qu'il fera quand il s'apercevra que cet adversaire qu'il affectait de dédaigner, que cet enfant avec lequel il ne voulait pas se battre est aussi un maître...

Oh ! oui, pour sûr, vous lui réservez une surprise !

Aussi, si, comme je n'en doute pas, vous savez dompter vos nerfs et garder votre sang-froid, tout marquis de Ponsac qu'il est, je ne donnerais pas bien cher de sa peau !...

Mais il faut aussi tout prévoir, ajouta-t-il. Il se pourrait fort bien que, voulant se donner l'air de faire le généreux, le marquis renoncât pour cette fois à son arme favorite...

Il choisirait donc le pistolet pour faire semblant de mieux équilibrer les chances, et je dois vous prévenir aussi qu'il en tire également fort bien, avec un coup d'œil toujours très sûr et une adresse merveilleuse...

A tout hasard, il serait donc prudent de vous dérouiller un peu. Voulez-vous me suivre ?... Je vous donnerai quelques conseils dont vous pourrez faire votre profit...

Et le duc, étant allé prendre sur une table la boîte qui contenait ses pistolets, avec quelques cartouches, entraîna rapidement André dans le jardin.

Et quand ils furent arrivés :

—Tenez, lui dit-il en s'arrêtant dans une étroite allée que fermait d'un côté une double rangée de vieux arbres, et de l'autre un mur très élevé, vous venez de voir ma salle d'armes, voici maintenant mon champ de tir...

Il y a d'ici... de l'endroit où nous sommes au fond du mur où vous voyez des cartons, la distance de trente pas...

A cette distance-là, votre père, mon pauvre ami de Chaverny, ne manquait jamais de faire mouche au moins huit fois sur dix...

Et mettant un pistolet dans la main du jeune homme, M. de Ryon ajouta :

—L'arme est chargée... Voyons si vous avez la main aussi sûre et le coup d'œil aussi juste que lui...

André avait pris l'arme en souriant.

A peine visa-t-il deux secondes, puis il fit feu.

“ Le duc eut un cri d'enthousiasme.

“ Le jeune homme avait fait mouche... Et les pistolets rechargés huit ou neuf fois encore, ce fut, chaque fois, le même coup d'œil d'une sûreté, d'une précision effrayantes.

“ M. de Ryon, qui avait vu naître André, l'aimait comme il eût aimé son propre fils. Aussi ne put-il s'empêcher d'avoir dans le regard un éclair de joie et d'orgueil.

“ Tout frémissant d'émotion, il venait, de nouveau, de prendre vivement dans ses bras le frère de Blanche, en s'écriant d'une voix que la surprise et le contentement faisaient trembler :

“ — Bravo !... bravo, mon cher enfant !... Ah ! maintenant vous pouvez vous battre !... maintenant le marquis de Ponsac est un homme mort !... ”

“ Puis entraînant rapidement André et le faisant asseoir près de lui :

“ — Ah ! non, maintenant je n'ai plus peur... maintenant je ne tremble plus pour vous ! reprit-il très vivement, tandis que son regard lançait des flammes.

“ Et voulez-vous que je vous dise mieux, c'est-à-dire que je vous parle plus sincèrement, plus franchement ? ”

“ Eh bien ! à présent que je viens de vous voir à l'œuvre... à présent que je sais quel escrimeur et quel tireur vous êtes, je ne suis nullement fâché de ce qui s'est passé chez le baron de Saint-Auban, nullement fâché que vous vous battiez avec ce marquis de Ponsac qui nous a tué à vous votre père et à moi mon meilleur ami... avec ce marquis de Ponsac que j'exècre peut-être autant que vous l'exécutez vous-même... ”

“ Et puisque je suis en veine de franchise, ajouta-t-il, il faut bien que j'aie jusqu'au bout, et que je vous fasse une confidence que je n'aurais pas osé vous faire hier, mais que je puis vous faire aujourd'hui... Eh bien ! c'est que lorsque vous me parliez de venger la mort de votre père, et qu'avec tant d'énergie je cherchais à vous en dissuader, je ne pouvais cependant m'empêcher de vous donner raison, m'empêcher de penser comme vous... ”

“ — Vous, monsieur le duc ! ”

“ — Oui, moi, André !... Oui, moi, mon enfant !... Ah ! vous me regardez avec surprise, et vous vous demandez si vous m'avez bien compris, et si c'est bien moi, si c'est bien le duc de Ryon qui vous suppliait avec tant de force de renoncer à votre projet, qui, à cette heure, vous tient un langage si différent ; qui, à cette heure, approuve ce qu'il blâmait, ce qu'il condamnait si sévèrement autrefois !... ”

“ Eh bien, oui, c'est bien moi, mon jeune ami, c'est bien moi qui ne suis plus obligé de dissimuler avec vous, et qui peux vous faire connaître enfin mes véritables sentiments... ”

“ Oui, oui, je vous retenais et je cherchais à vous calmer et à vous apaiser... ”

“ Oui, oui, vous aviez beau me prier, me supplier de vous apprendre le nom de l'homme que vous vouliez punir, le nom de l'homme que vous vouliez châtier, ce nom je m'obstinais à vous le taire... ”

“ Et cependant combien vous me touchiez !... combien votre douleur et votre colère me remuaient jusqu'au fond du cœur ! ”

“ Et cependant, ce nom-là, combien n'étais-je pas obligé parfois de me faire violence, pour ne pas vous le jeter, pour ne pas vous le crier, malgré mon serment ! ”

“ Et cependant, combien de fois, quand je semblais vous donner tort, ne me disais-je pas que vous aviez raison, et qu'à votre place j'aurais eu la même pensée que vous... et qu'à votre place, moi aussi, j'aurais voulu venger mon père ! ”

“ Mais alors Chaverny soudain surgissait devant moi... Ohaverny dont je croyais entendre la voix me crier :

“ — Duc, tais-toi !... Duc, rappelle-toi que je me suis confié à ton amitié et à ton honneur ! ”

“ Et je continuais de me taire pour ne pas être parjure... et retenu aussi par cette pensée que vous n'étiez qu'un enfant... qu'un enfant de beaucoup de cœur et de courage, mais trop inexpérimenté et trop faible pour affronter un adversaire aussi redoutable, un adversaire aussi dangereux que le fameux marquis de Ponsac... ”

“ Mais, aujourd'hui, j'ai la surprise de m'apercevoir que je m'étais trompé, et que celui que je prenais encore pour un enfant était un homme... un homme qui, par son adresse et sa science des armes, peut se trouver en face de n'importe qui... mais, aujourd'hui, le hasard m'a délié de mon serment, et il me semble que votre père lui-même vous encouragerait, que votre père lui-même vous crierait : “ Va, mon fils !... ”

“ Et voilà pourquoi, loin de trembler et de m'effrayer encore pour vous, je vous dis à mon tour : Allez, André ; allez, mon enfant !... J'ai confiance en votre étoile et en votre bon droit ! ”

“ Et, ces mots dits, le comte de Ryon se leva vivement.

“ — Maintenant, reprit-il, quels sont les témoins du marquis ? ”

“ — L'un est M. de Verdry, répondit André.

“ — Je le connais.

“ — Et l'autre, M. de Barsanne... ”

“ — Je le connais également.

“ — Ils sortaient du château quand je suis venu vous trouver... Ils seront ici dans une heure... ”

“ — Dans une heure ? C'est juste le temps de nous procurer un second témoin. Avez-vous quelqu'un ? ”

“ — Non, monsieur le duc. Mais j'avais pensé à M. le marquis de Cerninge... ”

“ — Et moi aussi. Je vais le faire prévenir immédiatement. ”

“ Et comme un domestique passait, M. de Ryon l'appela.

“ — Valentin, dit-il, rendez-vous sur-le-champ chez M. le marquis de Cerninge et priez-le de venir sans perdre une minute... ”

“ — Bien, Monsieur.

“ — Sans perdre une minute !... Vous avez entendu ? ”

“ — Oui, Monsieur. ”

“ Et le domestique s'éloigna, rapidement, tandis que le duc et André reprenaient le chemin du salon.

“ Le marquis de Cerninge, ainsi que M. de Ryon, habitant à très peu de distance du château de Chaverny, une demi-heure ne s'était pas encore écoulée qu'on l'annonçait chez le duc.

“ — Vous m'avez fait appeler, mon cher ami ? dit-il un peu surpris, après avoir donné une poignée de mains au frère de Blanche.

“ — Oui, mon cher marquis, répondit le duc. Asseyez-vous. Il s'agit de quelque chose de très grave... ”

“ — Ah ! fit M. de Cerninge, encore plus étonné. Et de quoi donc ? ”

“ — Il s'agit de rendre à ce garçon-là... à notre brave André, le même service que nous avons rendu autrefois à son père... ”

“ Le marquis avait brusquement tressailli.

“ — André se bat ! s'écria-t-il.

“ — Oui, André se bat et nous sommes ses témoins... ”

“ — Diable !... Et avec qui vous battez-vous, André ?... à propos de quoi ce duel ? ”

“ — Est-ce que vous ne vous en doutez pas ? dit vivement M. de Ryon, sans laisser au jeune homme le temps de répondre.

“ — Non, certes ! ”

“ — Cherchez un peu.

“ — Que voulez-vous dire ? ”

“ — Je veux dire que vous trouverez ? ”

“ Puis, comme le marquis, après quelques secondes de réflexion venait encore de tressaillir, et restait tout saisi.

“ — Je crois que vous y êtes... je crois que vous avez deviné ! reprit vivement le duc. Oui, André se bat avec celui dont nous avons fait le serment de lui cacher le nom... André se bat avec le marquis de Ponsac... ”

“ — Avec le marquis de Ponsac ! s'écria M. de Cerninge qui devint très pâle.

“ — Et maintenant que vous connaissez le nom de son adversaire, ajouta M. de Ryon, je n'ai pas besoin de vous dire le motif du duel.

“ Et son regard se posait fixement sur le duc comme pour l'interroger, comme pour lui demander comment André avait pu découvrir ce secret qu'ils avaient juré de garder.

“ — Oh ! ce n'est pas moi qui ai parlé... ce n'est pas par moi qu'André a connu cet homme, fit vivement le duc, qui comprit très clairement ce que ce regard profond et scrutateur voulait dire. Mais c'est le hasard qui nous a trahis... le hasard qui s'est chargé de lui apprendre ce que nous lui cachions... ”

“ — Le hasard ? ”

“ — Oui, le hasard, qui a mis, hier, André et le marquis de Ponsac face à face chez le baron de Saint-Auban... Oui, le hasard qui a permis qu'André surprenne chez les invités du baron une émotion qui lui a paru plus qu'étrange... Oui, le hasard enfin qui lui a donné l'occasion d'entendre une conversation que celui-ci avait avec le marquis, conversation après laquelle André savait tout ce qu'il avait à savoir... ”

“ Et alors vous voyez la scène d'ici ! ”

“ — En effet.

“ — Fou de colère, fou de rage et ne se connaissant plus, André se rue sur cet homme et l'accable d'injures, l'abreuve d'outrages pour le forcer à se battre, et comme à toutes ces provocations le marquis ne répond que par l'ironie et le dédain, il finit par le frapper au visage... ”

“ — Mais alors... ”

“ — C'est une affaire très sérieuse, voilà ce que vous vouliez dire ? ”

“ — Oui, fit la voix sourde, le marquis de Cerninge qui n'était plus pâle, mais livide.

“ — Oh ! très sérieuse !... Pas d'arrangement possible... A moins, ajouta le duc en souriant, que le marquis de Ponsac ne nous fasse des excuses... ”

“ Mais d'un geste bref, le marquis venait de l'interrompre.

“ — Ne plaisantez pas, de Ryon, dit-il, ne plaisantez pas, je vous en prie !... ”

“ Vous qui me connaissez depuis longtemps, vous savez que je ne suis pas homme à facilement effrayer, car ainsi que vous, ainsi que notre pauvre Chaverny, j'ai eu dans ma vie je ne sais combien d'affaires d'honneur... ”

“ Mais si je n'ai jamais connu la peur quand j'y allais pour mon propre compte, il n'en a pas toujours été de même quand je m'y

trouvais mêlé pour le compte d'un autre, pour le compte d'un ami.

"Eh bien, à vous parler franchement, jamais je n'ai été aussi peu tranquille qu'aujourd'hui, jamais je n'ai eu, avant d'aller sur le terrain, une crainte aussi vive, une inquiétude aussi grande que celle que j'éprouve au moment d'y accompagner André...."

"—Et moi aussi j'ai des craintes... et moi aussi j'ai des inquiétudes, dit vivement et avec un nouveau sourire le duc de Ryon, mais ce n'est pas pour notre jeune ami... c'est pour l'autre.

"—Pour de Ponsac !

"—Oui, pour de Ponsac !"

M. de Cerninge venait brusquement de se redresser.

"—Ah ça ! je ne vous comprends pas, mon cher duc, s'écria-t-il. Non seulement votre sang-froid en face de cette rencontre m'étonne, mais encore je me demande si j'ai bien entendu ce que vous venez de dire...."

"Comment ! vous qui connaissez le marquis de Ponsac aussi bien que moi, c'est pour lui, dites-vous que vous avez des craintes... c'est pour lui que vous tremblez !

"—Absolument, marquis.

"—Mais c'est un bretteur, ce Ponsac !

"—Oui, un bretteur, c'est le mot !

"—Un véritable spadassin !

"—C'est encore le mot !

"—Un homme qui a eu au moins vingt duels heureux... vingt rencontres bruyantes dont on parle encore !..."

"Et quand André, qui sait peut-être à peine tenir une épée... quand André, qui n'a pas la moindre habitude du terrain, va se mesurer avec lui tout à l'heure, vous gardez ce beau sang-froid, ce beau calme-là, comme si vous étiez complètement rassuré !

"Non, vrai, je ne comprends pas !... vrai je ne comprends plus !

"—Vous comprendrez mieux tout à l'heure, répondit le duc.

"—Tout à l'heure ?

"—Oui, tout à l'heure sur le terrain... tout à l'heure quand André et le terrible de Ponsac croiseront le fer... tout à l'heure quand vous verrez ce bretteur, ce spadassin, mordre la poussière... Car il la mordra, c'est moi qui vous le dis, c'est moi qui vous le jure !"

"Et M. de Ryon avait parlé avec une telle assurance, une telle conviction, que M. de Cerninge se retourna vivement pour regarder André... André qui, debout à quelques pas, demeurait impassible, les bras croisés.

"—Ah ! fit vivement le marquis. Est-ce que, par hasard, notre jeune ami serait de taille à se défendre ?... Est-ce que, par hasard, nous retrouverions en lui l'étoffe de son père ?

"—Oui l'étoffe de son père, marquis, l'étoffe de son père ! s'écria le duc avec enthousiasme. Oui, André est un des meilleurs tireurs que j'ai connus ! Oh ! vous verrez !... vous verrez !..."

"Mais chut !... On vient !"

"On venait, en effet, de frapper doucement à la porte du salon, puis celle-ci s'entr'ouvrit.

"Un domestique parut, apportant sur un petit plateau d'argent deux cartes de visite.

M. de Ryon prit ces deux cartes et les lut à haute voix :

"—Comte de Verdry... Vicomte de Barsanne...."

"Les témoins du marquis de Ponsac, ajouta-t-il en s'adressant à M. de Cerninge.

"Puis, au valet :

"—Faites entrer ces messieurs."

"Et se levant vivement, il mit la main sur l'épaule d'André, le poussa doucement devant lui, souleva la portière et dit :

"—Et vous, mon enfant, entrez-là..."

"A peine André avait-il disparu, que les deux témoins du marquis de Ponsac se dressèrent sur le seuil.

"Un rapide salut échangé, le duc présenta son ami :

"—Monsieur le marquis de Cerninge, dit-il. Et maintenant, messieurs, causons ; nous vous attendions."

"Les deux témoins du marquis de Ponsac venaient d'accepter les sièges que d'un geste leur offrait M. de Ryon, puis, prenant la parole :

"—Messieurs, dit le comte de Verdry, si vous nous attendiez, c'est que vous savez de quelle mission nous sommes chargés ?..."

"Le duc s'inclina.

"—Et vous devez, sans doute, connaître dans tous ces détails l'affaire qui nous amène ?

"—Dans tous ces détails, oui, monsieur, répondit M. de Ryon.

"—Tout préambule serait donc inutile.

"—Complètement inutile.

"—Alors, allons droit au but.

"—C'est mon avis."

"Il y eut un court silence, puis, lentement, le ton toujours très froid :

"—Très gravement insulté par M. le comte André de Chaverny, reprit le comte de Verdry, M. le marquis de Ponsac, notre client, entend exiger une réparation sérieuse..."

"—Nous acceptons toutes vos conditions, dit le duc.

"—L'épée.

"—Bien.

"—En cas d'une blessure qui mettrait M. le marquis de Ponsac en état d'infériorité, le combat continuera au pistolet..."

"—Soit !

"—Trois balles au visé et à vingt-cinq pas..."

"Le marquis de Cerninge n'avait pu retenir un mouvement.

"—Avez-vous quelque objection à faire ?" demanda le comte de Verdry.

"Mais, très tranquillement :

"—Aucune, répondit M. de Ryon.

"—Alors, messieurs, reprit le premier témoin du marquis de Ponsac, il ne nous reste plus qu'à rédiger le procès verbal dans lequel nous réglerons les conditions accessoires de la rencontre..."

"Puis, se levant :

"—Je n'ai pas besoin d'ajouter, dit-il, que M. le marquis de Ponsac désire que l'affaire soit menée le plus rondement possible..."

"—Aussi rondement que vous voudrez, dit le duc.

"—Dans une heure ?

"—Dans une heure.

"—Rendez-vous dans le petit chemin qui longe le cimetière... A cinq minutes de là, il y a un petit bois que vous devez connaître et où nous serons aussi tranquilles que si nous étions chez nous..."

"—Entendu, messieurs."

"Et le procès-verbal rédigé et signé, les témoins du marquis de Ponsac s'inclinèrent profondément, puis sortirent..."

"—C'est un duel à mort ! murmura le marquis de Cerninge.

"—A peu près !" répondit le duc.

"Puis courant vers André :

"—Vous avez entendu ? lui dit-il.

"—Oui, répondit le jeune homme.

"—Et toujours aussi calme ?... Donnez moi votre main !"

"André laissa tomber sa main dans celle de son vieil ami.

"—Pas la moindre fièvre, dit celui-ci, par le moindre tremblement nerveux... Allons, tout va bien !"

"Et il ajouta, l'accent plus ému :

"—Nous avons encore une bonne demi-heure devant nous... Désirez-vous écrire ?

"—Oui, j'allais vous le demander.

"—A votre sœur ?

"—Oui, à ma pauvre Blanche qui ne se doute de rien... Ah ! certes, je n'ai pas peur pour moi, mais que, pour elle, la chance me protège !

"—Et elle vous protégera, j'en réponds ! dit avec conviction M. de Ryon... Venez... Entrez ici... C'est mon cabinet de travail... Vous trouverez sur mon bureau tout ce qu'il vous faut pour écrire..."

"Et, doucement, il referma la porte sur le jeune homme.

"M. de Cerninge, la tête basse, les mains croisées derrière le dos, marchait de long en large, profondément pensif.

"—Eh bien, marquis ? fit le duc à voix basse. A quoi donc pensez-vous ?

"—A elle aussi, répondit sur le même ton le marquis, à cette pauvre Blanche, à cette pauvre enfant qui, à cette heure, est très calme, très tranquille au château de Chaverny... Peut-être fait-elle des rêves dorés ?... peut-être se laisse-t-elle bercer par les espérances les plus radieuses ?... Et qui sait ?... qui sait, duc ?

"—Moi, j'espère ! dit avec un accent pénétré M. de Ryon. Moi, je mets ma confiance dans la justice de Dieu !

"—Qui sait, reprit M. de Cerninge en suivant sa pensée, quel affreux, quel terrible réveil la fatalité peut encore lui réserver tout à l'heure !

"Qui sait si, après avoir pleuré la mort de son père, elle n'aura pas, tout à l'heure, à pleurer aussi celle d'André... à pleurer aussi celle de ce frère qui est sa seule affection en ce monde, sa dernière joie, sa dernière consolation ?

"Et nous voyez-vous, de Ryon, nous voyez-vous lui rapportant tantôt le cadavre ensanglanté d'André, comme nous lui avons rapporté le cadavre de Chaverny !

"Et nous voyez-vous obligés de lui dire : "Celui-là aussi n'est plus !... Celui-là aussi vient d'être tué à son tour... tué comme l'autre !"

"Oh ! quel coup terrible !... quel coup de foudre !..."

"Et voilà à quoi je pense, mon cher ami... Et voilà l'appréhension contre laquelle je me débats et qui me remplit d'épouvante !

"—Moi, je ne veux pas y penser, répondit vivement, fiévreusement le duc, car ce serait, en effet, trop terrible..."

"Non, non, je viens de vous le dire, j'ai confiance dans la justice de Dieu, et j'ai confiance aussi dans la merveilleuse adresse d'André, dans son courage et dans la haine qui le pousse et qui le fera vaincre..."

"—Si elle ne le perd pas, riposta vivement à son tour le marquis de Cerninge ; si elle ne lui ôte pas de son sang-froid et ne lui fait pas commettre une de ces fautes qu'on paye de sa vie !

"Car rappelez-vous... rappelez-vous, de Ryon !

“ N'est-ce pas ce qui est arrivé pour le père ? N'est-ce pas ce qui est arrivé pour Chaverny ?

“ Ah ! certes, celui-là aussi était un tireur de première force, aussi brave qu'on peut l'être, et jamais le marquis de Ponsac n'avait encore trouvé un pareil adversaire en face de lui. . . .

“ Mais la colère, la rage, la haine le dominaient trop et finissaient par l'aveugler. . . .

“ Oh ! je le voyais bien. . . je voyais bien qu'il n'avait plus assez de calme. . . qu'il fonçait avec trop de témérité. . . et c'était cela qui me faisait trembler pour lui, comme c'est cette même appréhension là qui me fait trembler pour son fils, qui me fait trembler pour André !

“ — Plus bas ! fit le duc. Qu'il ne vous entende pas ! ”

“ Mais André, en ce moment, n'aurait rien entendu.

“ Installé au bureau du duc de Ryon, il écrivait d'une main ferme, mais le cœur plein d'une immense émotion, la lettre qui devait être remise à Blanche si, à son tour, le sort des armes devait lui être fatal, si, à son tour, il ne devait rentrer qu'agonisant, ou déjà mort peut-être, au château de Chaverny.

“ Et dans cette lettre qui contenait peut-être ses suprêmes paroles et son éternel adieu, le jeune homme disait :

“ Ma Blanche chérie,

“ Ma sœur bien-aimée,

“ Si tu reçois cette lettre, c'est que je ne te reverrai plus en ce monde. . . c'est que mon cœur qui t'a si profondément aimée aura pour toujours cessé de battre. . . .

“ Prie pour moi. . . prie et pleure. . . mais ne me maudis pas !

“ Car si dans une heure je vais sur le terrain avec le marquis de Ponsac. . . avec cet homme à qui nous devons d'être restés orphelins, ce n'est pas seulement pour venger la mort de notre père, mais encore la sainte mémoire de celle à qui nous ne pouvons jamais penser sans verser encore des larmes. . . la sainte mémoire de notre mère. . . .

“ Oh ! noble et pure enfant, tu ne me comprendras, tu ne pourras pas me comprendre. Et moi même je ne sais pas tout. Mais il y a des hommes vils, des hommes dont le cœur est pétri de boue, qui ne respectent rien et qui se font une joie mauvaise, une joie infâme de tout calomnier et de tout salir.

“ Oh ! certes, Dieu m'est témoin que je n'aurais pas mieux demandé que d'oublier ce misérable, et que c'était bien sincèrement et avec la ferme intention de la tenir que je t'avais fait la promesse de ne plus songer à cette idée de vengeance qui m'avait si longtemps et si cruellement fait souffrir.

“ Oui, attendri jusqu'au fond de l'âme par tes supplications et par tes prières, c'était bien sans arrière-pensée que j'avais fini par me rendre, et pour ne pas assombrir davantage ta vie, pour ne pas être, moi qui t'aime tant ! une nouvelle cause pour toi d'appréhensions et d'alarmes, sans doute me serais-je efforcé de perdre le souvenir de tout ce que cet homme nous avait coûté de chagrin, de douleur, de désespoir et de larmes. . . .

“ Mais pouvais-je oublier une pareille offense, un pareil outrage !

“ Mais pouvais-je laisser impuni un si affreux, un si monstrueux sacrilège !

“ Mais quand il s'agissait de notre mère que cet homme, dans un moment d'égarement et de folie, sans doute, avait essayé d'atteindre de sa bave immonde, pouvais-je écouter encore les conseils de la prudence et de la sagesse sans mourir de honte et sans me dire que j'étais le plus indigne des fils et le plus méprisable des lâches !. . . .

“ Et voilà donc pourquoi je me bats. . . .

“ Encore quelques minutes, et je saurai si la justice de Dieu n'est qu'un vain mot. . . .

“ Encore quelques minutes, et le marquis de Ponsac ou André de Chaverny aura cessé de vivre. . . .

“ Oh ! j'ai bon espoir et bon courage, mais pourtant puis-je aller risquer ma vie sans, à tout hasard, te dire un dernier adieu et t'envoyer un dernier baiser ?

“ Adieu donc, sœur chérie. . . sœur si tendrement et si profondément aimée, adieu !

“ Quoi qu'il arrive, je te donne à mon tour le même conseil que notre père : Ne te laisse pas abattre par le chagrin et le désespoir, et, tout en gardant toujours ma pensée, tout en conservant toujours mon souvenir, reste toujours courageuse et forte.

“ Encore une fois : Adieu !. . . Adieu !

“ J'entends bien une voix qui me dit que cette lettre est inutile et que je te reverrai, mais combien aussi parfois les meilleurs pressentiments nous trompent !

“ Quoi qu'il en soit, si je succombe, j'aurai toujours eu la fierté de mourir en accomplissant le plus sacré des devoirs.

“ Ton frère,

“ ANDRÉ DE CHAVERNY. ”

“ Et le jeune homme achevait à peine de signer quand on frappa vivement à la porte.

“ Et la voix du duc s'éleva :

“ — André, c'est l'heure !

“ — Je suis prêt, répondit celui-ci. ”

“ Sa lettre fermée, il se leva d'un bond et courut rejoindre M. de Ryon et le marquis de Cerninge.

“ Puis, remettant sa lettre au duc :

“ — Pour elle ! dit-il.

“ — Pour Blanche ? . . . Donnez ! dit M. de Ryon en serrant la lettre dans sa poche. Mais j'espère bien que cette triste mission, je n'aurai pas à la remplir. . . . ”

“ Un bruit de voiture venait de se faire entendre sous la fenêtre, et presque aussitôt, Valentin, le domestique qui avait été chargé d'aller prévenir M. de Cerninge, entra.

“ — Le landau attend, dit-il.

“ — Bien, fit le duc. Descendez cette boîte. . . ces épées. . . . ”

“ Et le domestique sorti :

“ — Je vous prête mes armes, ajouta-t-il en posant sa main sur l'épaule d'André. Elle me m'ont jamais servi qu'à me battre pour des causes justes. Puissent-elles à votre tour, vous porter bonheur !

“ — Plus que vingt minutes ! dit M. de Cerninge en regardant l'heure à sa montre.

“ — C'est juste le temps. . . En route ! ” dit M. de Ryon.

“ Et quelques secondes plus tard, le landau prenait au grand trot la route qui conduisait dans la direction du cimetière. ”

XXII. — LA CONFESSION DE L'INCONNU

Le baron de Chancel, qui, d'abord, n'avait commencé à lire ces longues pages écrites par l'inconnu qu'avec un sourire ironique et froid, avait dû pourtant finir par s'y intéresser, car depuis un long moment déjà son visage avait pris une expression de plus en plus attentive, de plus en plus grave.

Plusieurs fois même il avait brusquement relevé la tête, et regardé très longuement l'inconnu, qui paraissait toujours plongé dans un sommeil aussi profond, avec une sorte de surprise émue, de pitié douloureuse, comme si, dans son cœur de pierre, dans son cœur de bronze, quelque chose malgré lui eût tressailli à ce récit si dramatique et écrit avec un accent si sincère.

Et les coudes repliés sur la table et le front dans ses mains, de plus en plus il s'absorbait dans sa lecture, lorsque, tout à coup, il eut un violent tressaillement.

Très doucement, l'inconnu venait de remuer.

Peut-être allait-il enfin s'éveiller ?

Alors, repoussant très vivement les feuillets qu'il était en train de lire, comme s'il eût eu peur d'être pris en flagrant délit d'indiscrétion, le baron se leva.

Il attendit un moment, croyant à chaque seconde que l'inconnu allait se tourner vers lui ; mais il n'en fut rien.

Celui-ci, à présent, venait de reprendre sa même attitude, sa même immobilité de mort.

Glissant alors à pas de loup sur le tapis, le père d'Adrienne se rapprocha, se pencha encore une fois sur lui.

Et il eut alors un frisson, un saisissement qui le fit reculer.

Dans sa face toute blanche. . . dans sa face d'une pâleur étrange et qui lui donnait les apparences d'un spectre, l'inconnu avait ses grands yeux larges ouverts !

— C'est moi !. . . le baron de Chancel !. . . M'entendez-vous ? fit doucement le baron.

Mais pas de réponse. . . .

C'était comme s'il eût parlé à un mort.

— Etrange sommeil ! murmura-t-il.

Mais ce qui surtout l'impressionnait, et ce qui finissait par lui causer un malaise qui ressemblait presque à de la peur, presque à de l'effroi, c'étaient ces grands yeux qui regardaient sans voir, ces grands yeux où ne passait nulle flamme et dont la fixité était vraiment saisissante.

Mais, comme nous le savons, le bourreau d'Yvonne n'était pas homme à longtemps s'émouvoir.

Aussi, se relevant doucement, allait-il se diriger de nouveau vers la table, quand, soudain, il tressaillit.

L'inconnu venait encore de doucement bouger, de doucement remuer, et de ses lèvres décolorées quelques paroles dites à voix très basse, quelques paroles qui n'étaient qu'un souffle venaient de s'échapper.

Alors, se rapprochant, le baron de Chancel tendit l'oreille.

— Que dit-il donc ? se demanda-t-il.

Puis, se redressant brusquement :

— Le nom d'Yvonne ! ajouta-t-il.

Car c'était bien, en effet, le nom d'Yvonne que dans son sommeil, ou plutôt dans son rêve, l'inconnu murmurait, balbutiait :

—Yvonne!... Yvonne!... Yvonne!...

Sa voix avait fini par s'élever, un peu, et rien ne saurait rendre ce qu'il y avait d'extrême douceur et de profonde tendresse dans l'accent avec lequel ce nom-là était prononcé.

Le visage du baron s'était d'abord éclairé d'un sourire sardonique, puis, tout à coup, s'était assombri, prenant une violente expression de colère, une violente expression de menace.

—Yvonne!... Yvonne! s'écria-t-il, les dents serrées. C'est donc encore... c'est donc toujours à elle qu'il pense!...

Et son regard devenait de plus en plus mauvais, de plus en plus menaçant, car ce nom où il mettait tout son cœur, toute son âme, l'inconnu ne cessait plus de le murmurer, de le répéter :

—Yvonne!... Yvonne, je vous aime!... Pardon!... pardon de vous avoir trompée!... Pardon de m'être fait pendant quelques jours le complice du misérable qui vous torture!... Oh! oui, pardon!... pardon!...

Et le visage de mort de l'inconnu venait de prendre subitement une telle expression de souffrance, une telle expression de douleur, que tout autre que le baron n'eût pu se défendre d'un sentiment de pitié.

Mais lui se contenta de hausser les épaules, puis, fixant sur l'inconnu un regard implacable :

—Aime-la... aime-la! murmura-t-il. Mais, je te le répète encore, malheur à toi si tu me trahissais pour elle!... malheur à toi si tu étais assez téméraire et assez insensé pour te révolter contre ma volonté!... Oui, malheur... malheur à toi, je te le jure!

Et dans une attitude pleine de défi, il venait, le geste violent, de tendre son poing fermé vers l'inconnu, tandis que ses yeux lançaient des éclairs et que tout son corps tremblait d'une immense, d'une effrayante colère.

Un assez long moment s'écoula.

L'inconnu ne parlait plus.

Alors, évitant toujours de faire du bruit, le baron revint s'asseoir à la table, et, plus rapidement, plus hâtivement, comme s'il craignait de n'avoir pas le temps d'aller jusqu'au bout, il reprit la lecture des pages écrites par l'inconnu.

—Or, continuait celui-ci, tandis que les scènes que je viens de vous raconter se passaient chez M. le duc de Ryon, Blanche de Chaverny, accoudée à l'une des fenêtres du château, laissait ses regards errer vaguement à travers les longues allées du parc....

—Certes, la jeune fille n'avait plus aucune inquiétude au sujet de son frère, et elle le croyait bien tout à fait revenu de la dangereuse pensée qu'il avait eue de vouloir venger la mort de leur père.

—Mais cependant, chose étrange, il lui était impossible, ce jour-là, de se défendre d'une nouvelle crainte, d'une nouvelle appréhension.

—Car, depuis quelques heures, il s'était passé autour d'elle certains faits qui avaient réveillé ses inquiétudes.

—C'était d'abord la visite de ces deux inconnus, de ces deux hommes qu'elle avait entrevus dans le parc en compagnie d'André et avec lesquels celui-ci ne s'était entretenu que quelques instants....

—André lui avait bien dit que c'étaient deux de ses amis, le comte de Verdry et le vicomte de Barsanne, mais, en y réfléchissant mieux, la jeune fille ne pouvait s'empêcher de remarquer que, s'il en était ainsi, cette visite avait été bien courte et ces deux hommes bien froids....

—Etranges amis, pensait-elle, à qui André n'a pas même serré la main!... Etranges amis, dont le front ne s'est pas déridé une seule minute, une seule seconde!...

—Et puis ce n'était pas tout et n'avait-elle pas cru s'apercevoir aussi que Laurent, ce vieux serviteur qui avait pour son frère et pour elle une si sincère affection, ne semblait plus non plus le même ce matin-là....

—Très gai la veille encore, il paraissait maintenant tout préoccupé, tout sombre, tout soucieux.

—Deux ou trois fois même, il avait semblé aussi à Blanche qu'il évitait de se trouver en face d'elle et que, dès qu'il la voyait, il s'empressait de la fuir....

—Enfin, est-ce qu'André lui-même, quand il l'avait quittée tout à l'heure pour aller, disait-il, chez M. de Ryon, est-ce qu'André ne l'avait pas embrassée plus longuement que d'habitude?

—Oui, il me semble que son baiser a été plus tendre, plus affectueux encore, se disait-elle en sentant croître son inquiétude. Oui, il me semble que c'est ainsi que mon père m'a embrassée... que mon père m'a regardée quand il est parti pour ne plus revenir....

—Mais, toute pâle, toute frissonnante, elle rejeta bien vite cette sinistre pensée.

—Oh! je suis folle, s'écria-t-elle, oui, folle d'avoir cette idée-là... folle d'avoir une idée pareille!... Et pourquoi?... Oui, pourquoi? Parce que ces deux hommes qui sont venus ce matin m'ont paru avoir des allures singulières, des allures étranges, des allures que, sans doute, mon imagination leur prêtait!... Parce qu'il me semble aussi que notre bon Laurent n'a plus le même air que d'habitude,

quand, très probablement, c'est encore moi qui le vois mal, c'est encore moi qui m'égare, qui me trompe!...

—Et le baiser d'André!... Jusqu'à ce baiser aussi dont je vais m'effrayer!... Comme si toutes les fois qu'il sort, toute les fois qu'il s'absente du château, ne fût-ce que pour une heure, André n'avait pas l'habitude de m'embrasser ainsi... de m'embrasser avec la même affection et la même tendresse!

—Oh! oui, il faut vraiment que je sois folle et que je n'aie pas plus de raison qu'un enfant, pour me tourmenter ainsi!

—Et elle essaya de rire, de se moquer d'elle-même et de ce qu'elle voulait appeler sa folie, mais ce ne fut que d'un petit rire forcé qui presque aussitôt s'éteignit.

—Car ces sombres appréhensions, ces sombres pressentiments qu'elle aurait voulu chasser, lui revenaient encore, toujours, sans cesse....

—Car, de plus en plus, elle sentait son cœur se serrer et une affreuse angoisse l'envahir....

—Toujours accoudée à la fenêtre, elle cherchait bien, pour se distraire, à s'intéresser à l'admirable paysage qui se déroulait sous ses yeux, mais c'était en vain....

—Toujours sa pensée se reportait sur son frère, sur André....

—Que faisait-il?

—Pourquoi était-il allé chez M. de Ryon?

—Et à chaque instant aussi elle se retournait pour jeter un coup d'œil sur la pendule, comme si André, qui avait eu à peine le temps d'arriver chez le duc, était parti depuis de longues heures.

—Et le cœur de plus en plus lourd, le front de plus en plus sombre, elle demeurait toujours là, sous le coup de la même pensée fixe, de la même pensée qui devenait pour elle une véritable torture et un véritable supplice, quand tout à coup, elle tressaillit.

—A quelques pas d'eux, elle venait de voir surgir Laurent... Laurent qui, aisé qu'un homme en proie à la plus violente émotion, allait et venait, la tête basse, le pas fiévreux et saccadé.

—Oh! non, je ne m'étais pas trompée!... non, il n'est plus le même! ne put-elle s'empêcher de se dire en devenant encore plus pâle, plus saisie.

—Et comme, par hasard, il venait de lever les yeux et l'apercevoir.

—Et bien, Laurent, qu'avez-vous donc? lui demanda-t-elle vivement, anxieusement.

—Mais il s'était déjà composé un visage.

—Moi, Mademoiselle? répondit-il d'un air étonné. Mais je n'ai rien... absolument rien....

—Cependant vous gesticulez... vous parliez tout haut....

—Oui, oui, peut-être bien, dit-il en souriant. Oh! ça m'arrive très souvent... Ce sont des souvenirs qui me reviennent... d'anciennes histoires que je me raconte... Et alors, comme vous voyez, je m'oublie... je radote....

—Est-bien vrai ce que vous me dites là, Laurent? fit vivement la jeune fille en le regardant très fixement.

—Mais certainement, Mademoiselle, répondit-il avec beaucoup de calme. Et pourquoi ne serait-ce pas vrai?... pourquoi vous mentirais-je?

—Pourquoi?

—Oui, mademoiselle?

—Mais qui sait? fit-elle la voix un peu sourde et en le regardant toujours dans les yeux. Peut-être pour ne pas me faire de la peine....

—Pour ne pas vous faire de la peine?

—Peut-être pour ne pas m'effrayer?

—Le brave homme avait tressailli, mais elle ne s'en aperçut pas.

—Ma foi, mademoiselle, dit-il toujours avec le même air très calme, très tranquille, je ne comprends pas ce que vous voulez me dire....

—Si, Laurent, si, vous comprenez très bien....

—Je vous le jure....

—Je veux vous parler de mon frère... je veux vous parler d'André....

—Eh bien, mademoiselle?

—Eh bien, ne comprenez-vous pas que si je suis pâle ainsi... car je dois être toute pâle, n'est-ce pas?

—En effet.

—Ne comprenez-vous pas que c'est à cause de lui... à cause de lui qui m'inquiète?

—M. André?

—Oui, son absence m'effraie... Oui, depuis un moment, je me sens reprise par tous mes sombres pressentiments, par toutes mes terribles appréhensions d'autrefois....

—Et voilà pourquoi, Laurent, je vous supplie de ne rien me cacher... je vous adjure de tout me dire....

—Pourquoi, ce matin, ces deux hommes, ces deux inconnus ont-ils parlé si mystérieusement à André?

—Pourquoi, presque en même temps qu'eux, André est-il sorti à son tour pour se rendre soit-disant chez M. le duc de Ryon?

« Enfin, que se passe-t-il?... car il se passe quelque chose... quelque chose que vous me cachez et que je veux savoir!... »

« —Eh bien, oui, mademoiselle, oui, il se passe, en effet, quelque chose... »

« —Ah ! »

« —Il se passe, dit vivement Laurent, avec sa franchise de vieux serviteur, il se passe qu'en vous fourrant de semblables idées dans la tête, vous finirez par vous rendre malade!... Il se passe que je n'ai jamais vu personne d'aussi peu raisonnable que vous!... Il se passe que si M. André savait dans quel état vous vous mettez à propos de rien, il pourrait bien vous gronder aussi sévèrement que vous méritez de l'être!... »

« —Mon bon Laurent ! »

« —Il se passe aussi que vous me faites beaucoup de peine, beaucoup de chagrin, et que, si cela continue, moi qui pourtant vous aime bien... moi qui pourtant serais si heureux de vivre les derniers jours qui me restent auprès de vous et de M. André, je finirai, un beau matin, par quitter le château de Chaverny... »

« —Laurent!... Mon bon Laurent. »

« —Oh ! je ne parle pas en l'air et je vous dis bien ce que je pense... Car enfin je croyais que c'en était fini maintenant de toutes ces émotions, de toutes ces transes, de toutes ces terreurs... Car enfin, maintenant que M. André a compris qu'il ne devait vivre que pour vous, je pensais que de votre côté vous comprendriez que vous deviez avoir plus de confiance en lui... »

« Mais non!... mais pas du tout!... Et il suffit seulement d'une visite qui vous étonne... d'une entrevue de M. André qui peut-être se prolonge un peu... de mon air ou de mes allures qui, sous le coup des idées où vous êtes, peuvent vous paraître plus ou moins singulières, plus ou moins étranges, pour qu'aussitôt vous vous alarmiez, vous vous épouvantiez ! »

« Et radoucissant sa voix »

« —Non, non, remettez-vous... tranquilisez-vous ! ajouta le vieux soldat, vous savez bien que Laurent n'a jamais su mentir... Eh bien, je vous jure que, malgré toutes vos inquiétudes et tous vos sentiments, vous n'avez rien à craindre pour M. André... »

« Puis, quittant brusquement la jeune fille, Laurent s'éloigna à grandes enjambées. »

« Mais à peine avait-il tourné le dos que son visage prit soudain l'expression de la plus poignante angoisse : »

« —Ah ! la pauvre enfant!... la pauvre enfant ! murmura-t-il. Est-ce bien moi qui ai eu le courage de la tromper ainsi?... de lui mentir ainsi?... »

« Mais pouvais-je lui dire ce que je savais?... Mais pouvais-je lui avouer la vérité?... Mais pouvais-je lui crier : « Oui, vous avez raison d'avoir peur... oui, vous avez raison de trembler pour votre frère... car à cette heure, votre frère se bat à son tour avec celui qui vous a tué votre père... car, à cette heure, votre frère va peut-être aussi succomber sous les coups de cet homme, de ce misérable marquis de Ponsac ! »

« Oh ! non, non, ajouta-t-il tout saisi, je ne pouvais pas lui dire cela!... je ne pouvais pas lui avouer cela!... Mais que Dieu protège mon jeune maître!... Mais que Dieu qui les a déjà si cruellement éprouvés, si cruellement frappés, ait pitié de ces deux enfants!... »

« Et deux grosses, deux lourdes larmes coulèrent lentement sur les joues basanées du vieux soldat. »

« Et tout pâle, tout pensif et le cœur si oppressé que, par moments, il lui semblait qu'il allait étouffer, il se mit à errer comme une âme en peine à travers le parc... »

« Et il allait ainsi au hasard, ainsi la tête perdue, depuis un assez long moment, tressaillant déjà au moindre bruit qu'il entendait, au moindre écho qui lui parvenait, comme, quelques mois auparavant, il avait tressailli si souvent en attendant, plein de la même angoisse et de la même anxiété, le retour du comte de Chaverny, lorsqu'il se retourna brusquement en entendant quelqu'un marcher derrière lui. »

« C'était blanche... Blanche toute pâle encore sous son long voile de deuil... Blanche, les bras chargés d'une lourde gerbe de fleurs. »

« Complètement rassurée par les paroles que Laurent venait de lui dire, maintenant elle souriait, mais ce sourire, le vieux serviteur ne pouvait le voir sans que son cœur saignât davantage encore. »

« —Laurent, dit-elle doucement, si mon frère rentrait avant que je fusse de retour, vous lui diriez où je suis allée... »

« —Oui, mademoiselle, répondit-il en s'efforçant de cacher son émotion ; je lui dirai que vous êtes allée où vous allez, du reste, tous les jours, au cimetière... »

« —Oui, au cimetière, prier pour eux... ou plutôt m'entretenir avec eux, car, lorsque je m'agenouille sur leur tombe, c'est comme s'ils pouvaient encore m'entendre... c'est comme s'ils étaient encore là tout près de moi... A bientôt, Laurent!... »

« —A bientôt, mademoiselle ! »

« —N'oubliez pas ! »

« —Mademoiselle peut-être tranquille... Si M. André rentrait avant elle, je le préviendrais tout de suite... »

« Il l'avait accompagnée jusqu'à la grille et il resta longtemps à

la suivre des yeux, tandis que, de plus en plus angoissé, il pensait :

« —Oui, pauvre enfant, oui, va prier pour eux!... Mais que Dieu veuille qu'à ton retour tu ne pries pas aussi pour lui!... »

« Puis, quand enfin il ne la vit plus... quand enfin il eut vu sa silhouette disparaître au détour du chemin qui longeait le mur du château, il rentra et reprit d'un pas très lent, d'un pas qui rendait encore plus lourd le poids de ses lugubres pensées, sa fiévreuse promenade à travers le parc solitaire. »

« Pendant ce temps, Blanche se rapprochait du cimetière... »

« Quand elle y entra, onze heures sonnaient... »

« C'était le moment où, assis entre le marquis de Corninge et le duc de Ryon, André quittait la maison de celui-ci pour aller se battre. »

« Blanche avait d'abord suivi la longue allée qui s'ouvrait devant elle, jusqu'à une espèce de carrefour au centre duquel se dressait, exhaussée sur trois marches, une haute croix de pierre. »

« Là, deux chemins plus étroits filaient l'un à droite, l'autre à gauche, à travers un double rang de petits tertres gazonnés qui étaient des tombes. »

« La jeune fille prit le chemin qui se trouvait sur sa droite, le suivit pendant environ une centaine de pas, puis s'engagea dans un petit sentier qui allait s'enfonçant en zigzags jusqu'au mur du fond du cimetière... »

« Et quand elle fut au bout de ce petit sentier, elle marcha encore plus lentement, plus doucement. »

« L'endroit où elle se trouvait et qui formait une sorte de rond-point était, si nous pouvons nous exprimer ainsi, le quartier riche, le quartier aristocratique du cimetière. »

« Ici, les tombes n'étaient plus, comme presque partout d'ailleurs, de petits tertres gazonnés surmontés seulement d'une modeste croix de bois noir. »

« C'étaient, en bronze ou en marbre, des mausolées superbes, des monuments magnifiques sur le fronton desquels s'élevaient en lettres dorées presque tous les noms des notabilités du pays. »

« Et Blanche venait de faire encore quelques pas quand, tout à coup, elle s'arrêta... »

« C'était là ! »

« En face d'elle s'élevait le tombeau en forme de chapelle où les deux êtres qu'elle avait tant aimés dormaient leur dernier sommeil... »

« Deux saules l'ombrageaient et le cachaient presque sous leur long feuillage éploré. »

« Du reste, pas d'inscriptions ridicules, pas d'épithètes orgueilleuses, point d'ornements prétentieux... »

« Mais, au fronton, ces simples mots seulement en lettres noires. »

FAMILLE DE CHAVERNY

« Blanche venait de tomber à genoux, les mains jointes, le front collé à la grille. »

« Elle ne priait pas, si prier c'est murmurer des mots appris par cœur, bégayer des phrases convenues. Mais, dans un élan de tout son cœur et de toute son âme ce qu'elle disait, ce qu'elle murmurait à ses morts si chers, pendant que ses yeux se mouillaient de larmes était plus beau, plus grand, plus touchant que toutes les prières. »

« A sa mère, elle disait l'ardent souvenir qu'elle avait gardé de tous ses soins, de toute son affection, de toute sa tendresse. Elle lui disait quelle reconnaissance, quel culte et quelle vénération elle lui conserverait éternellement au fond de son cœur. Enfin, elle lui jurait d'être, comme elle, bonne et indulgente pour tous, secourable pour tous les malheureux et pleine de pitié pour tous ceux qui souffrent... »

« A son père, elle disait le vide affreux que sa brusque disparition avait fait dans sa vie... Elle lui disait aussi de quelle piété filiale elle entourerait toujours sa mémoire. Et elle lui jurait d'avoir toujours sa droiture, sa noblesse de sentiments, sa fidélité au devoir... »

« Et, tandis que, toujours agenouillée, la jeune fille parlait ainsi tout bas, parlait ainsi, pleine d'une émotion immense, à ses deux bien-aimés, on aurait pu, parfois, la voir légèrement tressaillir, puis, les yeux clos, pencher la tête, sembler écouter... »

« C'est qu'alors il lui semblait qu'elle n'était plus seule et que des voix sortaient de l'ombre de cette tombe... Et c'étaient eux qu'elle croyait entendre l'encourager et la bénir... »

« Et c'était une illusion si forte que, parfois, elle ne pouvait s'empêcher de tendre les mains, s'empêcher de crier tout haut : »

« —Mère adorée!... Père chéri!... Oh ! oui, vous êtes là!... Oui, je vous entends!... Parlez-moi toujours!... »

« Mais ce n'était là qu'une illusion de quelques instants, qu'un étrange rêve de quelques secondes, et bientôt, plus accablée et plus désespérée, Blanche laissait retomber lourdement son front dans ses mains. »

« Le visage encore tout inondé de larmes, enfin elle se releva. »

« Mais elle ne s'en allait pas. »

« Comme toujours, il lui était impossible de s'arracher de cette place... impossible de reprendre le chemin du château. »

« Mais le souvenir d'André... mais le souvenir de son frère qui,

Sans doute, était rentré et qui devait l'attendre, la ramena brusquement à la réalité.

“ Et elle venait enfin de jeter un dernier regard sur la tombe... et elle venait enfin de faire quelques pas pour s'éloigner, lorsque, soudain, elle s'arrêta comme pétrifiée... ”

“ Là, tout près d'elle... là, derrière le mur contre lequel s'adossait leur tombeau de famille, elle avait d'abord entendu des bruits sourds de pas, puis des voix confuses... ”

“ Mais le bruit s'étant rapproché et les voix étant devenues plus distinctes, c'est alors qu'elle s'était arrêtée net et comme foudroyée de surprise. ”

“ Car, à moins qu'elle fût hallucinée, la dernière voix qui s'était élevée, la dernière voix qu'elle venait d'entendre, elle était bien sûre de la reconnaître... ”

“ C'était celle de leur vieil ami... c'était celle de M. de Ryon... ”

“ M. de Ryon. ”

“ Et elle restait de plus en plus saisie, quand un cri faillit lui échapper. ”

“ Le duc, qui en ce moment passait avec ses compagnons, précisément en face du mausolée, le duc venait de parler d'elle... le duc venait de prononcer son nom : Blanche !... Et une autre voix lui avait répondu... une autre voix qu'elle avait bien reconnue aussi... la voix d'André... la voix de son frère ! ”

“ Oh ! elle n'avait pas tout entendu... elle n'avait pas pu saisir la phrase tout entière... mais cependant elle en avait assez compris pour sentir son cœur cesser de battre et tout son sang se figer dans ses veines... ”

“ Car ces quelques mots dits d'une voix sourde... ces quelques mots qu'elle avait pu attraper au sol avant que l'espace les eût emportés... ces mots, si incomplets qu'ils fussent, n'avaient-ils pas pourtant un sens assez clair, un sens assez terrible pour qu'elle en fût toute remplie d'épouvante, toute glacée d'effroi ? ”

“ — Malheur... lettre... Blanche... avait dit André. ”

“ Et ce fut alors pour la jeune fille un trait de lumière. ”

“ Non ! non ! ces sinistres pressentiments qui lui étaient si soudainement revenus ne l'avaient point trompée !... ”

“ Non ! non ! ce n'était pas sans cause que quelques heures auparavant, elle avait eu une si affreuse tristesse et de si atroces angoisses ! ”

“ Non ! non ! c'était une voix d'en haut qui lui parlait... qui l'avertissait du terrible danger qui la menaçait ! ”

“ Mais, ce danger ne pouvait-elle pas le conjurer ? ”

“ Mais puisqu'elle savait tout, ne pouvait-elle pas empêcher André d'aller se battre... d'aller mourir peut-être ? ”

“ Oh ! oui, certes, elle allait courir... se jeter entre les combattants... rendre impossible ce duel dont la seule pensée l'affolait, la remplissait de terreur et de vertige. ”

“ A quelques pas seulement du mausolée, c'est-à-dire à quelques pas seulement de l'endroit où se trouvait Blanche, il y avait une petite porte faite de planches très vieilles et à moitié vermoulues... ”

“ Cette porte qui donnait sur le chemin où venait de passer André et M. de Ryon, la jeune fille se souvenait de l'avoir vue très souvent entr'ouverte. ”

“ Peut-être allait-elle avoir la chance de la trouver encore ainsi, ce qui lui permettrait de rejoindre son frère en quelques bonds, en quelques secondes... ”

“ Elle s'y élança, ou plutôt s'y rua... ”

“ Mais, ce jour-là, par une véritable fatalité, cette porte était fermée... ”

“ Impossible de sortir par là ! ”

“ — Mon Dieu !... mon Dieu ! ” ne put s'empêcher de s'écrier la pauvre enfant de plus en plus affolée, de plus en plus désespérée. ”

“ Car revenir sur ses pas et sortir par l'entrée principale du cimetière, n'était-ce pas risquer d'arriver trop tard ? n'était-ce pas perdre presque sûrement les traces d'André ? ”

“ Aussi, folle, éperdue, la jeune fille continuait-elle de se jeter, de se ruer sur cette porte, comme si elle avait pu avoir l'espoir de la faire céder, quand, dans le chemin, un nouveau bruit de voix s'éleva. ”

“ Blanche venait de jeter un coup d'œil à travers les fentes de la porte... ”

“ Et comme elle était là... là, toute frémissante, trois hommes passèrent, qu'elle ne put voir sans se sentir le cœur encore plus atrocement serré, plus terriblement angoissé. ”

“ Car non seulement elle venait de reconnaître deux d'entre eux, le comte de Verdry et le vicomte de Barsanne, c'est-à-dire les deux inconnus qui, le matin, avaient eu, dans le parc du château de Chaverny, un si mystérieux entretien avec André, mais elle venait aussi de voir les armes que ces deux derniers portaient : le vicomte, une paire d'épées dans un fourreau de serge verte ; le comte, une boîte de pistolets. ”

“ Et alors, elle eut la même pensée, le même mot que M. de Cerininge quand il avait connu les conditions du marquis de Ponsac : ”

“ — Un duel à mort !... C'est un duel à mort ! ”

“ Un nuage avait passé devant ses yeux, et pendant un instant elle crut qu'elle allait s'abattre sur le sol. ”

“ Mais cette pensée-là : “ Il faut que je sauve André ! ” venait déjà de lui rendre toute son énergie, toute sa force. ”

“ Alors, une fois de plus, pleine de rage, elle se jeta, se rua sur cette porte qui ne voulait pas céder, appelant, criant : ”

“ — Quelqu'un !... quelqu'un !... Il n'y a donc personne !... Je suis donc seule ici !... Oh ! mon Dieu !... Quelqu'un !... quelqu'un !... ”

“ Et les mains toutes meurtries, haletante, le cerveau si plein de vertige qu'elle ne pouvait même plus se rendre compte de l'inutilité de ses efforts, elle s'entêtait encore, criant et appelant toujours, quand, tout à coup, elle eut un cri de joie. ”

“ L'air tout effaré, tout surpris, un homme accourait de son côté. ”

“ C'était le gardien du cimetière, un vieux soldat qui avait beaucoup connu le comte de Chaverny et qui était l'intime ami de Laurent. ”

“ En reconnaissant la jeune fille, son étonnement redoubla. ”

“ — Mademoiselle Blanche ! s'écria-t-il. Qu'est-ce donc ?... Qu'avez-vous donc ? ”

“ Mais à peine avait-il eu le temps d'achever. ”

“ Déjà, elle venait de s'élançer vers lui... déjà elle cherchait à l'entraîner. ”

“ — Oh ! monsieur Lanthoine, venez !... venez vite ! s'écria-t-elle, tandis qu'il la regardait, de plus en plus saisi de lui voir un visage si défait, si décomposé. Cette porte !... Au nom du ciel, ouvrez-moi cette porte !... ”

“ — Cette porte ? ”

“ — Oui, oui, ouvrez-la !... ouvrez-moi !... Car mon frère se bat !... mon frère se bat !... Comprenez-vous ? ”

“ — M. André ? ”

“ — Oui, André se bat avec le marquis de Ponsac... avec l'homme qui a tué notre père !... Et moi, je ne veux pas que ce misérable me le tue !... Et moi, je ne veux pas qu'André meure à son tour !... Oh ! mais vite, vite !... car chaque minute est un siècle... car il suffit d'une seconde pour que j'arrive trop tard ! ”

“ Mais le vieux gardien, qui avait tressailli au nom du marquis de Ponsac, venait de prendre un air très grave. ”

“ — Oh ! je veux bien ouvrir, dit-il, mais que voulez-vous faire ? Courir là-bas où votre frère se bat ?... Courir là-bas vous jeter entre son adversaire et lui ?... Est-ce que c'est possible ? ”

“ — Ouvrez-moi !... ouvrez-moi, vous dis-je ! s'écria-t-elle en se jetant encore sur lui et de plus en plus pressante, de plus en plus suppliante. Est-ce que vous ne voyez pas ce que je souffre ?... Est-ce que vous ne voyez pas que je deviens folle de peur, folle d'effroi et d'épouvante ! ”

“ — Oh ! oui, je vous plains... oui, je comprends quel terrible moment vous devez passer quand vous savez que votre frère va jouer sa vie, dit vivement le vieux gardien. Mais, à votre tour, je vous supplie de m'écouter... mais, à votre tour, je vous supplie de m'entendre, car ce n'est pas un indifférent qui vous parle, mais un ami... oui, j'ose dire un ami, puisque votre regretté père, puisque M. le comte de Chaverny daignait, en effet, m'honorer de son amitié... ”

“ Eh bien, laissez-moi, en ce moment, vous parler, vous conseiller, vous guider comme il le ferait s'il était à ma place... ”

“ Eh bien ! laissez-moi aussi vous parler au nom de votre frère... au nom de M. André que vous risquez de perdre, que vous risquez de déshonorer !... ”

“ Enfin, laissez-moi vous parler aussi pour ce grand nom des Chaverny dont, jusqu'à présent, tous les vôtres ont eu le droit d'être si fiers... ”

“ Est-ce que, vraiment, vous avez pensé à courir sur le terrain pour empêcher ce duel... pour vous jeter entre votre frère et le marquis de Ponsac ? ”

“ Mais, pauvre enfant que vous êtes, vous ne sentez donc pas de quelle honte vous couvririez votre frère ? ”

“ Mais vous ne comprenez donc pas que votre intervention le marquerait d'une flétrissure qui ne s'effacerait jamais ? ”

“ Mais vous ne comprenez donc pas que non seulement son adversaire, que non seulement le marquis de Ponsac, mais encore tous les autres... mais encore tous ceux qui, jusqu'à ce jour, avaient considéré M. André comme un homme d'honneur... comme un homme digne du nom qu'il portait, n'auraient plus désormais pour lui que le plus profond, que le plus implacable mépris ! ”

“ Oh ! oui, je vais vous ouvrir cette porte !... Et tenez la voici toute grande ouverte !... Mais souvenez-vous bien de ce que je viens de vous dire... mais rappelez-vous bien que si vous faites la démarche que vouliez faire, vous tuerez plus sûrement votre frère... vous tuerez plus sûrement M. André que l'épée ou le pistolet du marquis de Ponsac ! ”

“ Et le vieux gardien venait, en effet, d'ouvrir toute grande, toute large la porte. ”

“ Immobile, la jeune fille le regardait, toute livide, semblant hésiter... ”

“ Mais soudain, l'étrange et terrible vision qu'elle avait eue si souvent après la mort de son père... l'étrange et terrible vision qui, dans ses longues heures d'insomnie, lui avait si souvent montré non plus le comte de Chaverny, mais André rapporté à son tour mourant et la poitrine toute rouge, cette sinistre et effrayante vision surgissant encore devant ses yeux, elle s'enfuit la tête perdue, ne pouvant plus rien écouter, plus rien entendre... ”

“ — Ah ! pauvre fille... pauvre fille, que vas-tu faire ! murmura le vieux gardien, tout pâle, tout saisi. Sauver ton frère ?... Oh ! non, le perdre !... ”

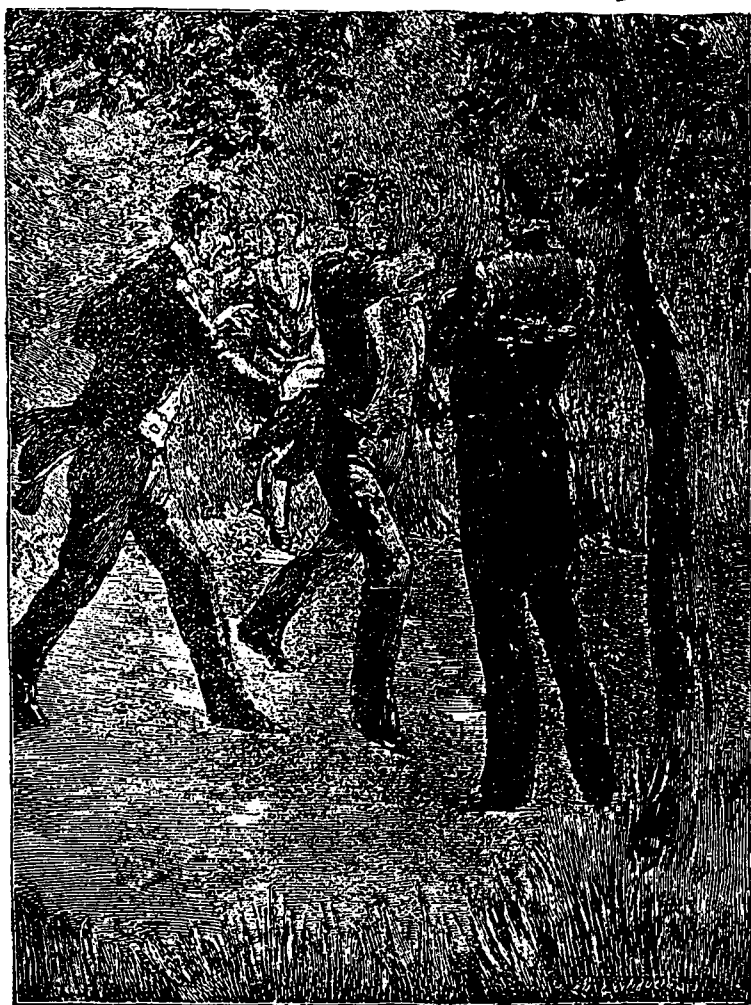
“ Et comme il restait à la suivre des yeux, comme il la voyait courir de plus en plus éperdue, il ajouta :

“ — Mais j'espère bien que tu arriveras trop tard !... ”

“ Puis Blanche ayant disparu au fond du chemin, il referma la porte, puis s'enfonça dans le cimetière, non sans avoir jeté un regard encore plus long, encore plus ému que d'habitude sur la tombe où reposait le comte de Chaverny... ”

“ Cependant, après être arrivés presque à l'extrémité du chemin, c'est-à-dire tout près du petit bois où devait avoir lieu la rencontre, André et ses amis venaient de s'arrêter pour attendre le marquis de Ponsac et ses témoins.

“ — Nous sommes en avance, dit M. de Ryon, mais ces messieurs ne tarderont pas... ”



— Je venais de bondir sur lui et de lui cingler la joue avec mon gant... ”

“ — Les voici ! dit M. de Cerninge en montrant le fond du chemin.

“ En effet, c'était le moment où le marquis de Ponsac, flanqué du comte de Verdry et du vicomte de Barsanne, passait devant Blanche.

“ Et comme André semblait plongé en des réflexions profondes :

“ — Eh bien, à quoi pensez-vous donc ? lui demanda vivement le duc.

“ Alors, étendant la main vers le cimetière :

“ — Je regardais là-bas, répondit le frère de Blanche.

“ — Là-bas ?

“ — Voyez-vous, tout près du mur, ces deux grands saules ?... C'est là où dort mon père... C'est là sa tombe... Et je me demandais si elle ne sera pas aussi bientôt la mienne... ”

“ — André !

“ — Oh ! je suis très calme... aussi calme que j'étais tout à l'heure, dit vivement le jeune homme. Et, d'ailleurs, regardez-moi... Ai-je le moindre trouble, le moindre appréhension, le moindre inquiétude sur mon visage ?... Et, tenez, voici ma main ! Est-ce que mon pouls bat plus vite que d'habitude ? ”

“ Non, non, si je parle ainsi, ce n'est pas par faiblesse... Mais quand on va jouer sa vie comme je vais jouer la mienne, qui peut répondre de sa destinée ? ”

“ — Vous avez raison, répondit de Ryon, plus ému qu'il n'aurait

voulu le paraître ; mais, faites que ces pensées-là ne vous ôtent rien de votre courage, chassez-les, croyez-moi... Car un seul moment d'oubli... car une seule distraction en face de votre adversaire pourrait vous faire courir les plus grands dangers... Ne l'oubliez pas ! ”

“ — Soyez tranquille ! ”

“ — Chut ! ” fit vivement et tout bas M. de Cerninge.

Et, d'un coup d'œil rapide, il désignait le marquis de Ponsac et ses deux témoins qui arrivaient en face d'eux.

“ Puis, les saluts échangés :

“ — Veuillez me suivre, messieurs, dit le comte de Verdry.

“ Et, passant le premier, il se dirigea vers le bois :

“ Mais si André de Chaverny était en effet, très calme et très maître de lui, et si son visage ne reflétait que la même expression de mélancolie et de tristesse qu'il avait prise depuis la mort du comte, il n'en était pas de même de son dangereux et terrible adversaire, il n'en était pas de même du dangereux et terrible marquis de Ponsac.

“ Très pâle et tous les traits contractés, il ne cessait de jeter à la dérobée sur le frère de Blanche des regards chargés de la haine la plus farouche, la plus implacable.

“ Une flamme de joie féroce, de joie sauvage éclairait aussi parfois son sombre visage, comme s'il était sûr déjà de sa vengeance, comme s'il était sûr déjà de voir, ainsi qu'il l'avait dit, la couleur du sang d'André.

“ Cependant le comte de Verdry marchait toujours, cherchant un endroit propice pour le combat.

“ Et, enfin, s'arrêtant brusquement :

“ — Halte ! ” fit-il.

“ Puis, montrant une allée qui s'ouvrait en face d'eux :

“ — Regardez, messieurs, ajouta-t-il en s'adressant aux témoins d'André, que pensez-vous de cet endroit-ci ? Je ne crois pas qu'on puisse trouver mieux... De l'ombre, un sol uni... Sans compter que l'on est certain de se battre sans être dérangé... Eh bien ? ”

“ Et son regard semblait consulter surtout le duc de Ryon.

“ Mais tout pâle, tout saisi, celui-ci venait de se tourner vivement vers le marquis de Cerninge... vers le marquis de Cerninge, au moins aussi pâle et aussi saisi que lui, tandis qu'un étrange rictus crispait les lèvres du marquis de Ponsac.

“ Rien de cette scène muette, pourtant très rapide, n'avait échappé à André.

“ — Qu'est-ce que cela veut dire ? pensa-t-il. Pourquoi M. de Ryon et M. de Cerninge sont-ils donc si troublés ? Et pourquoi ce misérable marquis a-t-il donc ce sourire singulier ? ”

“ Et son étonnement redoubla quand il vit M. de Ryon, qui venait de passer son bras sous celui de M. de Cerninge, faire avec celui-ci quelques pas à l'écart.

“ — Vous reconnaissez bien cet endroit, marquis ? fit vivement le duc dont la voix tremblait d'émotion.

“ — Et comment ne le reconnaîtrais-je pas ? répondit M. de Cerninge, la voix sourde aussi.

“ C'est ici que nous sommes déjà venus, il y a quelques mois ; c'est ici, à cet endroit-là même, que notre pauvre ami de Chaverny s'est battu ; c'est ici qu'il a été tué par le marquis de Ponsac et que nous l'avons reçu tout sanglant dans nos bras... ”

“ Et il ajouta, l'œil traversé d'un éclair :

“ — Etes-vous superstitieux, de Cerninge ? ”

“ — Comme une femme ! ”

“ — Vous avez tort.

“ — Cet endroit nous a porté malheur, duc !... Cherchons ailleurs... cherchons-en un autre... ”

“ Mais, lui posant vivement la main sur le bras :

“ — Permettez ! fit M. de Ryon. Si vous êtes superstitieux, peut-être le suis-je aussi... ”

“ — Ah ! ”

“ — Mais peut-être pas de la façon que vous... mais peut-être que, pour cette fois seulement... ”

“ — Que voulez-vous dire ? ”

“ — Je veux dire que cet endroit qui vous effraie, à cause du souvenir qu'il vous rappelle... ”

“ — Quel tragique souvenir, duc ! ”

“ — Me plaît, au contraire, beaucoup, précisément, à cause de ce même souvenir... Est-ce que vous ne me comprenez pas, de Cerninge ? ”

“ — Si, si, répondit vivement celui-ci, je crois vous comprendre... je crois deviner votre arrière-pensée ! C'est ici que le marquis de Ponsac a tué le comte de Chaverny, et c'est ici qu'aujourd'hui, et c'est ici qu'à son tour André de Chaverny doit tuer le marquis de Ponsac ! ”

“ — Et qu'il le tuera ! s'écria à voix basse le duc dont les yeux s'allumèrent d'un nouvel éclair. Oui, c'est à cette place-là... à cette place qu'il a rougi de son sang, qu'André doit venger... qu'André vengera son père ! ”

“ Et M. de Ryon avait parlé avec une telle conviction, une telle certitude, un accent si prophétique, que le marquis de Cerninge ne

put s'empêcher de tressaillir, tandis que son regard se portait malgré lui sur l'adversaire du frère de Blanche...

"Seul, à l'écart, aussi, celui-ci allait et venait lentement, les mains derrière le dos, semblant demeurer indifférent à tout ce qui pouvait se passer autour de lui, mais continuant de sourire parfois de son sourire menaçant et sinistre.

"Quant à André, qui demeurait adossé contre un arbre, les bras croisés, son regard n'avait point quitté une seule seconde M. de Ryon et M. de Cerninge.

"Et, brusquement, il se redressa, tandis que son front se couvrait d'une pâleur mortelle et qu'un cri sourd, que nul n'avait pu entendre, un cri de douleur et de rage lui échappait...

"Avait-il donc entendu... avait-il donc compris les paroles que venaient d'échanger ses deux amis ?

"Non, pas un mot ne lui était parvenu ; mais le trouble si étrange qui s'était emparé d'eux tout à l'heure... mais l'attitude qu'il leur voyait à présent avait été tout à coup pour lui comme un trait de lumière.

"—Ah ! c'est donc ici !... ici ! murmura-t-il, le cœur tout tremblant d'une immense émotion. C'est donc ici que mon père est tombé !... Ah ! oui je comprends !... Ah ! oui, voilà pourquoi j'ai vu tout à l'heure le duc et le marquis tressaillir, puis me regarder, tout saisis et tout pâles !... Oui, c'est ici !... c'est ici !...

"Et de plus en plus ému, il venait de faire quelques pas, comme s'il cherchait autour de lui une trace, un vestige du combat dans lequel son père avait trouvé la mort...

"Puis regardant fixement le marquis de Ponsac, dont les yeux venaient par hasard de rencontrer les siens, il murmura les dents serrées :

"—Eh bien ! c'est ici aussi que tu vas expier !... Eh bien ! c'est ici qu'à ton tour tu vas mourir !... Ah ! tu me disais que tu verrais la couleur de mon sang !... Eh bien ! dans quelques minutes, c'est moi qui aurai vu la couleur du tien !..."

"Et comme s'il avait compris la pensée du jeune homme, comme s'il avait pu lire la terrible menace que son regard contenait, le marquis de Ponsac se redressa brusquement, tandis que ses lèvres se crispaient une fois de plus dans un sourire froid, ironique et dédaigneux.

"Pendant ce temps le duc de Ryon et M. de Cerninge étaient revenus vers les témoins du marquis.

"—Soit ! fit le duc. Arrêtons-nous ici..."

"Et tandis que les quatre témoins tiraient au sort le choix des places et des armes, déjà André et le marquis mettaient habit bas, celui-ci de plus en plus nerveux, de plus en plus en proie à une folle colère qu'il pouvait à peine contenir ; le jeune comte de Chaverny, au contraire, redevenu plus calme et plus maître de lui que jamais.

"Une seule pensée maintenant le troublait un peu... la pensée de l'enfant qu'il avait laissé au château... la pensée de cette sœur qu'il chérissait si tendrement.

"—Blanche !... chère Blanche ! murmura-t-il. Si je meurs, que mon dernier soupir soit pour toi !"

"Mais le duc venait de s'avancer vers lui et lui mettait une épée dans la main.

"—André, lui dit-il la voix basse et solennelle, André, ne pensez plus qu'à vous défendre... ne pensez plus qu'à vous venger... André, ayez confiance dans votre bon droit et dans votre courage !"

"Et les yeux dans les yeux, les deux adversaires marchèrent à la rencontre l'un de l'autre..."

"Pourtant, comme nous l'avons vu, Blanche s'était enfuie du cimetière dans une course éperdue, dans une course pleine de folie..."

"En moins de deux minutes, elle arriva au bout du chemin qui longeait le champ des morts et elle se trouva à l'entrée du bois..."

"C'était bien là, elle n'en pouvait douter, qu'allait avoir lieu ce duel auquel elle ne pouvait songer sans frémir.

"Mais quel chemin prendre, mais de quel côté se diriger pour retrouver les combattants ?

"Elle ne pouvait que courir au hasard, et elle courut encore de plus en plus éperdue, de plus en plus folle d'angoisse.

"Mais, bientôt, elle fut obligée de s'arrêter, le front tout en sueur, le cœur battant avec violence..."

"Haletante et pleine d'une anxiété terrible, elle écouta..."

"Elle n'entendit rien..."

"Le silence le plus profond l'entourait..."

"Et le temps passait !... Et chaque minute, ainsi qu'elle l'avait dit, était un siècle !... Et chaque seconde qui s'écoulait lui ôtait une chance de sauver André !

"Alors, se jetant à travers toutes les allées, tous les sentiers, elle se remit à courir, s'arrêtant parfois pour prêter encore l'oreille, pour guetter un bruit de pas, un murmure de voix..."

"Mais rien !... toujours rien !..."

"Parfois aussi, elle s'égarait, s'enfonçait dans des chemins qui la ramenaient sur ses pas, dans des sentiers d'où elle ne pouvait plus sortir..."

"Et son épouvante et son désespoir grandissant, c'étaient à présent de lourds sanglots qui lui déchiraient la poitrine... de longs soupirs rauques, de longs cris sourds qui, malgré elle, lui échappaient..."

"Épuisée, aveuglée par les larmes, elle fut obligée de s'arrêter encore... de s'arrêter au moins le temps de respirer, de reprendre haleine..."

"Mais alors, brusquement, les paroles du vieux gardien du cimetière lui revinrent à la mémoire.

"Pouvait-elle, en effet, sans risquer de déshonorer son frère, aller se jeter entre lui et son adversaire, entre lui et le marquis de Ponsac ?

"Est-ce qu'en survenant ainsi sur le terrain et en cherchant à empêcher André de se battre, elle n'allait pas peut-être faire douter de son courage ?... le couvrir peut-être d'une honte qui ne s'effacerait pas ?

"Est-ce que d'ailleurs, elle n'était pas folle de se figurer qu'André l'écouterait... qu'André se rendrait à ses supplications et à ses prières ?

"Oh ! non, certes !... Non, il la repousserait, M. de Ryon l'entraînerait, et elle n'aurait réussi qu'à les couvrir de ridicule, elle et lui... réussi qu'à s'attirer de la part de leur ennemi, du meurtrier de leur père, des ricanements de mépris et de pitié !..."

"Oui, oui, le vieux gardien avait raison !... Oui, elle était insensée d'avoir eu un seul instant la pensée de venir ici !... Oui, quoi qu'il pût advenir, il était trop tard pour qu'elle intervienne... trop tard pour qu'elle pût songer à empêcher ce duel !..."

"Pourtant un court frisson venait de la saisir, et une voix intérieure la poussait, lui criait d'aller malgré tout au secours d'André.

"—Oui, va, cours vers lui, lui criait cette voix qui devenait de plus en plus impérieuse et qui de plus en plus la troublait, cours vers lui, si tu ne veux pas que, tout à l'heure peut-être, on te le ramène comme on vous a ramené votre malheureux père... qu'on te le ramène la poitrine sanglante et les yeux déjà voilés par la mort !..."

"Cours vers lui, si tu ne veux pas te créer peut-être un éternel remords !

"Mais si cette voix qui était celle de son immense amitié, de son immense tendresse pour son frère... qui était celle qu'on appelle la voix du sang, l'avait profondément émue, profondément troublée, comme nous venons de le dire, la jeune fille eut cependant assez de force, assez d'empire sur elle-même pour lui résister et ne pas l'entendre jusqu'au bout.

"Car maintenant elle n'avait plus la même défaillance, la même faiblesse que tout à l'heure au cimetière ; car maintenant la fierté et l'orgueil de sa race se réveillaient enfin en elle ; car maintenant elle se rappelait enfin qu'elle était une Chaverny, et son attendrissement, ses larmes et son désespoir la faisaient presque rougir comme une lâcheté.

"Non, non, elle n'avait pas à pleurer, puisqu'en se battant André faisait son devoir ; puisque c'était, avec l'honneur de leur mère odieusement outragée, la mort de leur père qu'il allait venger..."

"Elle s'était redressée, elle s'essuya les yeux..."

"Et de nouveau elle tendit l'oreille, elle écouta.

"Car si elle ne voulait plus aller se jeter entre André et le marquis de Ponsac, pourtant elle voulait voir, pourtant elle voulait être là pour s'élançer, folle de joie, au cou d'André s'il était vainqueur, ou pour être plus sûre, au cas où sa destinée serait de mourir, de pouvoir recueillir ses dernières paroles, de pouvoir recevoir son dernier baiser..."

"Elle écoutait donc, mais le bois restait toujours plongé dans le même silence profond, dans le même silence qui semblait avoir en ce moment quelque chose de saisissant et de tragique.

"Et comme elle venait de se remettre à courir, comme elle venait de repartir au hasard, tout à coup elle s'arrêta, non plus pâle, mais livide.

"—Là !... là !" murmura-t-elle, la voix étranglée, toute frissonnante.

"C'était la voix du duc de Ryon, qui la fit tressaillir, puis une autre, qu'elle ne reconnut pas, celle du comte de Verdry.

"—Vous avez le choix de la place ! venait de dire le duc.

"—Et nous nous servons de nos armes !" fit le comte après un silence.

"L'herbe, assez haute à cet endroit, étendait un épais tapis sous les pieds de Blanche.

"Elle put donc se rapprocher sans bruit et tâcher de voir..."

"Son regard anxieux fouilla le fourré, chercha André..."

"Comme elle venait enfin de le trouver, c'était le moment où le jeune homme, après avoir reçu des mains du duc de Ryon l'épée qui allait lui servir à venger son père, s'avançait à la rencontre de son terrible adversaire.

"Et ils étaient à présent face à face, les yeux dans les yeux, en garde et les épées croisées..."

"Puis au bout de quelques secondes et un très lourd silence, la voix du comte de Verdry, qui avait la direction du combat, s'éleva, très grave :

—Allez, messieurs !”

Et il venait à peine d'achever que, dans le coin où elle s'était blottie, Blanche de Chaverny s'écrasait sur les genoux.

—Oh ! mon Dieu, protégez-le !... ayez pitié de moi ! murmura-t-elle.

Et le front tombé sur ses mains croisées, toute frémissante au cliquetis du fer, au froissement des épées qui venaient de s'engager :

—Mon Dieu, mon Dieu, ne cessait-elle d'implorer, sauvez-le !... sauvez André !...

Puis, comme elle venait enfin de relever la tête et de chercher à son tour le marquis de Ponsac, la vue seule de cet homme lui glaça tout le sang dans les veines.

Quelque haine profonde, quelle haine implacable se lisait dans le sombre regard qu'il tenait rivé sur André !... Et comme il semblait plein de confiance, sûr de lui, sûr de ses coups, sûr de tuer le fils comme il avait tué le père !...

Et ses yeux s'étant de nouveau portés sur André... sur André dont elle suivait à présent tous les mouvements, elle ne put s'empêcher d'être vivement frappée de l'étrange et saisissant contraste qu'il formait avec son adversaire.

Ah ! certes, c'était bien ainsi une haine ardente qui l'animait, une haine implacable qui faisait bouillonner tout son sang, mais c'était à peine si cette haine se trahissait par de rares et courtes crispations de son visage impassible et d'une froideur de marbre.

Le marquis de Ponsac, duelliste fameux, tireur redoutable, et qui avait bien cru qu'il lui suffirait de quelques secondes pour tuer André, le marquis de Ponsac avait d'abord commencé par s'étonner d'une résistance à laquelle il avait été si loin de s'attendre...

Puis, cette surprise avait fini par devenir de la colère et par se changer en une véritable rage quand il s'était enfin aperçu qu'il avait en face de lui, au lieu d'un jeune homme inexpérimenté, un tireur de première force aussi, un adversaire qui, pour le moins, le valait.

Et cette colère l'avenglant, il était devenu de plus en plus nerveux, il avait de plus en plus multipliés ses coups. Mais rien n'avait fait sortir André de son calme, de sa tranquillité et de son sang-froid.

Dès les premières passes, le comte de Verdry et le vicomte de Barsanne, les deux témoins du marquis, très étonnés aussi, s'étaient regardés.

—Un malin, ce petit Chaverny !” avait dit très bas le comte.

Et l'autre s'était contenté de hocher la tête, tout en pensant :

—Je crois que Ponsac a trouvé son maître !”

Mais ce qui les effrayait surtout pour leur ami, c'était la rareté des ripostes d'André, qui se contentait le plus souvent de parer, semblant guetter le moment de porter le coup foudroyant, le coup qui va droit au cœur...

Et chaque seconde était une agonie pour Blanche.

A chaque éclair des épées, elle s'attendait à voir son frère chanceler, la poitrine toute rouge, comme leur père...

Et elle allait baisser les yeux, n'osant plus regarder, n'osant plus voir, quand il y eut un cri du comte de Verdry :

—Halte !”

Et il y en eut bien un alors qui lui apparut chancelant, la poitrine ensanglantée, mais ce ne fut point André, mais le marquis de Ponsac... le marquis de Ponsac qui venait de lâcher son épée, et qui, montrant le côté gauche de sa poitrine, disait, les dents serrées et avec un ricanement plein de rage :

—Un beau coup, mais un peu trop bas !”

Et il essayait encore de ricaner quand, brusquement, se redressant tout d'une pièce, il porta ses deux mains à son cou comme un homme qui étouffe, puis, tournoyant sur lui-même, s'abattit lourdement sur le sol.

Terrifiés, ses témoins n'avaient pu retenir un cri :

—Ponsac !

—Marquis !

—Je suis mort !” bégaya-t-il.

Et les poings crispés, râlant déjà, les yeux déjà vitreux, il se redressait encore, cherchant André...

Mais André était déjà loin, entraîné très vivement par le duc de Ryon et le marquis de Cerninge.

Et ils s'éloignaient à grands pas tous les trois sans échanger une parole, quand, au moment où ils allaient sortir du bois, ils se retournèrent brusquement, pleins de stupeur.

Le bruit d'une course rapide venait de se faire entendre derrière eux, et une voix criait :

—André !... André !”

Et deux secondes après, tout essouffée et pouvant à peine se soutenir, Blanche tombait dans les bras de son frère.

Et ce fut une étreinte folle, éperdue, une étreinte d'où ils ne pouvaient s'arracher, tandis que la jeune fille n'avait plus la force de prononcer un mot, et que, sous le coup de la plus violente émotion, André lui couvrait le front de baisers, ne pouvant que répéter toujours :

—Ma Blanche aimée !... Ma Blanche adorée !...”

Puis, enfin un peu remis :

—Tu savais donc ? fit-il vivement. Comment te trouvais-tu là ? Laurent t'a donc raconté...

—Non, non, ce n'est pas Laurent, répondit-elle, je te dirai...

Mais sa voix venait tout à coup de s'éteindre, et les yeux clos, plus défaite qu'une morte, elle s'abandonna de tout son poids dans les bras d'André.

—Mais elle s'évanouit s'écria le duc, tout saisi. Ah ! mon Dieu ! Ah ! la pauvre enfant !...

Et, en effet, brisée par la terrible secousse qu'elle venait d'éprouver, Blanche venait de perdre connaissance.

Effrayé, André était au moins aussi pâle qu'elle.

Ils étaient seuls dans ce bois !... Où trouver du secours ?... Que faire ?

—Attendez !” dit M. de Cerninge.

Il y avait, à quelques de là, un petit ruisseau d'eau très claire et très fraîche qui courait entre deux pentes de gazon.

Le marquis courut y tremper son mouchoir, puis revint mouiller le front de la jeune fille, que son frère tenait maintenant couchée sur ses genoux.

Mais, à chaque seconde, l'angoisse d'André et de ses deux amis grandissait, car Blanche gardait toujours la même immobilité et son pâle visage semblait prendre de plus en plus les apparences de la mort...

Les yeux cerclés de noir, les narines pincées, les lèvres décolorées, elle n'avait pas un souffle...

—Blanche !... Blanche !” appelait André, la tête perdue, les yeux pleins de larmes. Blanche, reviens à toi... tu n'as plus rien à craindre pour moi !... Blanche !... Blanche !”

Mais Blanche ne l'entendait pas !... Mais Blanche ne pouvait lui répondre !

—On ne peut pourtant pas la laisser mourir ainsi !” murmura M. de Ryon.

Mais, encore une fois, que faire ?... Oui, que faire ?

Et le duc, qui avait pour Blanche la même affection quasi paternelle qu'il avait pour André, se le demandait avec une angoisse qui maintenant lui donnait presque le vertige, quand, tout à coup, il eut un cri de joie.

Venez, venez, André ! s'écria-t-il. Venez vite !”

Et se jetant sur la jeune fille, il l'emporta dans ses bras, comme il eût pu faire d'un tout jeune enfant.

Où courez-vous donc ? demanda M. de Cerninge.

—Tout près d'ici !...

—Tout près d'ici ? fit le marquis de plus en plus étonné. Mais il n'y a que le cimetière !...

—Il y a aussi la maison du garde... Venez... venez vite !

—La maison du garde ?... la maison du père Lanthoine ?

—Oui, sur la lisière du bois... Et là, nous trouverons du secours.”

Et M. de Ryon, très vigoureux encore pour son âge, courait si vite qu'André et M. de Cerninge avaient peine à le suivre.

Les cheveux de Blanche s'étaient déroulés, ses bras pendaient inertes, son visage avait pris la couleur de la cire, et l'on eût dit que le vieil ami du comte de Chaverny n'avait plus dans ses bras qu'un cadavre.

Aussi, bien que la distance qu'ils avaient à parcourir fût assez courte, leur parut-elle cependant si longue, qu'il leur semblait qu'ils n'arriveraient jamais...

Enfin, la demeure du garde apparut.

C'était, en effet, sur la lisière du bois, et encadrée dans le mur même du cimetière, sur laquelle une des fenêtres s'ouvrait, une propre petite maison en forme de rotonde.

Du côté du bois, et fermée seulement par une haie vive, une porte à claire-voie, un petit jardin plein de fleurs la précédait.

Le duc, suivi d'André et du marquis, poussa cette porte et traversa le jardin en coup de vent.

Au bruit des pas, une vieille femme sortit précipitamment de la maison et resta clouée de surprise, clouée de saisissement.

C'était la mère Lanthoine, la femme de ce vieux gardien du cimetière qui était accourue moins d'une heure auparavant aux cris éperdus, aux cris déchirants de Blanche.

Aussi bonne et aussi serviable que son mari, la brave femme n'avait pu retenir un cri d'effroi à la vue de la jeune fille.

D'ailleurs, elle la connaissait comme elle connaissait André et M. de Ryon, comme elle avait connu également le comte et la comtesse de Chaverny.

—Mademoiselle Blanche !... Ah ! mon Dieu !... Mais elle est morte ! s'écria-t-elle en joignant les mains.

—Non, non, dit vivement le duc, pendant qu'André tressaillait, évanouie seulement...

—Pauvre demoiselle !... Suivez-moi vite, M. le duc !”

Et, d'un bond, la vieille femme s'élançait dans sa chambre, où M. de Ryon s'élançait derrière elle.

—Là, là, sur mon lit !” reprit-elle vivement en s'empressant d'ouvrir toute grande la fenêtre pour donner plus d'air.

"Et, très vive, elle courut à un placard, y prit un flacon dont elle versa quelques gouttes dans une cuillère que, très lentement, très doucement, elle introduisit entre les dents serrées de la jeune fille.

"Elle lui avait soulevé la tête sur son bras et elle lui parlait avec des câlineries, comme on parle à un petit enfant malade.

"—Ça c'est bon... Ça, ça va vous remettre tout de suite... Ça, c'est une recette de la mère Lanthoine... Buvez, buvez, ma petite... Encore un peu..."

"Et, comme André parlait d'envoyer chercher le médecin du château.

"—Non, non, ce n'est pas la peine! dit vivement la mère Lanthoine. Laissez-moi faire... ça ne sera rien... une syncope, voilà tout... et dans un moment il n'y paraîtra plus..."

"Puis, se penchant davantage sur Blanche:

"—Tenez, la voilà qui va déjà mieux, reprit-elle après un court silence. Elle est moins pâle... Et puis, monsieur André, penchez-vous comme moi... Sentez-vous son souffle?... Quand je vous dis que ça ne sera rien et que je vous réponds d'elle, soyez donc un homme, ne pleurez donc pas ainsi..."

"Car, en effet, André venait de se retourner pour essayer furtivement de grosses larmes qu'il n'avait pu retenir.

"—Pardi! s'écria vivement et à voix basse la vieille femme, je sais bien combien vous aimez Mlle Blanche et combien Mlle Blanche vous aime, mais cependant ce n'est pas une raison pour vous mettre ainsi la mort dans l'âme, surtout quand je me tue de vous dire qu'il n'y a pas de danger et que vous n'avez pas à craindre pour elle.

"Seulement, ajouta-t-elle en hochant doucement la tête, peut-être ce qui lui arrive est-il un peu de sa faute, car, certainement, elle aurait mieux fait d'écouter les conseils des gens d'âge... les sages conseils que lui donnait tout à l'heure le père Lanthoine..."

"—Votre mari? fit vivement le duc.

"—Oui, mon mari... mon mari qui faisait, il y a à peu près une heure, comme il la fait encore en ce moment, sa faction dans le cimetière, quand tout à coup, le voilà qui sursaute en entendant des cris si perçants, des cris si terribles qu'il en reste tout émotionné, lui qui, pourtant, ne s'émotionne guère..."

"—Et ces cris? fit André.

"—Ces cris partaient du côté de la petite porte qui donne sur le chemin qui longe le cimetière, c'est-à-dire, monsieur de Chaverny, de l'endroit où s'élève le tombeau de votre famille..."

"Et alors..."

"Mais, brusquement, la vieille femme s'interrompit, car elle venait de voir entrer son mari.

"—Tenez, dit-elle, voici Lanthoine qui vous en dira plus long que moi.

"Allons, vieux, approche... approche, ajouta-t-elle en s'apercevant que celui-ci, très surpris de trouver tant de monde chez lui, demeurait immobile sur le seuil. Nous parlions précieusement avec M. de Chaverny et M. le duc de Ryon que tu connais bien..."

"—Parbleu! fit le vieux gardien en saluant. Et je connais bien aussi M. le marquis de Cerninge..."

"—Nous parlions de la belle peur que tu as eue en entendant les cris que jetait Mlle Blanche, quand tu l'as trouvée si désespérée..."

"—Oui, oui, répondit Lanthoine qui venait de jeter un coup d'œil vers le lit. Mais n'est-ce pas elle que je vois?"

"—Oui, une faiblesee... une défaillance... Mais rien de grave... Elle va déjà beaucoup mieux..."

"—Ah la pauvre enfant! fit avec conviction le vieux gardien, en s'adressant surtout à André. Je ne sais pas ce que ma femme vient de vous raconter, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a longtemps que je n'avais éprouvé une émotion pareille à celle que j'ai éprouvée à ce moment-là..."

"Figurez-vous que je faisais très tranquillement ma ronde quand, tout à coup, je crois entendre la voix d'une femme qui appelle, la voix d'une femme qui crie avec un accent si déchirant que je tressaille: "Quelqu'un!... quelqu'un!"

"Je pense d'abord que je me trompe, car je viens de sillonner en tous sens le cimetière et je n'ai rencontré personne, pas une âme..."

"Si l'on crie, si l'on appelle, ça ne peut donc être que sur le chemin..."

"Je cours alors vers le mur qui est, comme vous savez, percé de distance en distance de petites meurtrières..."

"Et je regarde, je cherche, de plus en plus surpris, de plus en plus anxieux, car ces cris qui me troublent si profondément... ces cris qui me paraissent si étranges, non seulement ne cessent plus, mais retentissent de plus en plus aigus, de plus en plus perçants.

"C'était comme si quelqu'un courait un grand danger et appelait de toutes ses forces à l'aide, de toutes ses forces au secours..."

"Mais le chemin est vide... vide comme le cimetière..."

"Alors qu'est-ce donc?"

"Suis-je fou?"

"Est-ce que je rêve?"

"Des cris encore m'arrivent: "Quelqu'un!... quelqu'un!"

"Et, soudain, je crois comprendre que c'est là-bas, précisément au

bout de l'allée dans laquelle je me trouve... que c'est là vers le rond-point que cette voix s'élève..."

"Et j'y cours en me demandant ce qui se passe et ce que je vais voir, quand enfin j'aperçois une femme que je ne reconnais pas tout d'abord, une femme dont le visage m'est caché par un long voile noir..."

"Mais à peine ai-je fait quelques pas de plus, c'est-à-dire à peine suis-je arrivé presque en face d'elle, que je reste tout saisi, car cette femme, je viens de la reconnaître.

"Et c'est votre sœur... c'est Mlle Blanche!"

"Comme tout en criant elle guette de tous les côtés pour voir si personne ne viendra, si personne n'accourra enfin à son appel, elle m'aperçoit presque aussitôt, et la voilà qui s'élance vers moi, folle, éperdue... et la voilà qui m'entraîne vers la petite porte qui donne sur le chemin et qui me crie avec un accent que rien ne saurait rendre, que rien ne pourrait traduire:

"—Au nom du ciel, ouvrez-moi... ouvrez-moi cette porte!"

"Mais elle a le visage si défait, si livide, si décomposé, et je la sens sous le coup d'une si violente et si terrible émotion qu'elle m'effraie presque.

"Et comme je la regarde, ne comprenant pas, elle reprend tout de suite et avec plus de force:

"—Oui, ouvrez-moi... ouvrez-moi... car mon frère se bat... mon frère se bat avec l'homme qui a tué notre père!..."

"Et moi je ne veux pas que ce misérable me le tue aussi!... Et moi, je ne veux pas qu'André meure à son tour!"

"Oh! mais vite! ajouta-t-elle avec un accent de plus en plus suppliant, car chaque minute est un siècle!... car il suffit d'une seconde pour que j'arrive trop tard!"

"Le marquis de Ponsac!"

"Ne venait-elle pas de dire que vous vous battiez avec le marquis de Ponsac!"

"Et ce nom-là je puis bien vous le dire maintenant, monsieur André, ce nom-là m'avait tellement impressionné, tellement saisi que je n'écoutais plus les mots qu'elle me disait, les prières qu'elle m'adressait..."

"Le marquis de Ponsac, un duelliste, un bretteur, un de ces hommes devant qui les plus braves hésitent!"

"Et je ne vous cache pas que je ne pouvais m'empêcher de trembler pour vous... pour vous qui, selon moi, n'aviez à lui opposer que votre sang-froid et votre courage..."

"Mais pourtant, ce que voulait faire Mlle Blanche n'était-ce pas fou... insensé, impossible!"

"Pouvait-elle courir où vous vous battiez?... Pouvait-elle courir sur le terrain et se jeter entre vous et cet homme?"

"—Non! non! me disais-je, cela ne se peut pas... c'est de la démente!..."

"Et comme votre sœur insistait, comme, se ruant sur la porte, elle me criait encore de lui ouvrir, je crus de mon devoir d'essayer de la retenir et de lui faire comprendre quelle immense, quelle irréparable faute elle allait commettre.

"—Mais vous ne voyez donc pas ce que souffre!... Mais vous ne voyez donc pas que je deviens folle de peur, folle d'effroi et d'épouvante!" me cria-t-elle entre deux sanglots.

"—Oh! oui, je vous plains, lui répondis-je, tandis que je me sentais remué jusqu'au fond des entrailles, oh! oui, je comprends bien quel terrible moment vous devez passer quand vous savez que votre frère va jouer sa vie!"

"Mais, à votre tour, je vous supplie de m'écouter... mais, à votre tour, je vous supplie de m'entendre, car ce n'est pas un indifférent qui vous parle, mais un ami... oui, un ami, puisque votre père, puisque M. le comte de Chaverny daignait m'honorer de son amitié..."

"Elle venait de me regarder, mais avec quelle impatience! avec quelle anxiété!"

"—Eh bien! repris-je, laissez-moi vous parler, vous conseiller, vous guider comme il le ferait s'il était à ma place..."

"Eh bien! laissez-moi vous parler aussi au nom de votre frère... au nom de M. André que vous risquez de perdre, que vous risquez de déshonorer!"

"Et comme, à ce dernier mot, elle s'était brusquement redressée:

"Enfin, continuai-je plus énergiquement encore, laissez-moi vous parler aussi pour ce grand nom de Chaverny dont jusqu'à présent, les vôtres ont eu le droit d'être fiers.

(A suivre)

LE GAGNANT DU LOT DE \$5,000

Au dernier tirage de la "Canadian Royal Art Union" tenu aux numéros 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, mardi, le 31 janvier, M. Charles B. Pigeon, forgeron, 222½ rue des Seigneurs, Montréal, a gagné le lot de \$5,000, étant l'heureux acheteur d'un demi billet qui a gagné \$10,000.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

PLAIE D'ARGENT

Gérard Averno était jeune et joli garçon, peintre et non sans talent, mais sans autre capital que ses brosses et sa palette, sans autres revenus, en conséquence, que le prix de ses tableaux... quand il les vendait, de ses portraits... quand on lui en commandait !

Bon an, mal an, il en livrait assez, cependant, pour vivre et se faire connaître, et c'était là l'essentiel ; l'avenir serait à lui !

La pauvreté, d'ailleurs, ne pouvait tomber en meilleures mains. Ne sait pas qui veut être pauvre ! Chez Gérard, c'était un don.

Le dieu Luxe, qui compte, hélas ! tant d'idolâtres, n'eût pas trouvé chez lui le plus petit autel : il vivait pour cela dans des régions trop hautes, presque dans les nuages... au cinquième ou au sixième étage, (sans ascenseur). De là il trouvait la vue belle. D'aucuns ont équipé Gérard allait à pied, jugeant que rien ne vaut une longue marche après une bonne journée de travail, et même avant, à l'occasion. La cuisine était-elle mauvaise, il cherchait un meilleur restaurant, dans les mêmes prix, mais son appétit ne variait pas.

Son bonheur n'aurait pas eu la plus petite ombre ; si, étant en vacances chez sa mère, au fond de la province, il n'avait été appelé à faire le portrait d'une jeune fille charmante, ce qui n'avait rien que d'agréable, mais héréditaire, ce qui faillit, en moins de rien, réduire à néant la superbe philosophie de l'artiste.

Contre son usage, devant le portrait commencé, c'est à l'original qu'il pensait ; non pas à l'original en tant que modèle, mais à l'originale héritière.

Héritière !... quelle absurdité ! Que n'était-elle simplement pauvre, comme presque tout le monde ! Sans doute, au début, il faudrait compter, s'ingénier à vivre de peu... de rien, peut-être, ça et là ; mais les femmes sont si adroites en ces occasions ! Il avait vu sa mère à l'œuvre, autrefois. Et, si les commencements étaient un peu durs, l'avenir viendrait, à la fin.

C'est là que Gérard prenait sa revanche ; l'avenir lui tenait en réserve tout ce que lui refusait le présent, y compris la gloire. L'avenir est à ceux qui croient en lui et en eux ; Gérard croyait à son talent, c'était sa grande force et le secret de sa philosophie. Un jour il serait célèbre et alors...

Mais, quelque temps après voilà Mme Averno qui accourt, en grand émoi, dans l'atelier de son fils :

— Gérard, dit-elle, la voix tremblante, il est arrivé quelque chose... le curé et le docteur sortent ensemble de chez Mr Cordier, par la petite porte... Viens voir !...

Mais, sans s'attarder à ce curieux spectacle, Gérard partit en coup de vent ; le Docteur était un de ses meilleurs camarades, il l'aborda sans façon.

Ce n'était pas un secret, la nouvelle se répandait déjà.

Une dépêche annonçant la ruine, une attaque d'apoplexie, ce sont des malheurs qui se voient, mais jamais ici ! Jamais pareille catastrophe n'avait bouleversé la pauvre petite ville !

Gérard fut à peine convenable ; s'étant enquis, tout d'abord, de l'état du banquier, et rassuré aussitôt par le docteur, il montra, dès lors, sur tous les autres points, une indifférence qui choqua grandement ses concitoyens, y compris le docteur, sinon le curé.

Renseignements pris, le banquier devait être la seule victime du désastre.

— Mais il a tout perdu, paraît-il, dit le docteur.

— Fors l'honneur ! ajouta doucement le curé.

— Allons, dit Gérard, le ton presque satisfait, tout est bien qui finit bien ! Evidemment, il pensait à autre chose.

Le docteur, s'indignant, le rappela à l'ordre :

— C'est prendre la chose légèrement, dit-il ; tu avoueras, pourtant, qu'il est dur d'avoir travaillé toute sa vie pour arriver à ce résultat... pour voir sa fille, élevée dans le luxe, habituée...

Mais Gérard haussait les épaules :

— Mademoiselle Lucie pouvait perdre son père en même temps que sa fortune, il est sauvé, c'est l'important, n'est-ce pas, M. le Curé ?

Le curé souriait, en homme détaché des biens de ce monde, et Gérard se sentit approuvé :

— Plaie d'argent n'est pas mortelle, reprit-il ; on peut être heureux sans être riche !

Et les quittant sur cette vieille vérité, qu'il tenait peut-être pour une découverte, il rentra chez lui l'âme exaltée de tout ce qu'il osait entrevoir !...

Gérard laissa à peine au banquier le temps de se rétablir ; il se présenta à lui un beau matin, pressant, affairé, comme si rien, dans les comptes de liquidation, n'était aussi important que ce portrait resté inachevé. L'artiste venait demander, comme une faveur, quelques séances encore pour terminer son œuvre, et la permission de l'exposer ensuite. Il était certain du succès, dit-il avec une belle assurance et sa réputation... la célébrité... il répondait de tout !

Le portrait et la liquidation des affaires allèrent de front jusqu'à la fin des vacances ; entre temps, Gérard soutenait des thèses et lançait des théories à lui, qui n'était pas celles de tout le monde : (ce qui ne veut pas dire qu'elles fussent mauvaises).

Le bonheur, Gérard le plaçait très haut au-dessus de ces platitudes si haut que le banquier fut presque invité, séance tenante, à gravir les cinq ou six étages de l'artiste, pour venir le trouver chez lui... au milieu des étoiles !

Ce ne fut, d'ailleurs, que partie remise...

Tout compte fait, il restait au banquier un petit coin bien modeste, à la campagne, il s'y retira provisoirement avec sa fille. C'est là que, certain

soir, Gérard vint les trouver, les mains pleines ; l'avenir se dessinait déjà tel que l'avait prédit cet excellent prophète : une médaille au Salon pour son "portrait de Mlle C." Sa réputation établie, deux ou trois commandes assurées ; pour finir, dans la joie de ce triomphant retour, sans pompe et sans gants, il fit une demande en mariage, pas du tout correcte, mais qui n'en fut pas moins agréée.

Et le sixième étage, en attendant mieux, contint b'entôt tant de joie, à défaut de luxe, et le banquier y eut une si bonne place entre ses deux enfants qu'il se surprit un jour à répéter en toute sincérité, le proverbe cher à son gendre : Plaie d'argent n'est pas mortelle.

MARTHE BERTIN.

LA CHASSE

Le joli brocard étendu sans vie dans une clairière a été raccourci dans ses ébats lorsqu'il rusait en se jouant devant un petit basset, au moment où il s'y attendait le moins, le pauvre ! Voici comment

Le chasseur, qui s'égayait avec une satisfaction indubitable devant le spectacle qui se présente à sa vue, est parti de chez lui avec l'intention bien arrêtée de rapporter du gibier à la maison. Aussi, s'est-il fait accompagner de deux chiens : un braque d'arrêt pour chasser en bordure et un basset à jambes torses qu'il laissera à tout hasard fouiller le taillis et inspecter les routins.

C'est un peu comme dans la chanson : "l'un courra au lièvre, l'autre au lapin !"

Cependant c'est sérieux, très sérieux même, et le chasseur avec lequel nous faisons connaissance n'est point un flâneur, un contemplateur de sous-bois avide de payages et de senteurs automnales. C'est un homme pratique avant tout, un de ceux qu'on appelle des tueurs. Il a suivi Stop, son chien d'arrêt pendant que le petit basset Ramono a été envoyé en mission.

À la première sonnerie, suivant l'acuité, il saura à qui il a affaire et interrompant la suite des arrêts de Stop il se retournera vers Ramono. Ce qu'il avait prévu est arrivé.

Ramono a lancé une note maigre d'abord, puis une seconde renforcée, puis une troisième. La musique s'est accentuée d'une certaine façon. À coup sûr ce n'est pas un lapin, c'est un lièvre ou un chevreuil. Bientôt, à certaines intonations il acquiert la certitude que c'est un chevreuil. Stop, qui a reçu une bonne éducation, a compris lui aussi et est venu, en chien bien appris, se placer derrière les talons de son maître. Celui-ci coupe au court à travers bois dans la direction indiquée par Ramono.

Le chevreuil, car c'en était un, ran l'onne, entassant ruses sur ruses, redoublant ses voix au petit pas.

Comment voulez-vous qu'il craigne un petit basset au train lourd collé à la voie : en deux bonds, s'il le veut, il l'aura distancé et aura disparu. Mais il préfère, en dilettante qui s'amuse, tourner dans les enceintes, revenir à la reposée de tout à l'heure et repartir en gambadant. Il se rit des efforts de ce piéton consciencieux ment son nez sur toutes les traces de ses pas. Pour un peu il lui proposerait une partie de cache-cache. Sa confiance le perdra !

La musique continue toujours, le chevreuil continue à marcher en grand seigneur bien monté, dédaigneux d'un piéton poudreux. Le chasseur est en face d'une clairière ; la chasse approche !

À travers les baliveaux il aperçoit le brocard qui marche au petit pas et va passer en face de lui.

Le coup est sûr. Une flamme brille dans le taillis, un coup de feu retentit. Le trop présomptueux brocard est à terre ; tel nous le voyons avec ses deux gardes du corps Stop et Ramono.

Mais subitement la scène change. Stop le familier, comme il convient à tout chien d'arrêt, bien plutôt un ami qu'un serviteur, le commensal habitué à suivre son maître partout, est arrivé le premier.

Il a flairé le chevreuil et aussitôt s'est campé en face. Ramono le basset, qui n'a point un instant perdu la piste et a parfaitement débrouillé les randonnées de la bête qu'il suivait, s'est hâté au coup de fusil et est arrivé de son côté pour l'hallali.

À sa vue Stop, qui a des allures de maître, s'est redressé et montre les dents. Il n'entend point qu'on lui dispute ce qu'il regarde comme son bien ou celui de son maître. C'est tout un.

En présence de cette attitude presque agressive, le pauvre basset, qui cependant a fait toute la besogne, recule de quelques pas et regarde ahuri son grincheux collègue. Il demeure là la queue entre les jambes un peu humilié du rôle qu'on lui fait jouer.

Ainsi en va-t-il dans ce monde en toutes choses ? Le travailleur est souvent à la peine, rarement à la récompense. Il est vrai que celui-ci a sa conscience pour lui et la satisfaction du devoir accompli, ce qui n'est pas peu de chose.

Ramono dans son intellect de chien a compris qu'une protestation serait inutile ; que pour lui comme pour beaucoup la force prime le droit. Il attendra que le maître soit arrivé devant la victime ; il est certain que celui-ci joyeux reconnaîtra celui auquel il doit la victoire et lui permettra de lécher les quelques gouttes de sang qui suintent du museau.

Quand le maître aura mis le chevreuil sur ses épaules il suivra content, aspirant en trottant les molécules de venaison qui s'exhaleront du corps de l'animal secoué par la course. Ainsi il regagnera le logis aussi fier que le maître, philosopant à sa manière de chien, prêt à recommencer le lendemain si on lui en donne l'ordre.

CHARLES DIGUET.

Les plus grandes difficultés sont où on ne les cherche pas.—GOETHE.

CONCOURS DE BÉBÉS

\$100 DE PRIMES

CONDITIONS DU CONCOURS: 1ère Prime, \$50; 2ème Prime, \$25; 3ème Prime, \$15; 4ème Prime \$10.

Ce concours est ouvert entre tous les bébés de nos lecteurs et abonnés. Les bébés devront avoir au moins trois mois et pas plus de deux ans. Le concours durera 13 semaines, du 25 mars au 17 juin.

Les personnes désirant faire participer leurs bébés au concours devront nous faire parvenir une photographie (pas sur zinc) sous enveloppe avec la mention "Concours de Bébés". Ces photographies doivent porter au dos: les prénoms et âge de l'enfant, nom et adresse des parents et devront nous parvenir d'ici au 3 juin prochain. Aucune ne sera acceptée après cette date.

Les photographies paraîtront successivement dans chacun de nos numéros d'ici au 17 juin prochain; elles porteront le numéro d'ordre à elles affectées au fur et à mesure de leur réception à nos bureaux.

Les noms des bébés ne seront pas publiés.

Dans chaque numéro du SAMEDI est inséré un coupon de vote.

Les lecteurs et abonnés du journal sont priés de découper ce coupon et de le conserver jusqu'au 1er juillet prochain afin de pouvoir voter en faveur du bébé de leur choix.

Les lecteurs et abonnés pourront envoyer autant qu'il leur plaira de "coupons de vote" de n'importe quelle semaine, ayant paru ou à paraître, d'ici au 1er juillet, en faveur du bébé de leur choix.

Le vote ne sera pris qu'après que toutes les photographies auront été publiées dans le journal; les dernières paraîtront dans le numéro du 17 juin prochain.

Il sera publié en tout 15 coupons de vote: le premier ayant été inséré le 25 mars dernier et le dernier devant paraître dans le journal en date du 1er juillet prochain.

Tous nos lecteurs devront voter entre le 1er et le 8 juillet et les portraits des lauréats seront reproduits dans un des numéros suivants.

Les personnes qui ont l'intention de faire concourir leurs bébés doivent conserver les coupons de votes qui ont déjà paru ainsi que ceux à paraître. Trois personnes éminentes choisies parmi les citoyens de Montréal seront appointées pour compter les bulletins de votes.

Le bébé qui réunira le plus de coupons de vote, aura la 1ère prime de \$50; le second \$25; le troisième \$15; le quatrième \$10.

Nous recommandons instamment à tous nos lecteurs, lectrices et abonnés de bien vouloir découper le coupon de vote qui a paru et paraîtra chaque semaine et de le conserver jusqu'au 1er juillet; de faire un choix entre tous les bébés dont les portraits auront figuré dans le "concours" et ensuite de nous faire parvenir, sous enveloppe fermée, tous les coupons qu'ils auront conservés avec la suscription: "Concours de Bébés", en faveur du bébé de leur choix.

☞ Découpez votre "Coupon de Vote" dans la page 30.

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

Avis.—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance de nos matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

Besoin d'être aimé.—Générosité et insouciance. Esprit aventureux, audacieux et actif. Inégalité d'humeur et inconstance en amour.

L'âme Henri.—Timidité, manque d'initiative, imagination pourtant très active. Tendance à la paresse. Peu de sensibilité.

Épingle.—Votre tempérament est infiniment ardent, impétueux. Votre nature extrêmement transparente, c'est-à-dire laissant deviner ses moindres impressions très facilement.

Panacée.—Caractère un peu faible, très entreprenant et ambitieux, pourtant. Nature tendre, impressionnable et tout à fait affectueux.

J'aime les yeux bleus.—Détaché et discret. Nature silencieuse, réservée et pesant bien les choses. Talent musical.

Atlas.—Nature délicate et fine. Caractère ambitieux, énergique et entreprenant. Esprit observateur, jugement droit et éclairé.

L'immortelle.—Ruse, jalousie et tendance à la colère. Esprit d'ordre et amour du travail. Volonté ferme quoique très souple.

L'ense.—Nature tendre, sympathique et généreuse. Peu d'ambition et de persévérance; en revanche beaucoup d'activité. Franchise.

Zoé L. M. de F. R.—Caractère indépendant. Audace, ambition et énergie. Bonnes dispositions à l'amour. Quelques talents musicaux.

Suit Mili.—Fécondité de pensées. Goût délicat et fin. Nature à la fois sévère et tendre. Manque de constance dans l'affection.

Bria d'herbe E.—Exaltation, enthousiasme et très grande intensité de sentiments. Délicatesse d'intuition. Esprit subtil et fin analyste.

Parol.—Un peu d'affection, de la délicatesse de goût et de sentiments, une nature assez calme et beaucoup d'empire sur soi-même.

Jeanette E. L. N. E.—Indécision, esprit un peu exalté et grande spontanéité de sentiment. Talent musical; sans goût particulier, toutefois.

Marie Reine.—Vous manquez quelque peu de persévérance. Votre nature est très active mais aussi très changeante. Tendance à la dissimulation.

Marie H. D.—Très grande fermeté et volonté absolument énergique. Imagination active, ardente et un peu romanesque. Indépendance de caractère.

Good morning.—Sens littéraire. Amour de l'étude et curiosité. Caractère ardent, impétueux. Extrême besoin d'agitation. Audace.

Rodue B.—Caractère entreprenant et actif. Sens pratique et intelligence mercantile. Bonnes dispositions amoureuses et délicatesse.

L'espion.—Franchise peu apparente dans ce spécimen. Bonne entente des affaires et ambition effrénée. Volonté absolument ferme.

Je l'aime! Je l'aime!!!—Nature tout à fait excentrique et irrégulière. Caractère original et indépendant. Humeur capricieuse et changeante.

Leviston Cour No 10.—Détaché, prudence, dissimulation et réserve. Caractère peu communicatif, assez bonne sensibilité, cependant.

Deux amoureux.—Caractère insouciant et léger. Nature superficielle, peu constante et avide de changements et d'aventures imprévues.

J. M. J. R.—Sentimentalité. Imagination vive et enthousiaste. Tendance à la mélancolie. Caractère ardent et se contrôlant peu.

Fiat.—Sens artistique. Nature très délicate et extrêmement impressionnable. Finesse d'intuition. Aptitudes pour la musique.

Une sensitive Paquerette.—Sensibilité, générosité et franchise. Beaucoup d'imagination. Volonté peu énergique et nature facilement contrôlable.

Formose.—Nature fortement trempée, très active et entreprenante. Peu de sensibilité. Grande force d'endurance et pouvoir de persuasion.

Brunette aux yeux noirs.—Imagination sentimentale. Nature ardente et impressionnable, subissant l'ascendant du cœur.

La charmante Violette.—Ruse et ambition. Nature impénétrable. Esprit plein de ressources et de combinaisons. Tenacité et activité.

Naive B.—Caractère tendre, sympathique et conciliant. Tendance à la mélancolie. Ame très délicate et sensible. Peu d'énergie.

Mariette B. L.—Votre écriture montre une nature méticuleuse, s'occupant des moindres détails. Peu d'ambition et manque absolu d'initiative.

All your's Percy.—Élévation de sentiments. Délicatesse d'intuition. Esprit hardi, entreprenant et fier. Caractère énergique et ferme.

Pia.—Indépendance de caractère, audace, courage et force. Assez bonnes dispositions à l'amour. Caractère peu communicatif.

Petite Campagnarde.—Beaucoup d'imagination. Une nature très impressionnable mais sur laquelle toute impression s'efface vite.

Fidèle en amour.—Nature superficielle et peu réfléchie. Coquetterie et caprice. Avo assez sensible et généreuse spontanément.

Danaïdes.—Ambition extrême, activité et audace. Volonté capable de surmonter les plus grandes difficultés. Peu de sensibilité.

J'aime Napoléon No 12.—Caractère irrégulier, assez entreprenant toutefois. Lenteur de décision. Manque d'initiative et de sens pratique.

Petite Canarienne E.—Coquetterie et malice. Esprit assez subtil. Amour du travail et économie domestique. Une seule consultation pour un seul coupon.

Mignonne Hamel.—Bonnes dispositions à l'amour. Sensibilité, douceur et bienveillance. Esprit d'ordre. Bon pouvoir de persuasion et tenacité.

Muguet No 5.—Vous manquez de persévérance et de suite dans vos idées; vous êtes pourtant d'une nature très entreprenante et votre volonté est absolument ferme.

Yvonnette.—Nature droite et peu ambitieuse. Caractère conciliant et doux. Amour de l'ordre, réserve et discrétion. Quelques aptitudes musicales sont aussi visibles.

C. B. moi c'est moi.—Impétueuse et inflammable nature; ressent toutes choses avec une extrême intensité. A votre question je réponds: "Non, il faut attendre."

M. Leblanc.—Enthousiasme et exaltation. Peu de suite dans les idées. Intelligence mercantile, cependant et sens pratique.

Fifolet.—Tempérament vif, un peu irascible et colère, pas rancunier du reste et parfaitement obligeant. Manque de discrétion.

Set de chambre.—Vous êtes méthodique, laborieuse et économe. Quelque peu coquette mais douée de beaucoup de sensibilité et de franchise.

Orpheline.—Sens littéraire. Délicatesse et simplicité de goût. Bonne force morale. Élévation de sentiments. Réserve, discrétion et prudence.

C. M. B. St-Rimo.—Nature impressionnable. Bonnes dispositions amoureuses et constance. Talent pour la musique et les arts.

Eloïse J. S.—Tempérament chaud, peu maître de ses impressions. Spontanéité de sentiments. Aigrité dans la haine comme dans l'amour.

Jeanne Marie.—Sensibilité, générosité, douceur et bienveillance. Nature peu ambitieuse, peu énergique et absolument sympathique.

Froufrou 17.—Droiture et franchise. Caractère très fier, très déterminé, un peu orgueilleux. Volonté très tenace et tout à fait indépendante.

Souvenir-Fidélité.—Votre écriture montre d'assez bonnes dispositions caractéristiques avec une imagination très capricieuse et peu d'énergie pour la guider.

B. Y. et E. G.—Manque de persévérance. Nature vive et un peu portée à la colère. Bonnes dispositions à l'amour avec peu de constance, cependant.

Je l'aime malgré lui.—Grande activité. Largeur de vues. Esprit aventureux et original. Persévérance et constance dans l'affection.

O la belle D. L.—Exaltation. Bonnes dispositions à l'amour. Imagination romanesque. Volonté facilement contrôlable.

Christienne.—Nature vive et ardente. Caractère audacieux et entreprenant. Esprit d'ordre, ambition et amour du travail.

Future Pharmarienne.—Ambition, énergie et enthousiasme. Beaucoup d'imagination. Manque de persévérance. Intelligence assez vive.

Flirt de Danville.—Bonne entente des affaires. Caractère entreprenant et tout à fait maître de ses sentiments. Egoïsme et manque de sensibilité.

Francis.—Votre nature est très impressionnable. Votre goût tout à fait délicat et votre tempérament un peu exalté parfois.

Une tigrasse.—Détaché et rusé. Caractère impétueux, enclin à la jalousie. Très grande puissance de volonté et persévérance.

Une lionne.—Franchise et générosité. Bonnes dispositions à l'amour. Manque de prudence, de discrétion et de perspicacité.

Simoneau.—Originalité, énergie, ambition, audace et activité. Bonne entente des affaires. Caractère absolument indépendant.

Léonne.—Coquetterie, versatilité et caprice. Manque de discrétion et de prudence. Imagination très romanesque et passionnée.

Une fille pauvre.—Sens littéraire, imagination ardente. Ambition et esprit d'initiative. Quelques aptitudes pour la musique.

O. L. M. C.—Intelligence mercantile. Délicatesse et sensibilité peu apparente. Orgueil et amour propre. Caractère assez entreprenant, mais très changeant dans ses idées.

L'amour c'est vivre.—Volonté faible. Nature peu énergique subissant totalement l'ascendant de ses passions. Beaucoup d'imagination.

Triste et pensif.—Exaltation. Nature molle et portée à la paresse. Imagination absolument romanesque. Exagération de ses propres sentiments.

Les myrtes Atéris.—Économie domestique, amour de l'ordre et du travail. Nature tout à fait conciliante. Bonté, douceur et sensibilité.

A. C. C.—Tendance à la paresse. Egoïsme et sensibilité. Franchise et désintéressement. Bonnes dispositions à l'amour.

(Suite à la page 30)

Un savant s'embarque sur une nacelle pour traverser un fleuve. Il dit au batelier:

—Connais-tu l'histoire?

—Non.

—A'ors tu as perdu la moitié de ta vie! Connais-tu les mathématiques?

—Non.

—Alors tu as perdu les trois quarts de ta vie.

A peine le savant avait-il dit ces mots qu'un coup de vent fit chavirer la barque.

—Sais-tu nager? demande à son tour le batelier au pauvre professeur qui se débattait dans les flots.

—Hélas! non.

—Eh! bien! tu as perdu ta vie tout entière!

* *

On cause politique au café:

—Est-il vrai, dit Kestumoff, que l'on redoute un nouveau conflit entre les Grecs et les Turcs?

—Quedites-vous là? s'écrie Dézossé...

Ce sera du propre si la Grèce se met à fondre sur la Turquie!

FACILE A FAIRE

Vous toussiez, prenez une dose de Baume Rhinal, vous ne tousserez plus. 69

LA MINERVE

Journal quotidien du matin fondé en 1826

ABONNEMENT { Montreal, - \$4.00 par an
Hors Montreal, \$3.00 "

☞ A Montréal, le journal est livré à domicile avant 7 heures du matin.

LE MONDE CANADIEN

Journal hebdomadaire

12 PAGES, grand format

Edition spéciale pour les Cultivateurs

Abonnement: \$1.00 par année

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

L'APRÈS-LAVÈRE

Photographies

9360 RUE ST-DENIS

COIN ONTARIO MONTREAL P.Q.

BUREAU

RESIDENCE

TEL. MARCHANDS 343 BELL EST 1283 TEL. BELL EST 1743

DANSE JAVANAISE

Transcrite pour le piano.

Par PAUL VIDAL.

Allegretto

PIANO

4

Marche Triomphale du Couronnement — (Suite et fin.)

molto

cresc.

En élargissant beaucoup

Tempo 1°

LE ROSBIF DE LA VIEILLE ANGLETERRE

(THE ROAST-BEEF OF OLD ENGLAND)

Chant populaire (1700)

Adaptation française.

Anime et bien rythmé

PIANO

Musical notation for the piano accompaniment of the first system, featuring a treble clef and a key signature of one flat. The music is marked 'PIANO' and includes dynamic markings like 'f' and 'cresc'.

Pate - sant Ros - bif de la vieille An - gle - ter - re, Tu ren -
 When migh - ty Roast-Beef was the En - glish man's food.

Musical notation for the vocal line of the first system, including lyrics in French and English. It features a treble clef and dynamic markings like 'mf' and 'cresc'.

.dis nos ceurs fieres, No - tre sang - ser - moi, Nos sol - dats plus vaillants, Nos ma -
 . no bled our hearts, And en - ri - ched our blood; Our sol - diers were br - ve, And our

Musical notation for the vocal line of the second system, including lyrics in French and English. It features a treble clef and dynamic markings like 'cresc'.

- rous plus ar - dents! Oh! le Ros - bif d'Angle - ter - rei Hur -
 com - mers were good. Oh! the Roast-Beef of Old Eng - land! And

Musical notation for the vocal line of the third system, including lyrics in French and English. It features a treble clef and dynamic markings like 'f'.

2

- rabi pour le Ros - bif an - gle - tais! Bre - tons, re - pou - sez - les a!
 Oh! for Old Eng - land's Roast - Beef! Then Brit - tains, from all the vic -

Musical notation for the vocal line of the fourth system, including lyrics in French and English. It features a treble clef and dynamic markings like 'mf'.

- ma, bies dou - ceurs De la - belle I - ta - lie, De France ou d'Es - pa - gne; Ros -
 dain - ties re - frain Of ef - fe - minate Ita - ly, or Fran - ce or Spain; And

Musical notation for the vocal line of the fifth system, including lyrics in French and English. It features a treble clef and dynamic markings like 'cresc'.

- bif suc - cu - lent, sois - tou - jours pre - fe - rei Oh! le Ros - bif d'Angle - ter - rei Hur -
 migh - ty Roast-Beef shall com - mand on the main. Oh! the Roast-Beef of Old Eng - land! And

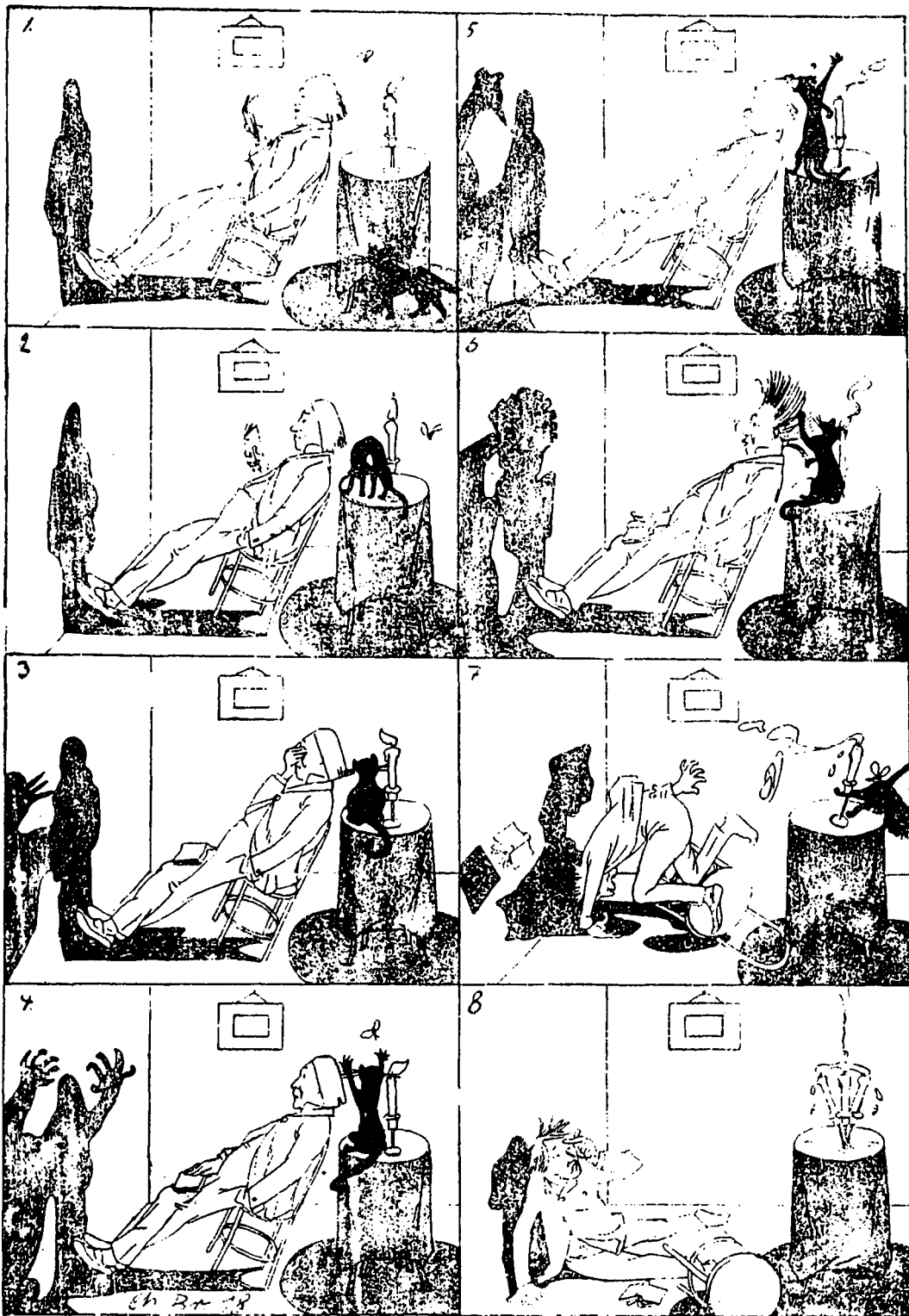
Musical notation for the vocal line of the sixth system, including lyrics in French and English. It features a treble clef and dynamic markings like 'f'.

- rabi, pour le Ros - bif an - gle - tais! Oh! for Old Eng - land's Roast - Beef!

Musical notation for the vocal line of the seventh system, including lyrics in French and English. It features a treble clef and dynamic markings like 'mf'.

3

LE CHAT, LE PHILOSOPHE ET LA MOUCHE



LÉGENDE FANTASTIQUE ET SANS PAROLES.

Les Aventures de Mathurin Gonec

L'HOMME-SANG

—Cric, crac, Carnac, Quiberon, Concarneau, Portalguen... et Gabon !
—Cric ! — Répondez : crac.
—Crac.

* * *

Or donc, c'était à *Cap-fear*, un petit port dans les Etats-Unis d'Amérique... Onze mois de mer, cent écus dans ma ceinture... et zou !...

Vous ne savez pas, vous autres terriens, ce que c'est que prendre plante sur le plancher des vaches après une campagne de onze mois : j'étais fon, voyez-vous, je me pomoyais le nez au vent, flairant le vert et la viande fraîche.

Ah ! je m'en ai fichu dans la cale, ce jour-là, du vert et de la viande fraîche ! Jusque-là, quoi !

En me baladant, sur le soir, j'aperçois dans un cabaret trois matelots de la *Stella Maris*, un brick goélette de la rivière de Nantes, qui était mouillé depuis une semaine dans la rade à quelques encablures du *Neptune*.

J'entre, on fraternise, on s'offre des politesses, du fameux gin qu'il y avait là-dedans, monsieur ! — on fait un brin de causette.

—Bloodman !

Un des matelots, un Basque, jette ce nom sur le tapis.

Alors, voilà que les autres se mettent à faire le signe de la croix en regardant autour d'eux comme des gens qui ont peur.

Il n'y avait dans la salle, avec nous, qu'un Anglais, une manière de colosse à tignasse rouge, qui nous tournait le dos.

—Quoi qu'y a Bloodman ? que je dis.

—Chut ! qu'y disent, faut pas prononcer ce nom.

—Bloodman, que dit le Basque, c'est l'Homme Sang.

—L'Homme Sang, qui ça l'Homme Sang ? que je dis.

—L'Homme-Sang, que dit le Basque en baissant la voix, l'Homme Sang, c'est un coquin d'Anglais qui pille, brûle, tue tout ce qui lui tombe sous la main. Ce matin encore on a trouvé un marchand d'ici pendu à l'une des lanternes du port : il avait le nez et les oreilles coupés, et sur son front il y avait écrit avec du sang *Bloodman*.

—Ah ?

—Oui, et je te conseille, compadre, de ne pas te trouver nez à nez avec ce particulier, à onze heures du soir.

—Bah ! que je dis, il ne s'a pas encore mesuré avec un Breton de Vannes en Morbihan. Par sainte Anne, ma patronne, je donnerais bien la moitié des cent écus que j'ai dans ma ceinture pour y crever la berduillette, à ce John Bill !

—Faut pas tenter le diable !

Ils partirent, l'Anglais sortit derrière eux, et je restai avec le Basque. Il blaguait comme un Parisien, le gin était bon, aussi la demie après onze heures sonnait quand je songeai à retourner à mon bord.

Je demandai à mon nouveau copain s'il venait avec moi.

—Non, j'ai affaire dans les environs : je reste. A propos, tu fais, blague dans le coin, t'as été imprudent de parler tout haut de ta ceinture : ouvre l'œil sur ton chemin...

—A pas peur, que je dis ; à demain.

—A demain.

* * *

Trente ans, Breton de Vannes, de calibre numéro un à la bosque et au chausson, la carcasse solide, mon beau couteau de matelot dans le dos, du gin plein la cambuse... Zou ! je vous prie de croire, monsieur, que je me battais l'œil du Bloodman comme d'un bout de filin !

Je me dandinais, en plein milieu de la rue, et pour narguer le John Ball, je braillais à pleins poumons :

Nous étions deux, nous étions trois,
Nous étions trois marins de Croix
Embarqués sur le *Saint-François* !
Mon tradérira, tra la lère,
Mon tradérira, tra la lère.

Le gin, ça désaltère, mais ça altère après, — et puis de chanter ! — J'avais le gosier sec comme une allumette : j'éprouvai donc subitement le besoin de sucer ma chique, qu'était dans mon bérêt

Faut vous dire que pour avoir sa chique, on s'arrête, on prend son bérêt à deux mains, et en baissant le cou — comme ça. L'opération dure peut être la dixième partie d'une minute.

Donc, je baisse le cou.

"Siss !" que j'entends au-dessus de ma tête ; et un couteau, lancé raide comme balle, s'en va se piquer dans une porte à ma droite, tandis qu'à ma gauche une voix rauque jurait :

—Goddam !

—Kor ! — que j'y réponds. — En breton, kor, c'est comme qui dirait, sauf vot' respect, de la marmelade de poulaine, et de détalier !

Ils étaient là toute un bande, qui baragouinaient dans leur machin de charabia d'Angliche spoken je ne sais quoi où je ne comprenais goutte.

Je ne m'arrêtais pas à les écouter, je vous prie de le croire ; je filais bien dans les quinze nœuds à l'heure... que je t'attends !

Le canot — en voilà une chance ! — n'était pas retourné à bord. Je saute dedans... et, zou ! que je paye comme une hélice de paquebot !

J'étais à deux encablures du *Neptune* quand... monsieur, un cri !... un cri ! Je n'ai entendu le pareil qu'une autre fois, dans le golfe du Mexique, où un requin coupa en deux un de mes camarades !

C'était un cri d'appel désespéré, un cri d'agonie... Je l'ai encore dans les oreilles !

Je montai à bord avec, là-dedans, comme un pressentiment.

—Personne à terre ? que j'demandai à l'homme de quart.

—Si fait, le capitaine...

Ah ! bonne sainte Anne ! je crus avoir mal entendu.

—Répète, que j'y dis.

—Le capitaine est parti, voilà de ça vingt minutes, et la prouve, c'est que t'es revenu avec le canot...

Ça me fit sur la tête comme un coup de barre de cabestan.

THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



et souque à terre : on vient d'assiner le cap'taine !

A terre, rien, pas plus d'Angliches que sur ma main !

Le lendemain, le surlendemain, pas de cap'taine !

Huit jours, quinze jours, pas de cap'taine !

Et je vous prie de croire qu'on fouillait partout. Rien !

Le Basque m'avait fait soupçonner que le rendez-vous de la bande pouvait bien être le cabaret où j'étais entré le jour de mon débarquement.

Un soir, je me rendis à terre, seul, pour ne pas effaroucher les gredins.

Le cabaret était désert : rien de suspect : je m'en retournai.

Quand j'arrivai au bord de l'eau, mon canot avait disparu : il ne restait au pieu qu'un bout d'amarre tranché net d'un coup de couteau.

Ça dépassait les bornes permises.

Je me jurai de dénicher la bande le soir même, et de venger mon frère de lait.

Il me fallait du renfort : je me jetai à la nage.

C'était une belle nuit d'été, comme celle-ci : l'eau était bonne, la mer belle, à peine ridée par une brise molle de *nord-est* : il faisait de la lune.

Je nageais vigoureusement.

Quoi que je vois, tout à coup, entre le *Neptune* et moi ? Un homme !

— Cré nom, que j'me dis. Si ça pouvait bien être ce gueux de Bloodman, je lui ferai voir de quoi que je mouche, quand c'est qu'on me cherche pouille dans mon élément.

J'étais, sans vanterie, un des plus fins nageurs de la côte bretonne depuis la Loire jusqu'au *Canaan* ; j'en craignais pas beaucoup dans l'eau.

Mais voilà qu'un coquin de nuage s'avise de se mettre au-devant de la lune, juste au moment où j'allais me couler entre deux eaux !

Faut croire que je passais sous le vent au nageur... Eu !... que ça me prend à la gorge et aux narines, sauf vot' respect, comme une puanteur de charogne.

Quoi que ça pouvait être !... Je continuai à nager dans la direction du *Neptune*, et de l'homme, par conséquent. Ça puait ferme.

Crac... v'là que la lune montre son nez au moment où j'allais me cogner contre l'homme.

Brrrou !... Quand c'est qu'on a vu ça une fois dans sa vie, ça ne s'oublie plus.

Il était là, mon frère de lait, mon pauvre Gaénolé, gonflé, le nez mangé, les yeux vides, des plaques de cheveux enlevées par places, vert, corrompu, en bouillie !

Il était debout : ça arrive des fois, quand les noyés ont leurs grosses bottes de mer, comme Guénoé.

Les vagues le faisaient tanguer comme une épave : une d'elles le renversa un instant sur le dos ; il avait dans la poitrine, au-dessus du tétou gauche, un couteau enfoncé jusqu'au manche.

Les gredins l'avaient assassiné, puis jeté à l'eau : il remontait pour me dire de faire un massacre d'Anglais...

Cré gueux ! mon sang ne fait qu'un tour ; en dix brassées j'arrive au *Neptune*.

— Prenez vos couteaux, que je dis à mes hommes ; et à la cha'oupe : hardi !

Faut vous dire que le cap'taine, c'était Guénoé Couédic, mon frère de lait, et qu'on s'aimait, autant dire, comme deux enfants du même père. Et on se ressemblait à un tel point que — c'est une manière de parler pour vous dire — on nous aurait placés l'un contre l'autre, nos mères elles-mêmes ne nous auraient pas reconnus.

Mon pauvre Gaénolé !

Je restai bien cinq minutes assommé, quoi !

Ma's c'était pas tout ça de rester les deux pieds dans le même soulier.

Comme maître d'équipage, je remplaçai le second mort en mer : je commandai :

— Deux hommes dans le canot ;



II

Tous Bretons, monsieur, et des gars !...

— Souque, hardi, sus à l'Anglais !...

Je metti la barre sur une petite pointe de terre, tribord au *Neptune*, parce qu'il ne fallait point donner l'éveil à la bande du Bloodman. Une fois débarqués, je dis à mes hommes de se rendre un par un aux alentours du cabaret, où j'irais seul faire une perquisition : s'ils m'entendaient siffler, ils fonceraient tous à la fois à mon secours.

Je prends la tête, mon couteau dans une main, une barre dans l'autre... et zou !...

* * *

Mon vieux Mathurin n'était plus reconnaissable : un sang de jeunesse gonflait ses pauvres veines ratatinées ; ses joues se déridaient ; ses yeux brillaient comme des chandelles.

— A vot' santé, monsieur.

— A vot' santé, père Mathurin.

— Cric ! — Répondez : crac.

— Crac !

* * *

Quoi que je vois au coin d'une rue, comme un chasseur à l'affut ? — L'Anglais, vous savez, qui nous tournait le dos au cabaret : pas moyen de s'y tromper, rapport à sa tignasse rouge et à son encolure de taureau. Eh bien, là, depuis quinze jours je ne pouvais pas me sortir de la caboche que c'était lui le Bloodman.

— Cré nom ! — que je me dis, — Mathurin, faut mett' des étoupes à tes avirons, pour y ficher le grappin sur la coloquinte sans qu'il évente.

Et j'y mets la barre dessus, en douceur.

Ah ! ouiche... le gredin avait des oreilles de lièvre... v'là, qu'il détale, et que mon Mathurin lui appuie une chasse de calibre !...

Il courait bien, le matin, mais je gagnais du terrain.

J'allais y caresser la tête avec une barre d'aspect — on était devant l'auberge suspecte — la porte s'ouvre... mon homme disparaît comme un diable dans une boîte !...

La porte voulait se refermer : j'y fais une poussée ; elle cède ; je m'affale dans l'auberge...

Crac, plus personne, ni vu ni connu j't'embrouille !...

Coquin de sort ! — que je me dis, — Mathurin, on se fiche de toi !...

La porte à droite du comptoir était ouverte... je fonce...

Patatras !...

Ah ! mes amis, quelle dégringolade !

Il y avait une trappe : je pique une tête ; et me voilà en train de gigoter dans une cave au milieu d'une vingtaine de chenapans...

La tête est bonne ; les pattes aussi ; rien de cassé !

Je ramasse ma barre d'aspect, et zou !... que je leur y tombo dessus comme une grêle...

Ah ! le beau branle-bas !

— Zou ! à toi un coup de barre !

— Zou ! à toi un coup de couteau !...

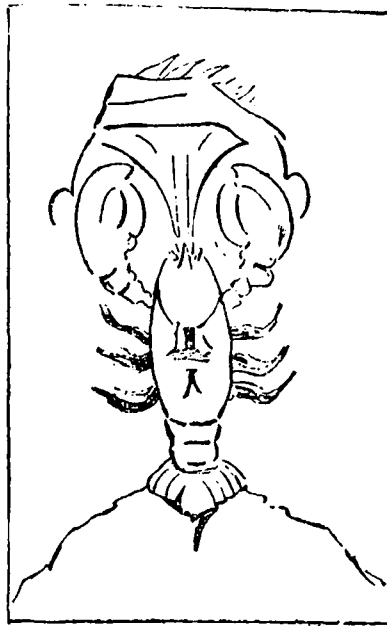
Et qu'y geignaient, et qu'y braillaient !... et zou ! zou ! la marmelade d'Angliche spoken !

Malheur !

Cric ! — cassée sur une caboche, la barre d'aspect.

Crac ! — cassé dans une côte, le couteau.

Y me sautent dessus. — Zou ! on sait sa bosque et son chausson : zou ! zou ! en avant les quat'-z-autres !...



III

— Zou ! à toi un coup de talon !

— Zou ! à toi un coup de tête !

— Et zou ! zou ! la marmelade !...

C'était trop beau.

— " Siss ! " que j'entends.

J'étais touché : je sens un froid, là, tenez, regardez, monsieur, à l'épaule droite : la cicatrice y est ; un fameux coup de couteau !

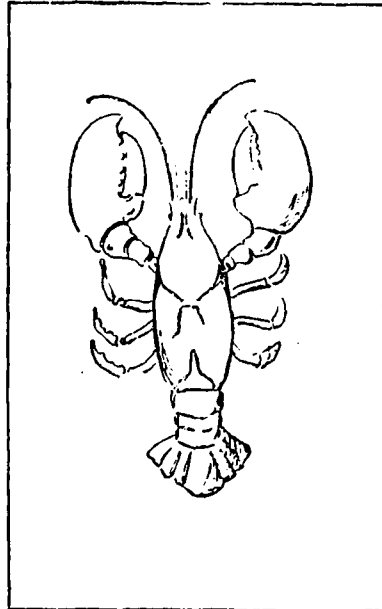
— All right ! que le Bloodman se met à croasser.

— All right ! all right ! qu'y croassent les autres... Et aie donc, qu'y me dégringolent sur la carcasse !

Ah ! bonne sainte Anne ! c'était la fin ! le temps de lancer un coup de sifflet, et je fermai les yeux...

* * *

Quand je les rouvris, j'étais



IV

DE L'HOMME AU HOMARD.

GRANDE REVUE DU 24 MAI AU PARC LOGAN. — (Suite de la page 3.)



SON EXCELLENCE LORD MINTO, GOUVERNEUR DU CANADA, ET SON ÉTAT-MAJOR.

Photographie de M. J. A. Dumas, 112 Vitre, coin St-Laurent.

entouré de mes hommes, à bord de mon *Neptune*, qui courait sous une belle brise à vingt milles en mer.

—Bloodman ? que je demandai en reprenant mes idées.

—On leur y a fichu une fameuse *drinée*, tout de même, — qu'y me répondirent, — dam, oui !

—Mais Bloodman ?

Deux hommes me soulevèrent et me montèrent sur le pont.

Cinq, monsieur, ils étaient cinq, pendus à la grande vergue, — une vilaine grappe qui se balançait de çà et de là quand le *Neptune* donnait de la bande.

Au milieu, il y avait l'homme au cou de taureau, à la tignasse rouge, l'assassin de mon frère Gaénolé, — Bloodman, l'*Homme-Sang*.

MAXIME AUDOUIN.

Amusements et Sports

OPÉRA FRANÇAIS

Le succès de l'opéra français pour Montréal paraît assuré et M. Durien après avoir câblé les résultats de la campagne à M. Nicosias va partir organiser la tournée aux États Unis.

Au moment où nous mettons sous presse, une assemblée publique va très probablement apporter le complément de souscriptions que désirent posséder les organisateurs de la saison d'opéra, avant de conclure leurs engagements d'artistes.

x

THÉÂTRE DE SA MAJESTÉ

Nous avons eu à l'affiche pour la semaine du 29 mai, "The Grande" (Le grand d'Espagne), l'opéra canadien attendu avec impatience par le public Montréalais.

Œuvre superbe, remplie de brio et de mouvement, "The Grande" va consacrer la popularité de l'auteur, M. J. Hones. Les rôles principaux sont bien tenus, les chœurs marchent à merveille et se meuvent avec un ensemble parfait.

Le gouverneur-général et lady Minto assistaient à la première représentation lundi et les sièges et loges étaient, pour la plupart, retenus par l'élite de la société canadienne.

Mercredi, c'était au profit du "World's Meet" qu'était donnée la représentation et tous les clubs de bicyclettes de la cité y assistaient en corps ;

les loges étaient occupées par les officiers du Montagnard et autres sociétés. Jeudi, ce sera la soirée française et l'élément canadien français comprendra la majorité de l'auditoire.

x

ELDORADO

Les premières représentations de *Coco Bel-Œil*, lundi et mardi dernier avaient obtenu un magnifique succès, lorsqu'on dut les interrompre par suite d'une indisposition de l'un des acteurs. Prise à l'improviste, la Direction a remis à la scène *L'Amour que qu'est qu'à*, cette gentille opérette tant aimée du public, qui a retrouvé sa vogue des premiers jours.

Cette semaine, l'Eldorado joue à nouveau *Coco Bel-Œil*, ce petit chef-d'œuvre qui est rendu à la perfection, par les excellents artistes que sont : Angèle d'Arcy, Harmant, C. et F. Delville. La musique en est magnifique et permet à Mlle d'Arcy de développer sa superbe voix dont les ressources sont inépuisables. En outre, le programme comporte une petite opérette : *Un domestique pour rire*, fort amusante et qui fait rire aux éclats tous les spectateurs.

De plus, l'Eldorado nous offre un magnifique numéro d'attraction, deux musiciens incomparables sur la harpe et le saxophone : Ch. Diamond et Miss Béatrice, qui font accourir tout Montréal.

A signaler aussi de nouveaux artistes débutant cette semaine à l'Eldorado et dont nous reparlerons plus tard. Ajoutons que la coquette salle de la rue Cadieux est aérée et ventilée d'une manière parfaite, donnant au public toute la fraîcheur désirable.

x

PARC SOHMER

La série des représentations d'été suit son cours et rencontre, comme précédemment, la faveur du public. Les burlesques sur des opérettes connues avec des interprètes comme Darnaud, Juste, Vérande, Darcy, Mme D'Artigny.

Des intermèdes de chant par Mme Marochetti, contralto, M. Darnaud, basse, Juste et Carbonas, ténors, tout est acclamé comme il le mérite.

La semaine dernière : "La Fille du Tambour-Major", avec le "Chant du départ" et les intermèdes, ont conquis tous les suffrages du public. Ajoutons que la brise du fleuve, la vue délicieuse de l'île et de la rive Sud, l'excellente musique de l'orchestre Lavigne, tout est réuni pour faire du Parc Sohmer un véritable éden de félicités.

PALLADIO.



LADY MINTO DANS SON ÉQUIPAGE.

Photographie de M. J. A. Dumas, 112 Vitre, coin St-Laurent.

MODES PARISIENNES



COSTUME POUR GARÇONNET DE 6 A 7 ANS en drap bleu et lainage rayé bleu et blanc. Le pantalon long est en drap ; la blouse en lainage rayé est ouverte devant sur un plastron lainage blanc avec ancre brodée. Col marin en lainage blanc terminé par un nœud, ceinture de cuir blanc, manches-blouse à poignet. Mat. : 1 verge de drap, 1 verge $\frac{1}{2}$ de lainage rayé, $\frac{3}{4}$ de verge de lainage blanc.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 381.—Voici une des dernières nouveautés de jupe, elle a 4 verges $\frac{1}{2}$ de large ; tous les lés sont biaisés sauf le lé de derrière. Pour assurer la perfection de la jupe biaisée et afin qu'elle ne pende pas, il faut toujours qu'un lé soit coupé un côté sur la lisière et l'autre biaisé sur le devant ; toujours prendre le pli du milieu de l'étoffe et biais de chaque côté, cela empêche les coutures biaisées de pendre ; l'ampleur est ramené tout à fait derrière soit par fronces ou par plis ; la jupe doit être doublée ; percaline ou grasscloth étant comme le taffetas devra être entre-doublée avec du raide. Notre illustration est en drap avec bandes distancées d'un pouce pour arriver à celle du haut à $\frac{1}{2}$ pouce.

Il faut 4 verges $\frac{1}{2}$ pour une personne de grandeur moyenne.

No 381 est coupé de 22 à 30 pouces, mesure de taille.

No 560.—Chemisette pour dame.



NO. 560 LADIES' SHIRT WAIST.

No 381.—Jupe de dame (5 lés).



381 Ladies' Six Gored Skirt.

No 560.—Cette chemisette est garnie avec des entre-deux, un sur le pli du devant, deux de chaque côté et trois dans le dos formant V ; l'entre-deux doit être cousu sur l'étoffe laquelle est découpée en dessous et cousue proprement ; le dos n'a pas de couture et est plat ; il n'a que peu de fronces à la taille ; le devant a quelques fronces à l'épaule, au cou et à la taille ; les fronces sont arrangées au milieu ; le patron donne une bande pour ajuster un col à pli dessus. Les manches n'ont qu'une couture froncée en haut, et en bas dans un poignet.

Il faut 2 verges $\frac{3}{4}$, en 30 pouces, pour une dame de grosseur moyenne.

No 560 est coupé de 32 à 40 pouces, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

LOGIQUE

Henri (cinq ans).—Papa, je voudrais que vous me donniez cinq cents.

Papa.—Pourquoi cela, Henri ?

Henri.—Je voudrais acheter un tout petit, petit singe.

Papa.—Oh, tu es bien assez singe comme cela, nous n'en avons pas besoin d'un autre dans la maison.

Henri.—Et bien, a'ors, donnez-moi cinq cents pour acheter des peanuts à votre petit singe.

COMMENT ON SE RENSEIGNE

Il était une fois un roi fort sage, fort instruit, mais aussi fort curieux. Il désirait connaître toutes choses et posait sans cesse des questions. Il poussait même si loin la curiosité qu'il aurait voulu connaître l'âge de toutes les personnes qu'il rencontrait. Mais, étant roi, il était naturellement très poli et usait surtout de stratagèmes pour arriver à ses fins.

Un jour vint à la cour un professeur à cheveux blancs qui égaya grandement le roi. Il lui apprit un grand nombre de choses et le monarque était tout à fait charmé. Finalement le roi, selon son habitude, voulut connaître l'âge du professeur et recourut pour cela à une opération de mathématiques.

—Allons ! dit-il, j'ai un intéressant problème à vous proposer. C'est un exercice de calcul mental, voilà ; pensez d'abord au numéro du mois dans lequel vous êtes né.

Le professeur avait soixante ans et était né deux jours avant Noël, de sorte qu'il pensa au nombre 12, décembre étant le douzième mois de l'année.

—J'y pense, sire, dit le professeur.

—Multipliez le par 2.

—Oui, sire.

—Ajoutez y 45.

—Oui, sire.

—Maintenant, multipliez cela par 50.

—Oui, sire.

—Ajoutez votre âge.

—Oui, sire.

—Soustrayez 365.

—Oui, sire.

—Ajoutez 115.

—Oui, sire.

—Et maintenant, puis-je vous demander quel est le résultat de cette opération ?

—Douze cent soixante, répliqua le professeur fort étonné.

—Merci répondit le roi. Ainsi vous êtes né en décembre, il y a soixante ans, n'est-ce pas cela ?

—Parfaitement, sire, mais pouvez-vous me dire comment vous obtenez ce résultat ?

—Simplement par votre réponse, répondit le roi. Vous avez dit : 1860. Le mois de votre naissance est le douzième et les deux derniers chiffres donnent votre âge.

—Merci, sire, dit en

riant le vieux professeur. Je vais maintenant poser ce problème à la première personne que je rencontrerai, car, c'est une manière très courtoise de demander l'âge des gens.

COMMENT IL S'Y EST PRIS

Un jeune garçon dernièrement envoyé dans une école éloignée, n'était pas du tout content de son sort. Il s'ennuyait et, naturellement, il aurait voulu retourner au foyer paternel. Pour faire connaître son désir à son père, il lui écrivit ce qui suit : " Cher père, la vie est si courte. Dépêchons-la donc ensemble. Votre affectionné fils."

LE COMBLE DE LA PEIGNERIE

Bouleau.—Taupin est l'homme le plus peigné de la terre. Je lui ai prêté un chapeau neuf, un jour de la semaine dernière, et j'ai perdu. Aujourd'hui, je reçois un compte de trente-neuf piastres et soixante-quinze cents pour le chapeau.

Rouleau.—Grand Dieu ! Explique moi ?

Bouleau.—Il a fait choisir ce chapeau par sa femme.

QUELLE ÉTAIT SA PENSÉE

Mlle du Retard.—Vraiment, madame L'Épinglette, j'ai honte d'arriver si tard.

Mme L'Épinglette.—Mais pas du tout, mademoiselle du Retard, vous ne pourrez jamais venir trop tard, jamais.

INGRATITUDE HUMAINE



M. Tombeau (qui a été oublié sur le testament d'un sien cousin).—Comment, j'ai enterré son père à moitié prix, j'ai enterré sa mère à moitié prix, j'ai enterré sa belle-mère à moitié prix, et voici comment il me traite !

Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent. Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines. Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission. "The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois. Pour plus amples détails s'adresser à

The Canadian Royal Art Union
LIMITED

238 ET 240 RUE ST-JACQUES, MONTREAL, P.Q.

Prochain Tirage : - MERCREDI, 31 MAI

TRIO DE PROVERBES

Qui apporte est toujours bien vu.

x

Jamais pluie de printemps n'est mauvais temps.

x

Jeunesse imprévoyante, vieillesse repentante.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

Si vous voulez lutter contre les terribles pellicules, qui envahissent si facilement le cuir chevelu et entraînent forcément la chute des cheveux, savonnez vous la tête avec un savon que vous aurez composé suivant la formule ci-après. Faites fondre sur un feu doux 3 onces $\frac{1}{2}$ de savon ordinaire, puis ajoutez-y 1 once $\frac{3}{4}$ d'alcool rectifié et $\frac{1}{2}$ once de glycérine; vous complétez en faisant dissoudre dans le mélange 1/10 d'once de naphthol, et vous avez un excellent médicament à peu de frais.

BL. DE S.

Un vieux matelot marseillais auquel on demandait s'il avait été bien loin dans le Nord au cours de ses voyages, répondit :

— Si z'y ai été! bon sang! c'est au point qu'une année où nous hivernions dans les banquises, en traçant la voie du capitaine auprès d'un poêle rouge, ze n'ai pu obtenir, au lieu de lait, que de la crème à la glace.

Mme ADOLPHE MOREAU

Guérie par les Bons Conseils et les Bons Traitements des Médecins Spécialistes des Pilules Rouges du Dr Coderre

IMPORTANCE POUR LES FEMMES MALADES D'ALLER VOIR OU DE CONSULTER PAR LETTRES CES MÉDECINS SPÉCIALISTES SI RENOMMÉS POUR GUÉRIR TOUTES LES MALADIES DES FEMMES

Un grand nombre de femmes prennent les Pilules Rouges du Dr Coderre et n'obtiennent pas le résultat qu'elles attendent de ce remède qui peut toujours guérir. Il est de la plus haute importance, lorsqu'une femme souffre et suit un traitement, qu'elle suive ce traitement avec tout le soin nécessaire afin d'en obtenir tout le meilleur résultat possible. Nous constatons heureusement que, dans bien des cas, des femmes malades ont pris les Pilules Rouges du Dr Coderre et elles se sont guéries rapidement et pour toujours. D'autres femmes peuvent avoir pris les Pilules Rouges sans obtenir une satisfaction aussi complète et une guérison aussi rapide. C'est à ces femmes, c'est à ces jeunes filles que nous demandons d'aller consulter les médecins spécialistes des Pilules Rouges du Dr Coderre à leur bureau de consultation, No 274 rue St-Denis, Montréal. Celles qui demeurent trop loin, peuvent les consulter par écrit; à leur demande, nous leur enverrons gratuitement des b'ancs de questions pour traitement.

Nos médecins ont un succès vraiment étonnant dans cette manière de soigner et, tous les jours, nous recevons des certificats de femmes qui doivent leur guérison à nos médecins spécialistes, grâce à leur système de consultation par écrit. Mme Moreau, dont nous publions aujourd'hui le témoignage, devra être pour toutes les femmes souffrantes un encouragement, et toutes devront se faire un devoir de suivre son exemple.

Elle dit : " Depuis deux ans j'étais bien souffrante et le médecin ne pouvait rien faire pour me soulager. J'avais des douleurs dans l'estomac, faiblesse de cœur, la respiration courte et difficile et j'étais toujours étourdie. J'avais le corps si enflé que je ne pouvais pas m'habiller et les douleurs que j'éprouvais étaient atroces. Le médecin me disait que j'étais hydropique. Un jour, ayant lu sur un journal la guérison, par les Pilules Rouges du Dr Coderre, d'une femme malade comme moi, je m'en fis acheter et commençai à en prendre. En même temps j'écrivis aux médecins spécialistes pour un blanc de questions pour traitement. Après l'avoir rempli de mon mieux, leur disant telle que j'étais, il me répondirent en m'expliquant ma maladie, et il se trouva que, au lieu d'être hydropique, c'était le retour de l'âge qui me faisait tant souffrir. Je suivis leur traitement à la lettre et en même temps je prenais suivant la direction les Pilules Rouges du Dr Coderre. Aujourd'hui je suis débarrassée de cette cruelle maladie et de tous les symptômes qui l'accompagnaient toujours. Je fais mon ouvrage seule et suis comme on ne peut mieux. En même temps que ce certificat, je vous envoie mon portrait que vous voudrez bien publier sur les journaux. De cette manière, je veux prouver ma reconnaissance et en même temps aider aux femmes qui souffrent en leur donnant le moyen de se guérir." Madame Adolphe Moreau, St-Paul, Comté de Joliette, P.Q. Voilà, mesdames qui souffrez du retour de l'âge, ce que les médecins spécialistes et les Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent faire pour vous.



MME ADOLPHE MOREAU

Les Pilules Rouges du Dr Coderre ont fait leur preuve, et les femmes qui sont malades et qui ne les prennent pas agissent par négligence, car elles savent parfaitement qu'elles sont le seul remède pour guérir toutes les maladies des femmes. Nous publions sans cesse des témoignages de femmes bien connues et qui ont été guéries soit d'irrégularité, ulcération, tiraillements et constipation, mal de reins, de côté, tirail-

lements d'estomac, dyspepsie, douleurs entre les épaules, perte de sommeil, de mémoire, maux de tête et palpitations de cœur; pour les maladies de l'âge critique, elles sont souveraines, elles font désenfler les pieds et les mains, et tous ces étourdissements suivis de chaleurs qui montent soudainement à la tête et ensuite laissent les femmes dans un grand état de faiblesse. Elles sont aussi particulièrement recommandées aux jeunes femmes, elles leur donneront les forces et le courage nécessaires pour passer heureusement les époques retoutées par tant de femmes.

Méfiez-vous de ces marchands peu scrupuleux qui vous offrent des pilules rouges à la douzaine, au cent ou à 25 cents la boîte, ce sont des fraudeurs qui ne s'occupent guère de vous guérir, et ces pilules rouges qu'on vous offre ainsi à bon marché sont dangereuses pour votre santé. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois contenant 50 Pilules Rouges chacune. Jamais autrement. Si vous ne pouvez vous procurer les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre chez votre marchand, envoyez-nous 50c en timbres pour une boîte, \$1.25 pour trois boîtes ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons dans toutes les parties du monde, pas de douane à payer. Adressez: Cie Chimique Franco-Américaine, Montréal.

Grande soirée chez les Batifol.

— Où en est on du programme? demande Batifol à son épouse.

— M. Brisé va nous dire une pièce en vers libres de sa composition.

— En vers libres? Alors il va falloir faire sortir les jeunes filles!

Un nègre fume une pipe d'une b'ancheur immaculée.

Passé un gravoche qui s'écrie :

— Ah! mince, alors, c'est la pipe qui fame et c'est lui qui se culotte!

* *

Deux amis de collège, qui ne se sont pas revus depuis la "boîte" se rencontrent dans l'omnibus.

— Qu'est-ce que tu fais maintenant?

— Je suis dans le commerce... Je me tire d'affaire. Et toi?

— Moi, je suis dans la vélocipédie et je me tire... des pieds!

UNE CALAMITÉ

La coqueluche est une calamité que le Baume Rhumal combat avec plein succès.

67

Le Souper Indispensable

Et ces personnes se demandent : Que devons-nous manger, boire et éviter, le souper étant le dernier repas de la journée.

Nous devrions éviter

tout ce qui n'est pas conforme aux simples règles suivantes de l'hygiène.

Nous devrions manger

tout ce qui s'assimile facilement et ne fatigue pas les pouvoirs digestifs durant la nuit.

Nous ne devrions boire

que ce qui procurera un sommeil paisible et réparateur sans causer une réaction douloureuse le matin.

BOVRIL

MALADIES DE LA PEAU

Riite, Eczéma, Mal de Barbe, Plaies, etc., guéris en peu de temps par la Pommade Antiseptique du Dr Rambeau. Ce remède infallible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous ferons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprême efficacité de la Pommade Antiseptique du Dr Rambeau. Entre autres, un cas de Riite de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, PHARMACIEN, COIN DES RUES CRAIG ET BONSECOURS, MONTREAL.

Un bobème a prêté 5 francs à un de ses amis qui ne s'empresse pas de les lui rendre. D'ù réclamations énergiques.

— Sois tranquille, mon cher, dit l'emprunteur d'un ton solennel. Sous peu de jours, tu seras remboursé d'une manière ou d'une autre...

— Eh! je n'en demande pas tant. Tâche seulement que cette manière-là ressemble à mes cent sous.

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Sang du Dr Lussier, en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps, nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur à tout ce que je connais et indispensable dans chaque famille.

ANTOINE PLANTE
St-Louis dit SAUVÉ.
de Gonzague.

L'Air du Printemps

est aussi vivifiant pour les Bébés que pour les fleurs. Faites prendre l'air à votre bébé dans une de nos...

Petites Voitures

Elles sont confortables, bien finies. Le style, la qualité, le prix, le tout sera ce que vous desirez.

Ouvert le soir jusqu'à 10 hrs.

Notre Magasin qui est en construction sur la rue Montcalm sera le seul destiné au crédit sous la gérance de M. P. Guibord; d'ici à ce qu'il soit terminé, veuillez vous adresser à ce monsieur, 1551 Ste-Catherine.

F. Lapointe

Le Marchand de Meubles reconnu pour vendre aux prix les plus bas.

CREDIT : 187-189 rue Montcalm

COMPTANT : 1447-1449 et 1551 Rue Ste-Catherine

GRAPHOLOGIE

(Suite de la page 22)

Belle aux cheveux d'or.—Bonnes dispositions à l'amour. Bonté et sensibilité. Economie domestique et amour du travail.

Mon cœur à lui.—Nature peu subtile. Volonté faible et caractère peu dédiant. Manque de prudence et de tact. Pour le renseignement que vous desirez, adressez-vous à l'auteur lui-même.

Reviendra-t-il.—Droiture. Esprit d'ordre. Bon pouvoir de persuasion. Amour du travail et économie domestique. Constance en amour.

J. G. Fréparation.—Générosité, tendance à la paresse. Insouciance. Peu d'ambition. Talent pour la musique et goût délicat.

Ange, amour et fleur.—Beaucoup d'imagination. Nature délicate, élevée et quelque peu hautaine. Bonnes dispositions à l'amour.

La violette.—Caractère énergique, ambitieux et orgueilleux. Beaucoup d'ordre et de persévérance. Non, mes occupations ne me permettent pas cela.

Mosquitos.—Franchise et courage. Tendances artistiques. Nature ardente, portée à suivre en tout la première impression, mais se dominant, cependant.

Bourdon 20.—Tendances artistiques. Tempérament vif et enthousiaste. Assez bon pouvoir de persuasion et spontanéité.

Le vicomte Walsh.—Franchise et formé. Délicatesse et élévation de sentiments. Ambition et énergie. Volonté absolument indépendante.

Filiabusaptus.—Indépendance de caractère, audace, activité et originalité. Caractère un peu changeant. Amour des voyages et du sport.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B. "Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

Loin de toi.—Caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant. Imagination ardente. Bonté, douceur et sensibilité.

Fleur de Lys.—Ruse et jalousie. Nature très ambitieuse, volonté assez forte pour triompher des plus grandes difficultés. Courage.

Roxane.—Sens littéraire. Délicatesse d'intuition. Caractère ardent, passionné, enthousiaste. Bonnes aptitudes pour la musique.

Un cœur froissé.—Nature peu expansive, dédiant et timide, volonté assez tenace et même un peu opiniâtre. Constance dans l'affection.

Joseph P. R.—Intelligence mercantile. Ambition, activité et amour du travail. Caractère peu communicatif et un peu enclin à la dissimulation.

On m'appelle fleur d'Innocence.—Beaucoup d'imagination. Bonnes dispositions à l'amour, très peu de constance cependant. Volonté faible.

Lucille et Fleurange.—C'est-à-dire que vous êtes prompts à vous former des chimères et à vous y arrêter, aussi tendance à voir les choses sous un aspect plus brillant que la réalité.

Albert aime Aurorc.—Egoïsme et sensibilité. Manque d'initiative. Imagination assez active et esprit observateur et judicieux.

Berthe de Chavernay.—Manque de fermeté et de courage. Délicate et impressionnable nature. Peu de constance dans l'affection.

Vingt ans.—Très grande intensité de sentiments. Esprit vif, impétueux, un peu malicieux. Nature ardente et en même temps d'une très grande sensibilité.

Ferdinandine.—Manque de discrétion et de prudence. Coquetterie. Nature ardente et enthousiaste. Amour du travail et activité.

H. le pêcheur.—Exaltation, caractère vif et impétueux, un peu enclin à la colère, mais très sensible et bon au fond. Énergie et courage.

Rosina de Belleroche.—Votre écriture révèle un tempérament calme, une nature conciliante, de la bonté et du dévouement.

Lis d'eau.—Caractère irrégulier, peu perspicace et peu discret. Imagination romanesque. Bon talent pour la musique.

(A Suivre.)

Un amateur de fauves cause à un dompteur.

—Eh bien ! et votre terrible tigre du Tonkin, êtes-vous parvenu à l'amadouer ?

—J'en fais ce que je veux ; je lui ai mis un mouton dans sa cage.

—Ah ! je comprends, il lui fallait de la société. Et le mouton lui a plu ?

—Beaucoup : il l'a mangé !

TOUT SE SUIT

Rhume, enrouement, extinction de voix, tout se suit, tout est guéri par le *Baume Rhumal*. 68

Copsets { D & A } J. B. A. LANCTOT
 { P. N. } 152 rue St-Laurent
 { P. D. } Fabricant de gants

Tous nos Copsets de 35 cts et plus, le *Bout des AIGLES* est livré ; ce qui empêche de percer l'étoffe, les fait durer le double du temps et ne se trouve pas AILLEURS.

Spécialité dans les hautes marques de Copsets : "P. N.", "D. & A.", "R. & G.", "W. C. C.", etc.

Copsets d'été en NET de santé, 35c en montant. Copsets réparés à peu de frais. Copsets pour enfants, 25c.

J. B. A. LANCTOT - 152 RUE ST-LAURENT. Téléphone Main 3187, le page du nouveau livre.

Bel aphorisme d'un sergent faisant la leçon à des conscrits sur l'Esplanade des Invalides :

—Que que je vous engage à ne point oublier que l'immobilité est le plus beau mouvement de l'exercice.

ELDORADO

Café-Concert Français Coin des Rues Ste-Catherine et Cadieux

SEMAINE DU 29 MAI

UN DOMESTIQUE POUR RIRE

Opérette en un acte

... COCO BEL-ŒIL ...

Opérette en un acte

CH. DIAMOND et MISS BEATRICE Sur la Harpe et le Saxophone

Débuts de plusieurs autres artistes de différents genres

CHAQUE JOUR (Matinée... à 2 heures Soirée... à 8 heures)

Entrée : 10 cents

Place aux Loges, 25c ; Loge entiere, \$1.00

TELEPHONE BELL, EST 1621

Aération et Ventilation parfaites

J. A. DUMAS

Photographe

RUE VITRÉ 112

Coin Saint-Laurent.

CONCOURS DE BÉBÉS

DU "SAMEDI"

Durant 13 semaines à partir du 25 mars et tous les jours, de 10 h. à 2 h.,

Salon de Pose réservé aux Bébés

Accessoires modernes. Poses artistiques. . . .

Prix unique, pour un portrait parfait,

25 cents.

A la correctionnelle. Le président à un jeune repris de justice :

—Votre profession ?

—Plongeur.

—Vous ne travaillez jamais ; vous ne plongez guère... que votre famille dans la désolation !

Gants de Kid { Bleu, Vert, Heliotrope, Rouge Corail, Violet, Brodes Blanc ou Noir.

Gants de Kid 4 Boutons couleur ou noir 50c la paire.

Gants réparés à peu de frais.

BON MARCHÉ.—Gants et Menottes, soie, taffetas, coton pour Dames et Enfants. Prix 10c, 15c, 25c et plus la paire. Spécial : Crème et Blanc.

J. B. A. LANCTOT - 152 RUE ST-LAURENT. Fabricant de Gants

Concours de Bébés du Samedi

COUPON DE VOTE

Je vote en faveur du bébé No

Tous les lecteurs sont invités à conserver ce Coupon afin de pouvoir voter en faveur du bébé de leur choix lorsque tous les portraits auront été publiés dans le journal. Le concours devant se terminer le 17 juin, le vote sera pris du 1er au 8 juillet, et les bulletins de vote devront nous parvenir sous enveloppe portant la suscription "Concours de Bébés", aux bureaux du journal le SAMEDI. Aucun vote ne sera accepté après le 8 juillet. Le bébé qui réunira le plus de coupons de vote aura le 1er prix, \$50 ; le 2e, \$25 ; le 3e, \$15 ; le 4e, \$10.

COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No _____

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTINS

Prière d'envoyer très distinctement.

Pour détails voir page 28.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No 1

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec parenthèse) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain no, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.



Dentier Garanti, \$5.

Nous faisons un dentier garanti, par écrit, pour \$5
Nous posons des dents sans palais et des couronnes en or (bridge work) pour \$4 la dent.

Nous extrayons les dents sans douleurs aucune, nous avons le plus habile praticien parmi les dentistes.

Pour les personnes craintives, une Dame, dentiste, est à votre disposition.

Des dentistes spécialistes dans les plombages en or, argent, platine, etc., font partie de notre personnel.

Un médecin est toujours présent à nos salons.

Des appartements privés sont à la disposition des religieux.

Notre institut est établi depuis 1898 et a la confiance du public.

Heures de consultation, de 9 hrs a.m. à 5 hrs p.m.

Institut Dentaire Franco-Américain

162 RUE ST-DENIS, MONTREAL

Tel. East 1744.

Près Ste-Catherine

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la puissance :

L. A. BERNARD,
1882 rue Ste-Catherine
MONTREAL.

Aux Etats-Unis : G. F. de Montigny, Manchester, N. H.

Les Maladies Nerveuses...

Peut importe comment elles sont causées, elles sont traitées scientifiquement au

DEPARTEMENT ELECTRIQUE

aux BAINS LAURENTIENS. Le résultat invariable d'un tel traitement est une guérison sûre et permanente.

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

Entrée privée des dames :

210 RUE CRAIG.

W. G. Townsend, Gérant.

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

Dans une agence matrimoniales.

Un client, furieux :

— On se moque de moi, ici ?

— Pourquoi donc, cher monsieur ?...

— Vous m'aviez vanté les charmes de cette veuve... Vous disiez qu'elle était grasse, bien faite, qu'elle avait notamment une très jolie jambe...

— Eh bien, n'est ce pas vrai ?

— Elle a une très jolie jambe, en effet, mais l'autre est en bois ?

LA VELOUTINE

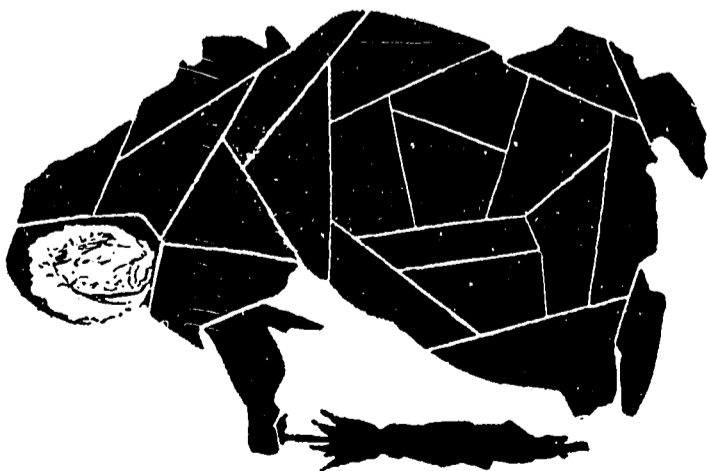
Poudre de Riz spéciale préparée au Bismuth
HYGIENIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE.

Seule récompensée à l'Exposition Universelle de 1889.

CH. FAY, Inventeur, 9, Rue de la Paix, Paris.

(Se méfier des Imitations et Contrefaçons. — Jugement du 8 Mai 1875.)

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 183



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Où trouver la solution juste: F. Wilkins, 81 St Charles Borromée, Montréal; W. Deschamps, 65 St Augustin, Québec; H. Hickory, Waitsfield, Vt.

Les trois personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois

au journal ou 30 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Le Poêle à Gazoline...

"INSURANCE"

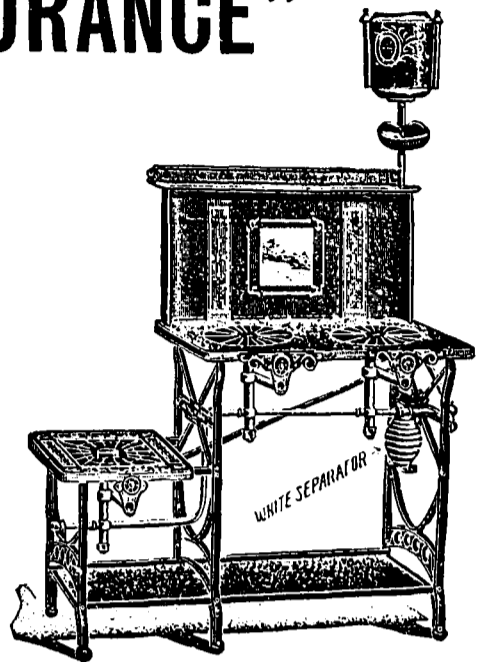
Signifie

Garantie Contre le Feu, absolument Sans Danger, Exempt des Explosions

et de tous les autres accidents auxquels les anciens poêles à gazoline sont assujettis.

Le Poêle "Insurance" approuvé et patenté l'an dernier, vous coûtera une bagatelle de plus qu'un mauvais poêle à gazoline, peut-être; mais il vous épargnera 30% de gazoline, se conservera toujours propre et vous évitera beaucoup de crainte et d'ennui.

Demandez, aujourd'hui même, notre petit pamphlet "Interview" et, lorsque vous l'aurez bien lu, vous visiterez notre magasin afin de vous éclairer sur la véracité de nos assertions et voir fonctionner le poêle "Insurance"; nous serons toujours heureux de vous le faire voir et vous détailler ses qualités supérieures. C'est un chef-d'œuvre d'invention tant il est compliqué dans sa construction et pourtant si simple à opérer.



AMESSE & CIE

Agents Généraux pour le Canada

No 1818 RUE STE-CATHERINE

TEL. BELL: EST 1535

MONTREAL

M. X... est présenté l'autre soir, par une sienne vieille cousine, à une demoiselle portant la coiffe de sainte Catherine, mais riche et dorée de parents illustres.

— Eh bien! mauvais garnement, est-ce qu'elle t'a plu ?

— A verve !

Au cercle.

— Sais-tu ce que c'est qu'un instrument diplomatique ?

— Parfaitement. C'est l'instrument dont se servent les grandes puissances dans le concert européen, pour jouer...

— Quoi donc ?

— Les petites puissances.

LA SOCIÉTÉ

Co-Opérative des Frais Funéraires

EST DÉMÉNAGÉE

AU

No 1756 Rue Sainte-Catherine

Ancien Bureau de la Banque d'Hochelega, Succursale Centre.

N.B.—Ce Bureau est situé presque vis-à-vis l'ancien, entre les rues St-Denis et Sanguinet.

HORACE PEPIN

Dentiste

162 RUE SAINT-LAURENT

Montréal.

Tout est possible ; tout le monde a raison. — FONTENELLE

Pour Chapelets des RR. PP. Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

Entre bohèmes :
— Tu le connais, toi, ce Bibi-la-Purée qui figurait dans le cortège de la mi-carême ?
— Bibi, non ; mais la purée, je ne connais que ça !

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 185




INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : LE DEMENAGEMENT DE LA SAINT-JEAN EN BRETAGNE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc en menez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" Journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerez au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 7 juin, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.



Troubles Féminins

Lorsqu'une femme m'écrit pour me dire qu'elle souffre de troubles féminins, je sais exactement ce qu'elle veut dire. Cela veut dire des jours et des nuits de souffrances terribles. Cela veut dire des maux de tête et de dos, et ces affreuses sensations d'abattement qu'une femme seule peut comprendre. On en vient quelquefois à ne plus avoir d'attache à la vie, la mort serait préférable. Pourtant si ces femmes voulaient seulement m'écrire, je pourrais guérir chacune d'elles. Une femme comprend mieux que toute autre les maladies de la femme. Mon traitement guérit quand celui des médecins manque de produire le plus léger soulagement.

Je réponds personnellement à toutes les lettres qu'on m'adresse. Je puis vous donner des conseils qui vous sauveront des années de souffrance et d'invalidité.

Ecrivez aujourd'hui pour MON LIVRE "La Santé de la Femme," envoyé gratuitement

à toutes celles qui en font la demande.

C'est simplement étonnant de voir le succès obtenu avec mon traitement. Je reçois de toutes les parties du pays des témoignages de gratitude de femmes reconnaissantes qui ont retrouvé la santé et le bonheur avec mon traitement. *Lisez ce que Madame Harry Sigouin dit.* Elle m'a écrit le 13 Janvier. Je lui donnai des conseils, et le 15 Février elle me faisait demander mon traitement ; aujourd'hui, le 1er Avril, elle m'écrit pour me dire qu'elle est parfaitement guérie.

MADAME JULIA RICHARD,
BUENA VISTA, Colorado, 1er Avril 1899.

Chère amie, Je ne sais comment je pourrai jamais assez vous remercier. Votre remède est réellement extraordinaire. Je me sens mieux aujourd'hui que je n'ai jamais été; je mange à présent tout ce que je veux sans ressentir la moindre fatigue. Je dis à toutes les femmes que je rencontre que vous m'avez guérie, et leur conseille de vous écrire pour se procurer votre livre et vos conseils. Vous remerciant un million de fois, je demeure

Votre amie, MME HARRY SIGOUIN.

Mme JULIA C. RICHARD, Boîte 996, Montréal.

VIN
St Leon

Naturel
Tonique
Stimulant

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE

Seuls Agents pour le Canada.



60 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D'CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES
(Composées)
De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

PLUS DE MAUX DE DENTS!
PAR L'EMPLOI DES **DENTIFRICES!**

Elixir, Poudre et Pâte

DES **BÉNÉDICTINS**
del' **Abbaye de Soulac**

Dom **MAGUELONNE**, Prieur

Inventé en l'an **1373** par le Prieur P. BOURSAUD

VENTE EN GROS :
SEGUIN, BORDEAUX
MAISON FONDÉE EN 1807.

VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES PHARMACIES et DROGUERIES.

MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.



GRAND PRIX LYON 1894. EXP. INT. BORDEAUX 1895. Membre du Jury 1895.

Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.

ROYER & ROUGIER FRERES, 1597 Rue Notre Dame, Montreal.